IMAGES



Mrs ROOSEVELT A BUCKINGHAM PALACE

DANS CE NUMERO:

STALINGRAD PASSE A L'OFFENSIVE

25 millièmes
En PALESTINE 30 mils
En SYRIE & LIBAN 30 piastres



JANVIER

LUN.	MAR.	MER.	JEU.	VEN.	SAM.	DIM.
				1	2	3
4	5	6	7	8	9	10
11	12	13	14	15	16	17
18	19	20	21	22	23	24
25	26	27	28	29	30	31

FEVRIER

LUN.	MAR.	MER.	JEU.	VEN.	SAM.	DIM.
1	2	3	4	5	6	7
8	9	10	11	12	13	14
15	16	17	18	19	20	21
22	23	24	25	26	27	28

MARS

LUN.	MAR.	MER.	JEU.	VEN.	SAM.	DIM.
1	2	3	4	5	6	7
8	9	10	11	12	13	14
15	16	17	18	19	20	21
22	23	24	25	26	27	28
29	30	31				

AVRIL

LUN.	MAR.	MER.	JEU.	VEN.	SAM.	DIM.
			1	2	3	4
5	6	7	8	9	10	11
12	13	14	15	16	17	18
19	20	21	22	23	24	25
26	27	28	29	30		

MAI

LUN.	MAR.	MER.	JEU.	VEN.	SAM.	DIM.
					1	2
3	4	5	6	7	8	9
10	11	12	13	14	15	16
17	18	19	20	21	22	23
24/31	25	26	27	28	29	30

JUIN

LUN.	MAR.	MER.	JEU.	VEN.	SAM.	DIM.
	1	2	3	4	5	6
7	8	9	10	11	12	13
14	15	16	17	18	19	20
21	22	23	24	25	26	27
28	29	30				

JUILLET

LUN.	MAR.	MER.	JEU.	VEN.	SAM.	DIM.
			1	2	3	4
5	6	7	8	9	10	11
12	13	14	15	16	17	18
19	20	21	22	23	24	25
26	27	28	29	30	31	

AOUT

LUN.	MAR.	MER.	JEU.	VEN.	SAM.	DIM.
						1
2	3	4	5	6	7	8
9	10	11	12	13	14	15
16	17	18	19	20	21	22
23/30	24/31	25	26	27	28	29

SEPTEMBRE

LUN.	MAR.	MER.	JEU.	VEN.	SAM.	DIM.
		1	2	3	4	5
6	7	8	9	10	11	12
13	14	15	16	17	18	19
20	21	22	23	24	25	26
27	28	29	30			

OCTOBRE

LUN.	MAR.	MER.	JEU.	VEN.	SAM.	DIM.
				1	2	3
4	5	6	7	8	9	10
11	12	13	14	15	16	17
18	19	20	21	22	23	24
25	26	27	28	29	30	31

NOVEMBRE

LUN.	MAR.	MER.	JEU.	VEN.	SAM.	DIM.
1	2	3	4	5	6	7
8	9	10	11	12	13	14
15	16	17	18	19	20	21
22	23	24	25	26	27	28
29	30					

DECEMBRE

LUN.	MAR.	MER.	JEU.	VEN.	SAM.	DIM.
		1	2	3	4	5
6	7	8	9	10	11	12
13	14	15	16	17	18	19
20	21	22	23	24	25	26
27	28	29	30	31		

L'ECRAN DE LA SEMAINE

Revue De 7 Jours

D'Afrique du Nord nous sont parvenus les échos d'un Noël de sang en même temps que d'espoir. L'amiral Darlan est tombé sous les balles d'un jeune meurtrier dont le nom n'a pas été révélé — et il est peu probable qu'il le soit jamais, précise une dépêche — et le Conseil Impérial Français, réuni à Alger, a élu à l'unanimité le général Giraud aux fonctions de Haut Commissaire pour l'Afrique du Nord. Ainsi que le discours du général de Gaulle l'a confirmé, il est indiscutable que le général Giraud est l'homme de la situation. Son élection a été accueillie avec une égale faveur dans les milieux britanniques, américains et français combattants. La presse britannique a abandonné la réserve adoptée après la nouvelle de la mort de Darlan, pour saluer Giraud. Le gouvernement de M. Churchill vient de nommer un représentant britannique en Afrique du Nord. Et au moment où l'on apprend le ralliement aux Nations Unies de Djibouti et de la Somalie française, au moment où de Gaulle et Giraud s'apprêtent à se rencontrer, l'on espère une solution très prochaine de la question française, permettant à la France de reprendre sa place de grande alliée dans le concert des Nations Unies.



LA LUTTE POUR 1.000 KILOMETRES DE COTES

Entre temps, les opérations militaires semblent évoluer de plus en plus en faveur des Alliés en Tunisie. L'Axe contrôle mille kilomètres de côtes, tripolitaines et tunisiennes, mais, d'une part, Rommel continue sa retraite face à la Huitième Armée et, d'autre part, Nehring est sur le point de connaître le poids de l'offensive du général Anderson. Il est désormais certain que l'avantage initial des troupes de l'Axe en Tunisie était dû non seulement au fait que la Luftwaffe disposait d'aérodromes bien situés par rapport au secteur d'opérations, mais aussi à celui qu'Anderson ne pouvait opposer que des unités légères aux assauts menés par Nehring avec ses panzers lourds. Les unités lourdes de la 1ère Armée sont maintenant en ligne. Doolittle a réussi à établir des aérodromes de chasse sur les arrières immédiats du front. Les dirigeants de l'Axe eux-mêmes ne peuvent que considérer avec pessimisme l'issue probable de la lutte.

En Tripolitaine, Rommel compte sans doute sur l'allongement démesuré des communications du général Montgomery. Ces communications sont très longues, incontestablement. A chaque tank se trouvant dans les lignes avancées, il faut un camion de ravitaillement d'une capacité de 1.000 gallons d'essence. Mais il faut compter avec la puissance navale britannique, qui permet d'ores et déjà un ravitaillement par mer. Le port de Benghazi, qui avait été martelé par l'aviation alliée, permet sans doute un soulagement considérable du trafic terrestre nécessaire au ravitaillement de l'armée britannique.

SAINT-SYLVESTRE DE SANG

La promesse qu'aurait faite Hitler d'exterminer tous les Juifs se trouvant en Europe occupée jusqu'au 31 décembre a atteint son échéance. Le monde civilisé a été soulevé d'horreur à l'annonce de ce sinistre projet. Les renseignements parvenus de certaines villes de Pologne, de Russie occupée et d'autres parties de l'Europe indiquent que les nazis ne reculent pas devant des massacres collectifs. C'est par dizaines de milliers que les Juifs ont été exécutés dans certaines localités. Dans le « New York Post », Samuel Grafton, commentateur réputé aux Etats-Unis, ne veut voir dans l'attitude nazie qu'une tentative politique de Hitler, pour rallier à lui l'opinion de certains milieux de l'étranger. D'après Grafton, le Führer tente de soulever le monde dans une croisade contre le judaïsme, ainsi qu'il a tenté de rallier les démocraties à sa « croisade contre le bolchevisme ».

De toutes parts, des protestations se sont élevées. Dans une lettre ouverte que publie le « Times » de Londres, l'évêque de Chichester demande aux gouvernements alliés de tout tenter pour que Berlin consente à l'exode des Juifs se trouvant en Europe occupée, les femmes et les enfants tout au moins. D'après le prélat, ces réfugiés pourraient être en grande partie hébergés dans les pays neutres, avec la promesse formelle, de la part des Nations Unies, de pourvoir, dans la mesure du possible, à leur évacuation après la guerre.

Les problèmes de l'organisation du monde d'après-guerre continuent à préoccuper les leaders des Nations Unies.

Le vieux maréchal Smuts, Premier Ministre de l'Union Sud-Africaine, dans un article paru dans le magazine « Life », suggère un nouveau système de « groupement régional » des colonies de l'Empire britannique, tout en respectant les liens qui les relient à la métropole. « Le vieil Empire britannique est mort à la fin du dix-neuxième siècle, écrit Smuts. Dans sa forme actuelle, il constitue le système le plus étendu de liberté humaine qui ait jamais existé. Il ne faut donc pas bouleverser l'actuel système d'administration qui régit tant la mère-patrie que les colonies. La métropole devra toujours conserver la responsabilité de l'administration des possessions, et en même temps veiller à ce qu'aucune immixtion étrangère ne s'y produise. Mais, de leur côté, les colonies isolées devront s'unir en groupements, afin de se trouver à même de collaborer à leur propre développement.

Décentralisation en ce qui concerne la métropole, centralisation en ce qui concerne les colonies. Telle est la conclusion de Smuts.

De son côté, le vice-président des Etats-Unis, M. Henry Wallace, examine le rôle de l'Amérique dans la réorganisation du monde futur. « Ce serait une folie, dit-il, de ne pas se préparer pour la paix, comme on se prépare pour la guerre. Il faut organiser une société humaine dans laquelle les fauteurs de guerre, les affameurs, n'auront plus ni griffes, ni dents. Les Nations Unies devront disposer d'une machine politique capable de désarmer et de maintenir désarmés tous ceux qui tenteraient de troubler la paix. Mais, en même temps, elles devront mettre au point une machine économique assez efficace pour assurer la paix économique entre les nations. »

Abordant la question du règlement de ce conflit, M. Wallace demande la punition de tous les chefs coupables de cette guerre : « Il faut, dit-il, que les nations vaincues sentent le poids de leur défaite. Il faut atteindre le mal jusqu'à sa racine. Nous devrons reconsidérer tous les systèmes d'éducation allemand et japonais, lesquels, nous l'avons vu, ont empoisonné la mentalité des jeunes générations de ces pays. »

La reine Wilhelmine a opté pour le «Commonwealth». Il y a quelques jours, de Londres, Radio-Orange annonçait la nouvelle aux administrés néerlandais du monde entier.

Le nouveau Commonwealth ne laissera aucune place aux discriminations raciales ou nationales. Seule la valeur du citoyen, pris individuellement, et les besoins des différents groupes de populations détermineront la politique du gouvernement des Pays-Bas.

L'AMERIQUE RATIONNEE

M. Claude Wickard, ministre américain de l'Agriculture, et M. Elmer Davies, directeur du Bureau d'Informations de Guerre, ont exposé au peuple américain les grandes lignes du programme de rationnement de vivres, auquel les Etats-Unis devront s'astreindre à partir de l'année prochaine, en février.

OU VONT LES OFFENSIVES RUSSES

Les nazis sont en train de perdre non seulement la guerre en U.R.S.S., mais la guerre tout court. Dans les plaines glacées de Rzhev, devant Moscou, sur le Don et dans le corridor de la Volga à Stalingrad, dans les neiges et les torrents du Caucase, les Russes sont désormais passés à l'offensive. Mais ce ne sont pas seulement ces attaques qui consomment la défaite des Allemands. Les nazis sont battus par le temps, les vieilles victoires et les vieilles défaites. L'armée rouge qui tint, recula, contre-attaqua, les pertes essuyées par la Wehrmacht à Smolensk, à Rzhev et à Moscou, les hommes et les armes détruits, les semaines perdues à jamais devant Sébastopol et Stalingrad, les espaces de l'Ukraine, les plaines de Kouban et du Haut-Caucase sont autant de facteurs qui précipiteront la défaite allemande.

D'après le « Time Magazine », les nouvelles émanant du commandement soviétique donnent l'impression que les Russes se battent pour tout gagner ou pour tout perdre. Telle n'est pourtant pas l'opinion de Staline et de Zhukov, qui seuls détiennent le secret des objectifs visés par ces offensives. Quels peuvent être ces objectifs, dans le meilleur des cas ? demande le « Time ». Au centre et dans le nord, effet de diversion en faveur de l'attaque qui se déroule dans le sud. Fin de la menace contre Moscou, dégagement de Léningrad assiégée. Finalement, si elle réussit, l'offensive de Zhukov pourra porter l'armée rouge jusqu'en Lettonie, aux portes mêmes de la forteresse intérieure de Hitler.

Entre le Don et la Volga, 300.000 Allemands se trouvent pris dans la pince d'acier de Timochenko. L'extermination de l'ennemi, dans ce secteur, serait un coup terrible pour Hitler. Si l'offensive soviétique dans le secteur sud continue à se développer favorablement, les Allemands devront se retirer sur la ligne Taganrog-Kharkov-Koursk-Orel. Les gains stratégiques se traduiront par l'isolement des effectifs qui combattent dans le Caucase. Ce sera déjà le commencement de la fin.

« Nous nous sommes, de notre propre gré, liés par un traité d'alliance avec la Grande-Bretagne et nous tenons à exécuter loyalement ce traité dans sa lettre et son esprit. Nous désirons de tout cœur le triomphe des démocraties... » a dit Nahas pacha dans son récent discours au Sénat. Les relations entre l'Egypte et la Grande-Bretagne n'ont jamais été plus claires. L'exposé du Président du Conseil illustre parfaitement l'harmonie de vues entre les deux pays. Deux alliées coopérant en vue du triomphe d'une même cause démocratique, respectant leurs droits et leurs devoirs mutuels, partageant dans le présent les sacrifices imposés par la guerre et dans l'avenir les avantages de la victoire, c'est ainsi que Nahas pacha et les dirigeants britanniques voient la position des deux nations.

XXX

Wynant

EST RENTRÉ EN AMÉRIQUE

M. John Gilbert Wynant, ambassadeur des Etats-Unis à Londres, est rentré à Washington pour présenter ses rapports au président Roosevelt. Ceux-ci exposent le développement des relations entre la Grande-Bretagne et l'Amérique et les dispositions déjà prises par les deux pays en vue de la réalisation, après la guerre, de la politique de collaboration universelle.

M. Wynant débuta comme professeur, puis quitta subitement l'enseignement pour se faire aviateur pendant la guerre de 1914-1918. Après la guerre, il se lança dans la politique. Membre du Conseil Législatif de l'Etat de New-Hampshire en 1925, il en fut élu gouverneur et battit tous les records en se faisant réélire trois fois de suite à ce poste.

En 1930, on commença à parler de lui comme futur candidat républicain à la présidence de la République. Il dirigea la commission internationale du travail et fut enfin choisi pour représenter son pays auprès de la Cour de Saint-James.

D'une simplicité remarquable, M. Wynant aime se mêler à toutes les classes de la société pour « toucher du doigt » les joies et les misères à la fois et constater par lui-même les divers courants d'opinions. Son caractère se concilie admirablement avec celui des Londoniens, parmi lesquels il est très populaire. Pendant les fameux raids aériens de 1941 sur la capitale britannique, l'ambassadeur américain, qui habite avec sa femme un modeste appartement de quatre pièces, en sortait et parcourait les rues, bavardant avec les passants.

Une lettre d'un ami de New-York m'apprend que l'ouvrier moyen, travaillant dans les usines de guerre américaines, ne s'estime pas trop payé lorsqu'il reçoit un salaire de L.E. 8 à L.E. 10 par semaine. Mais il est vrai que le coût de la vie est de deux fois et demie supérieur à celui de Londres avant la guerre. Si l'on veut avoir un cuisinier — l'on en trouve encore — il faut payer ce privilège L.E. 20 par mois.

Les cigarettes sont encore à un prix raisonnable : P.T. 3 les vingt. Et l'on peut encore parcourir en métro cinq kilomètres moyennant le prix modique de 12 millièmes.

(Daily Sketch)

Conseil impérial

EN AFRIQUE DU NORD

A la suite de la mort tragique de l'amiral Darlan, le Conseil Impérial Français s'est réuni pour désigner un successeur au chef disparu. Son choix est tombé sur le général Giraud, devenu ainsi « Haut Commissaire en Afrique du Nord », titre créé et porté par Darlan.

Lorsque ce dernier se rangea aux côtés des Alliés, au début de novembre dernier, il crut utile, pour consolider son autorité, de grouper autour de lui les personnalités qui gouvernaient la partie de l'Afrique française demeurée fidèle à Vichy. Il créa dans ce but le Conseil Impérial Français, comprenant :

1) *L'amiral Darlan, haut commissaire ;*

2) *M. Bergeret, qui avait quitté la France avec lui et qui avait été son collaborateur, vice-commissaire ;*

3) *Le général Noguès, résident général au Maroc ;*

4) *M. Yves Chatel, gouverneur général de l'Algérie ;*

5) *M. Boisson, gouverneur général de l'Afrique-Occidentale française.*

Il fut décidé que le Conseil aurait son siège à Alger et qu'il se réunirait sur la convocation du haut commissaire, toutes les fois que le développement de la situation l'exigerait. Comme on le voit, l'amiral Estéva, résident général en Tunisie, dont on n'a plus entendu parler depuis le débarquement allié en Afrique du Nord, ne fut pas nommé membre du Conseil. Quant au général Giraud, il fut placé à la tête des troupes françaises de l'Afrique du Nord, commandement qu'assumait jusqu'ici le général Noguès.

Les attributions du Conseil Impérial sont à la fois celles d'un chef d'Etat, d'un gouvernement et d'un parlement. Il détient en effet tous les pouvoirs.

Un pont

A ÉTÉ CONSTRUIT SOUS L'EAU

Quelque part dans le secteur de Rzhev, une unité de pontonniers reçoit les ordres de son chef, l'ingénieur Sosnovkin. Ceux-ci savaient que les ordres provenaient du général Mukhim, commandant de leur secteur. Mais ils n'étaient pas sans ignorer que le général Mukhim, lui-même, recevait ses instructions d'un homme qu'ils avaient vu rarement et qu'ils connaissaient tous sous le nom de « Liubimets » (le favori, le choyé, le bien-aimé). Debout dans la neige, presque impersonnel dans son manteau gris, l'ingénieur Sosnovkin disait aux hommes ce que le général Zhukov, le « Liubimets », attendait d'eux.

Les pontonniers soviétiques devaient construire un pont, traversant une rivière qui charriait des glaçons, près de Rzhev. Sur l'autre rive, les Allemands veillaient. Les ordres étaient précis : le pont devait être établi de façon à ne pas attirer l'attention de l'ennemi.

Sosnovkin décida de construire le pont par sections, à quarante centimètres en dessous du niveau de la rivière. Pendant plusieurs nuits, les hommes s'entraînèrent à la tâche difficile de construire sous l'eau.

La rive occupée par les Russes, d'où devait partir le pont, était basse et plate, parfaitement visible de la berge escarpée, sur laquelle se tenaient les nazis. Sosnovkin décida alors de construire son pont à l'envers, à partir de la rive allemande. Par une sombre nuit, alors que de gros nuages cachaient la lune et que la neige tombait drue, les meilleurs nageurs du groupe traversèrent la rivière, transportant avec eux les pierres nécessaires aux fondations. D'autres poussaient devant eux les traverses. Bleuis par le froid, craignant, à chaque instant, qu'un craquement de glace ne vint donner l'éveil à l'ennemi, ils posèrent en silence les premières sections du pont. Enfoncés jusqu'à la poitrine dans l'eau glacée, menacés à tout instant par des glaçons flottants qui les blessaient et souvent leur faisaient perdre l'équilibre, ils continuèrent leur construction pendant toute la nuit. A un certain moment, les nazis sentant que quelque chose d'anormal se passait, ouvrirent le feu à l'aveuglette dans l'obscurité ; quelques sapeurs russes furent gravement blessés. Mais les hommes de Sosnovkin revinrent plusieurs nuits de suite et parvinrent à compléter l'ouvrage sans être vus par l'ennemi.

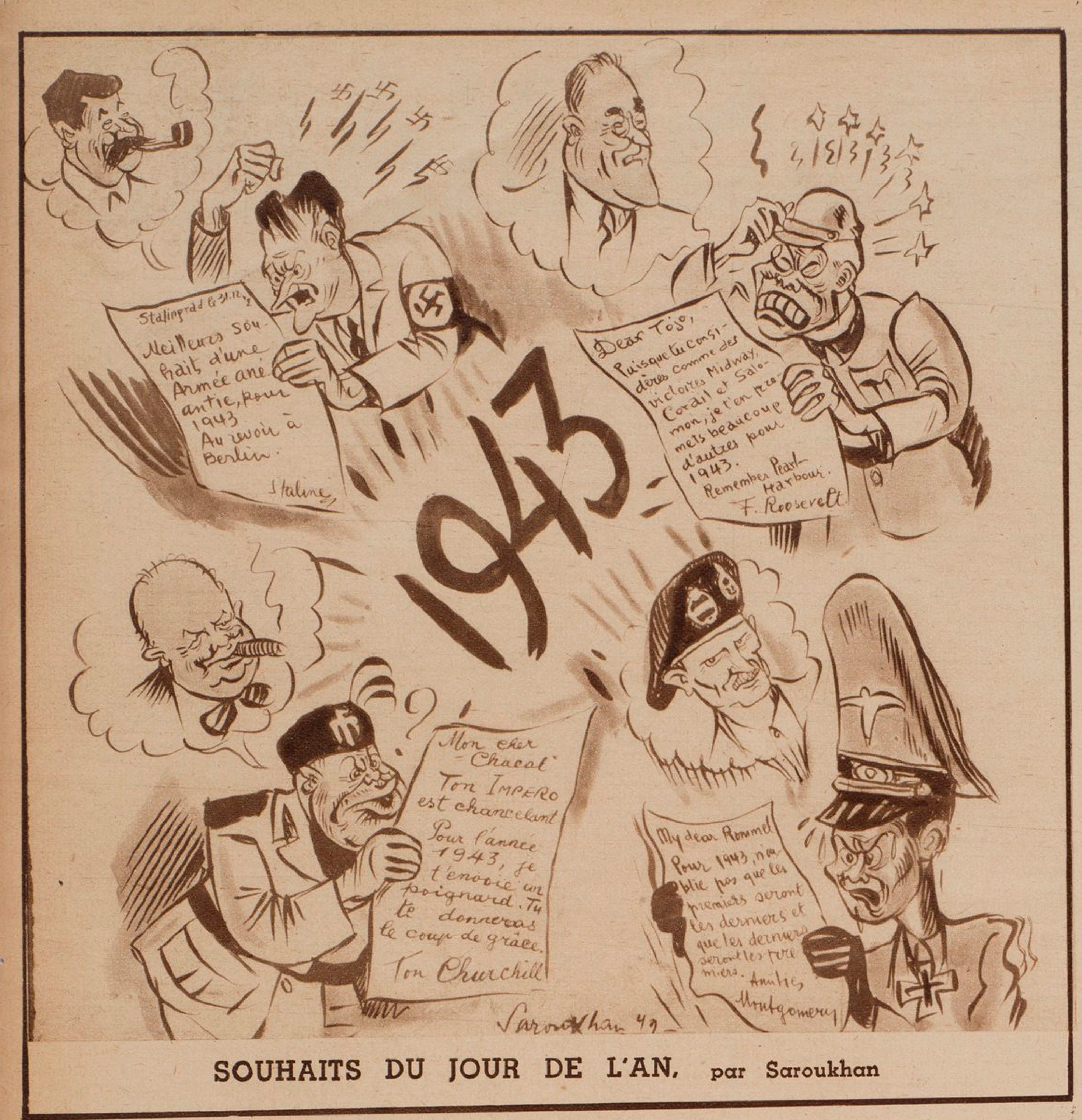
Le matin choisi par « Liubimets », Sosnovkin plaça des planches sur la fine couche de glace, juste au-dessus du pont. Puis, il attendit. Soudain, l'artillerie russe ouvrit un terrible feu de barrage. Et, bientôt, des bois avoisinants surgirent les tanks russes que l'hiver avait couverts d'un manteau blanc : ils s'élancèrent vers la rive, trouvèrent le pont et franchirent le cours d'eau.

Ainsi fut déclenchée l'offensive de Rzhev.

NOTRE COUVERTURE

Mrs ROOSEVELT A BUCKINGHAM PALACE

Au cours de son séjour à Londres, la femme du Président des Etats-Unis a rendu visite à la famille royale d'Angleterre. La voici, au palais de Buckingham, entourée des souverains britanniques et de leurs deux filles, les princesses Elizabeth et Margaret-Rose. (Photo Cecil Beaton)



SOUHAITS DU JOUR DE L'AN, par Saroukhan

Saadabad

PROLONGÉ POUR CINQ ANS

Le Pacte de Saadabad a été prolongé pour cinq ans. Vu la situation actuelle et la mise en vigueur des traités d'alliance et d'amitié qui lient les signataires de ce pacte aux Démocraties, cette nouvelle revêt une importance particulière.

Les négociations en vue de la conclusion du Pacte de Saadabad commencèrent en 1935, à Genève. Mais ce n'est qu'en juillet 1937 qu'il fut signé. En 1938, il fut mis en vigueur. Les Etats signataires du Pacte sont la Turquie, l'Iran, l'Irak et l'Afghanistan. Les ministres des Affaires Etrangères des quatre pays le signèrent dans la citadelle de Saadabad, près de Téhéran, d'où il tira son nom.

En en publiant le texte, les gouvernements turc, iranien, irakien et afghan qualifièrent le document de « pacte de consultation mutuelle, d'amitié et de non-agression ». Ils ajoutèrent que le but de la conclusion de ce pacte était de sauvegarder la paix dans le Moyen-Orient par des garanties conformes aux principes et aux règlements de la Société des Nations, ainsi qu'aux termes du Pacte Kellog.

Quant aux articles du document de Saadabad, ils sont seulement au nombre de trois et d'une précision remarquable :

Art. 1 : Les parties contractantes s'engagent à respecter réciproquement leurs frontières actuelles.

Art. 2 : Les parties contractantes s'engagent à n'entreprendre aucune action agressive entre elles.

Art. 3 : Chacune des parties contractantes s'engage à interdire la constitution, sur son territoire, d'une organisation quelle qu'elle soit dont le but serait de troubler l'ordre ou la sécurité sur le territoire d'une autre partie contractante.

Lorsque ce pacte fut signé, l'Irak seul était lié par un traité d'alliance et d'amitié avec la Grande-Bretagne. Quelque temps plus tard, ce fut au tour de la Turquie de signer avec le gouvernement de Londres la convention que l'on connaît et dont la Turquie a respecté les stipulations. Enfin, lorsque les armées allemandes menacèrent le Caucase, l'Iran, puis l'Afghanistan, signèrent avec la Grande-Bretagne un traité d'amitié. Ainsi, les quatre puissances orientales de « Saadabad » sont actuellement liées par des engagements avec Londres.

Rappelons à cette occasion que l'un de ces quatre Etats, l'Irak, est également lié à deux autres Etats arabes non signataires du Pacte de Saadabad, par un autre pacte analogue qui fut enregistré à la Société des Nations sous le nom de « Traité de fraternité arabe et l'alliance », et datant de 1936. Il est conclu entre l'Irak, l'Arabie Séoudite et le Yémen.

Les Britanniques aiment laver leur linge sale en public, et la Chambre des Communes leur fournit un excellent lavoir. Je ne pense pas que cette coutume nous fasse du tort à l'étranger, car pour une personne qui s'écrie : « Regardez quel linge sale », il en est au moins trois autres qui s'exclament : « Quelle merveilleuse lessive ! »

(The Spectator)

Les U.S.A.

EXPORTENT DES USINES

Avec la même facilité avec laquelle il enverrait à travers les océans un pétrolier chargé d'essence ou bien un cargo transportant du matériel de guerre, le gouvernement des Etats-Unis entreprend l'exportation, vers les pays alliés, d'installations industrielles complètes, dans le but de permettre la fabrication sur place de certains produits. A première vue, ces transferts gigantesques peuvent sembler constituer un fardeau trop lourd pour la marine marchande des Etats-Unis. Pourtant, l'expérience a prouvé qu'à la longue, ces envois d'usines entières donnent une économie appréciable de temps et d'espace.

Près de Détroit, un établissement appartenant à Henry Ford, évalué à plus de 5.600.000 dollars et considéré comme « l'usine la plus perfectionnée du monde » pour la fabrication des pneus, vient d'être démonté en vue de son expédition en Russie. Ce transfert permettra à la Russie d'augmenter sa production de plus d'un million de pneus par an. Le gouvernement des Etats-Unis remplit par cet envoi une promesse vieille d'une année.

Une nouvelle raffinerie de Californie, dans laquelle sont investis 1.900.000 dollars, travaillera incessamment en territoire russe, débitant de l'essence pour l'aviation. Un générateur d'électricité d'une puissance de 35.000 kilowatts a été déjà transféré en Russie. Une autre installation similaire sera expédiée dans le courant du mois prochain.

Le gouvernement des Etats-Unis a envisagé des plans grandioses pour l'envoi d'usines dans certains pays de l'Amérique du Sud : Brésil, Chili, Venezuela, Mexique. En tête de liste de ces envois, figurent six usines textiles, un haut fourneau, une usine d'accumulateurs.

Certains hommes d'affaires d'outre-Atlantique prétendent qu'on pourrait facilement trouver aux Etats-Unis plus de 500 établissements industriels susceptibles d'être cédés à certains pays de l'Amérique latine. Le manque d'espace sur les bateaux rend difficile la réalisation complète de ce projet.

Le calendrier

A L'ORDRE DU JOUR

On a enregistré, au cours de l'histoire, diverses tentatives pour diviser l'année d'une manière rationnelle.

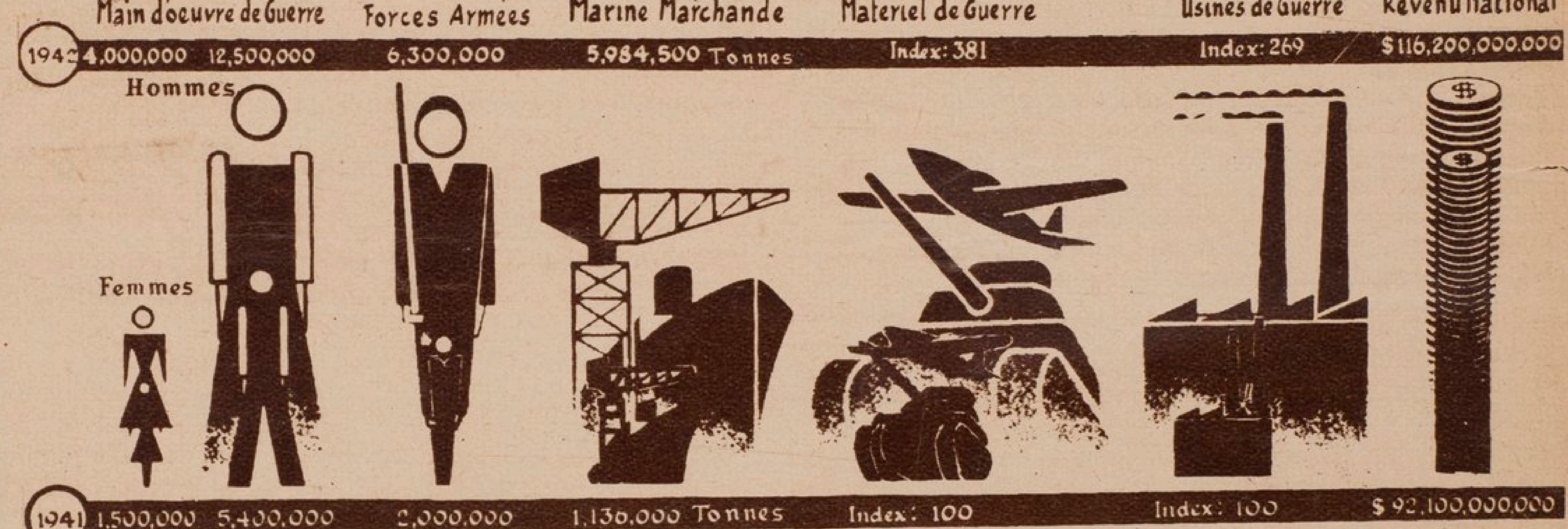
Il y a plusieurs sortes de calendriers: calendrier « solaire », ayant pour base la période de temps que met la terre pour effectuer sa révolution autour du soleil ; calendrier « luni-solaire », ayant la même base mais réglé de façon à ce que les mois commencent autant que possible avec une lunaison ; calendrier « lunaire », ayant pour base le cours de la lune, abstraction faite des mouvements solaires ; calendrier « vague », divisant l'année en un nombre fixe de jours, sans tenir compte à la fois du soleil et de la lune ; calendriers « julien », « grégorien », « mahométan », « copte », « républicain », etc., etc...

Le « calendrier solaire dit calendrier julien » est utilisé de nos jours chez les Grecs orthodoxes d'Occident et d'Orient. Il doit son nom à Jules César et demeura en vigueur dans le monde jusqu'à la fin du XVIe siècle. Il fut remplacé en Europe par le « calendrier grégorien », qui n'est autre chose que le « calendrier julien » réformé par le pape Grégoire XIII en 1582. César, croyant que le soleil emploie exactement 365 jours 1/4 pour sa révolution complète, prescrivit l'emploi de trois années « communes » consécutives de 365 jours suivies d'une année dite « bissextile » dans laquelle on ajoute un jour au mois de février, qui en compte alors 29.

Mais, en réalité, l'année n'est pas de 365 jours 1/4, mais bien de 365 jours et 0,2422166. Il en résulta que la période julienne, jusqu'à la fin du XVIe siècle, était en retard de 12 jours. Grégoire XIII les rattrapa par une combinaison habile en instituant son nouveau calendrier. Ce dernier est aujourd'hui en avance de 13 jours sur le calendrier julien, d'où une différence de dates dans la célébration des fêtes de Noël et du Jour de l'An par les orthodoxes fidèles au calendrier julien et les catholiques et les protestants, qui adoptèrent le calendrier grégorien.

Dernièrement, un Congrès s'est réuni pour unifier le calendrier et la guerre seule est venue arrêter l'exécution de ce projet. Toutefois, les églises orthodoxes adoptèrent en principe les dates des fêtes fixées par les catholiques, mais les Grecs orthodoxes hellènes seuls les mirent en pratique. Les Russes, les Yougoslaves, les Bulgares demeurent fidèles à la tradition. Les Grecs d'Orient se divisèrent en deux camps. Ce qui donna lieu, cette année 1942-1943, à une certaine confusion dans la célébration de Noël et du Jour de l'An. Mais tout laisse croire qu'après la guerre cette question sera définitivement résolue et que le calendrier grégorien sera universellement adopté. C'est d'ailleurs ce calendrier qui est en usage depuis des siècles par les gouvernements du monde entier dans les questions civiles, les congrès internationaux, etc., même dans les pays non chrétiens.

Rappelons enfin, puisque nous sommes en Egypte, que les Coptes ont leur propre calendrier, appliqué à l'ère de Dioclétien ou des Martyrs, et qui commence le vendredi 29 août 284 après Jésus-Christ. Quant aux musulmans, leur calendrier lunaire commence avec la fuite du Prophète de La Mecque à Médine (Hégire) en 622 après Jésus-Christ. Nous sommes donc, cette année : en 1943 de l'ère chrétienne, en 1659 de l'ère des Martyrs et en 1361 de l'ère musulmane.



L'EFFORT DE GUERRE AMERICAIN

Ce tableau comparatif montre dans quelle proportion l'effort de guerre américain s'est accru de l'année 1941 à l'année 1942. Voilà des chiffres rassurants et qui sont pour l'avenir immédiat du meilleur augure.

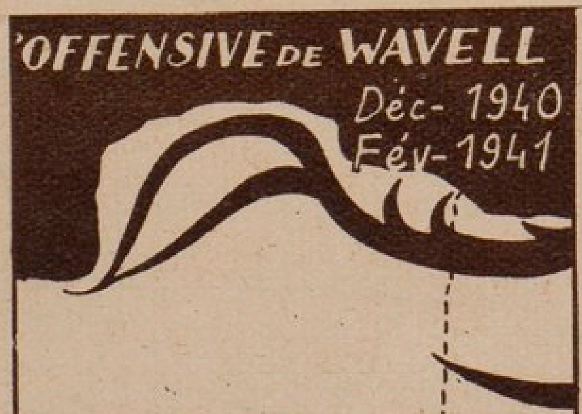
● Un nouveau genre de calculateur mental rapide est le lecteur moyen qui parvient à diviser par deux les pertes russes annoncées par Berlin, sans interrompre sa lecture.

● Un évêque de l'Arctique rapporte que les Esquimaux n'aiment pas Hitler. Cela devient monotone, n'est-ce pas ?

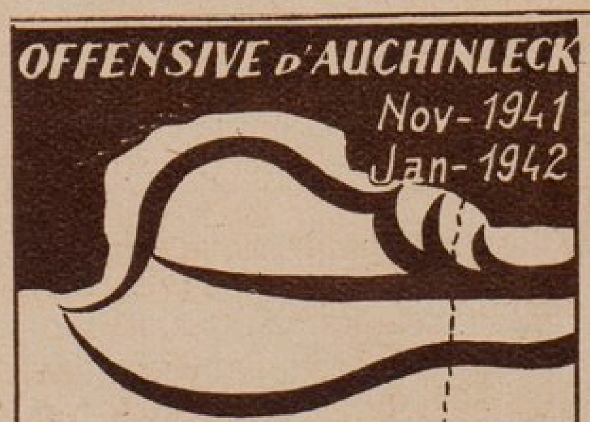
● Les Allemands dépensent l'argent d'autrui, mangent la nourriture d'autrui, portent le pardessus d'autrui, et pourtant ils sont malheureux. Comment cela se fait-il ?

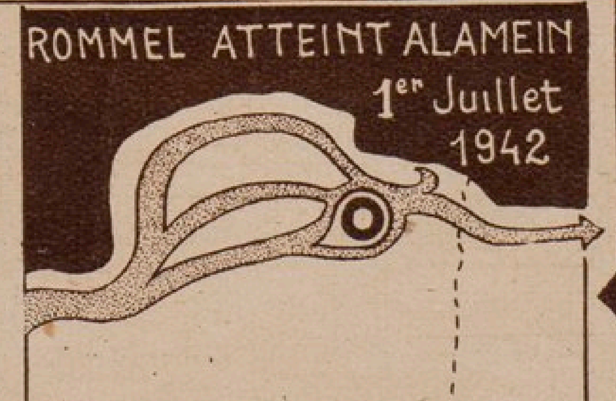
(Detroit News)













LES CAMPAGNES DE LIBYE

Bien des flux et des reflux ont eu lieu sur le front d'Egypte et de Libye depuis la première offensive dirigée par le maréchal Graziani contre le territoire égyptien. Au moment où le sort des armées de Rommel semble être définitivement réglé, il est intéressant de jeter un regard rétrospectif sur les divers mouvements des armées britanniques et de celles de l'Axe. Ce tableau montre les différentes offensives qui ont eu lieu sur ce front jusqu'au moment de la marche vers Tripoli du général Montgomery.

FRAPPONS L'ITALIE

pour la détacher de l'Allemagne

par le commandant
STEPHEN KING HALL

Plus la situation en Afrique du Nord approche d'un dénouement en faveur des Nations Unies, et plus le problème de l'Italie se pose avec acuité. Son élimination, en tant que puissance combattant pour compte de l'Allemagne, permettrait une conclusion beaucoup plus rapide du conflit. Dans quelles conditions cette élimination pourrait-elle être réalisée ? Comment les dirigeants alliés devront-ils s'y prendre ? Dans cet article que nous reproduisons d'un récent numéro de « Picture Post », le célèbre commentateur et stratège, le commandant Stephen King Hall, examine ces questions.

Il ne faut pas être grand clerc pour se rendre compte que les Italiens représentent la partie la plus faible de l'Axe. Il est désormais acquis que le peuple italien n'est pas, et n'a jamais été, enthousiaste de la guerre, qu'il craint, méprise et hait les Allemands.

Je me souviens d'un entretien que j'eus, en 1938 — lorsque Hitler rendit visite à Mussolini à Rome — avec Alfieri, ministre italien de la Propagande. Parlant de la question abyssine, celui-ci me déclara : « Le lion britannique a ouvert sa gueule et a rugi, mais nous nous sommes aperçus que ses dents étaient fausses. »

Je lui répondis qu'il ne devait pas perdre de vue la véritable signification du terme « puissance navale ». Commentant la visite de Hitler, je dis au ministre que les Allemands avaient pris l'habitude, depuis l'antiquité, de faire de fréquentes incursions à Rome et que, chaque fois, ils en étaient repartis en emportant quelque chose avec eux. « Etes-vous sûr, demandai-je à mon interlocuteur, que cette fois-ci Hitler ne prendra pas avec lui l'indépendance de l'Italie ? » Alfieri demeura silencieux. Je sentis qu'il s'était déjà posé la question sans trouver à y répondre.

ACTION POLITIQUE ET PRESSION MILITAIRE

Les Allemands éprouvent un profond mépris envers les Italiens. Cela nous donne une excellente opportunité pour semer la discorde et provoquer la division de nos ennemis, en exploitant l'antipathie mutuelle qui sépare les deux associés. Nous devons, en outre, faire peser une telle pression militaire sur l'Italie, que bientôt les Italiens se révolteront contre la guerre.

La situation stratégique de l'Italie, presqu'île saillante de l'empire européen de Hitler, la rend extrêmement vulnérable à toute attaque, mais deux conditions sont nécessaires pour que cette vulnérabilité puisse être exploitée à fond : contrôle de la Méditerranée et maîtrise aérienne. Ce sont là deux facteurs de victoire.

Nous devons donc nous assurer la libre disposition de la côte africaine, depuis Alexandrie jusqu'à un point situé *au moins* à l'ouest de Tripoli. L'élimination de l'Afrika Korps nous donnera la maîtrise de cette bande côtière, avec ses ports et ses aérodromes. Le haut commandement allemand, prévoyant la possibilité d'un pareil développement, avait chargé Rommel de garder le flanc méridional de Hitler. Mais son échec dans cette tâche semble certain.

Avec les ports et les bases aériennes d'Afrique du Nord entre nos mains, nous pourrons frapper durement l'Italie par la voie des airs. Nous pourrons entreprendre des raids sur ses côtes et disloquer ses communications ferroviaires. Nous pourrons organiser des offensives contre la Sicile et la Sardaigne ; nous pourrons attaquer, occuper, faire usage des îles grecques et isoler la Crète. Nous serons à même de faire parvenir des ravitaillements jusqu'en Yougoslavie, venant ainsi en aide aux patriotes qui, sous les ordres du général Mihaïlovitch, mènent la plus grande bataille de guérilla de l'histoire. En un mot, nous pourrons frapper les Italiens à partir de toutes les directions, et j'ai la ferme conviction qu'après six mois de guerre à outrance, le peuple italien se révoltera contre la continuation de la lutte.

L'ITALIE SE DÉFENDRA CONTRE L'ALLEMAGNE

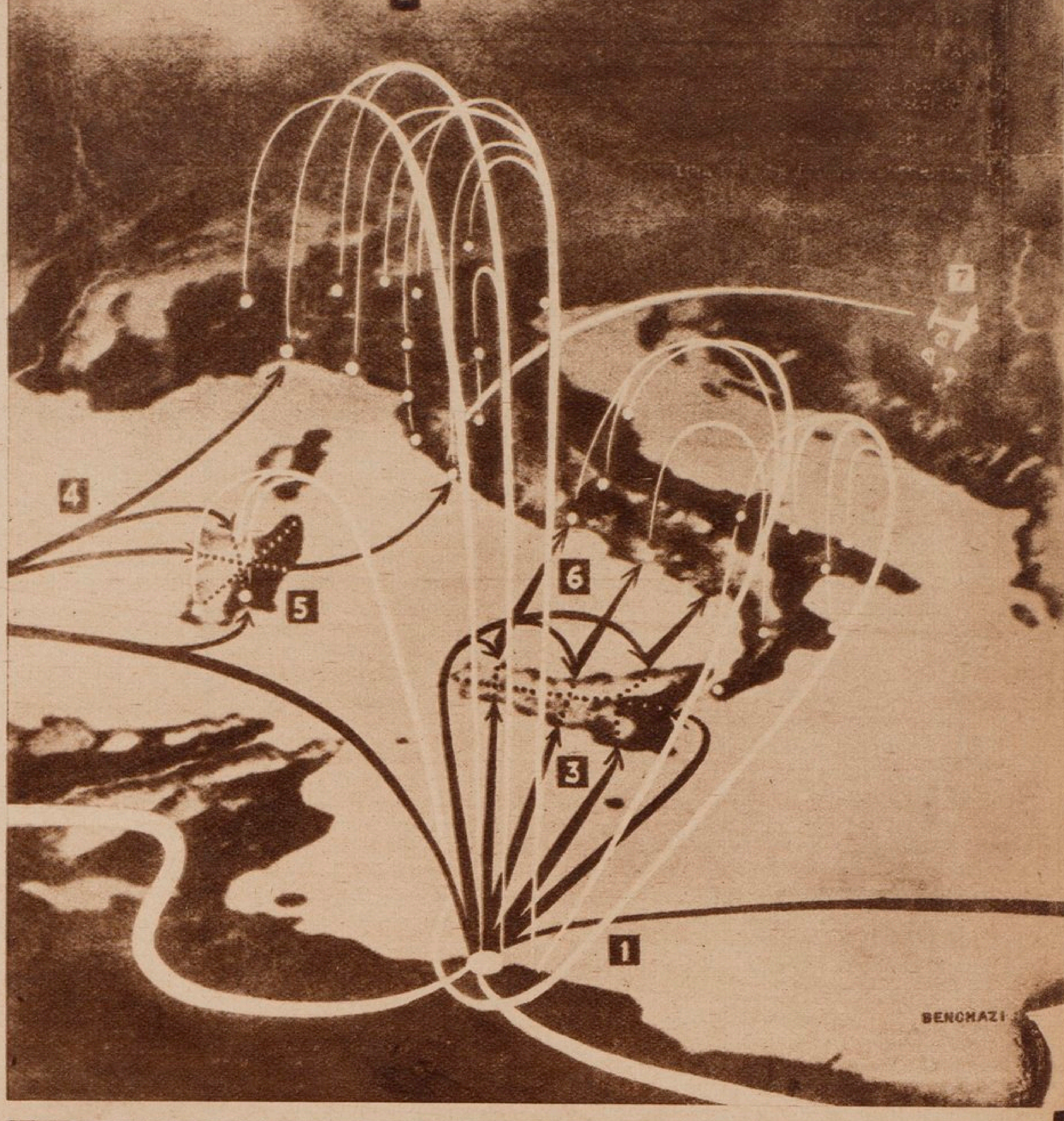
Naturellement, les fascistes et leurs maîtres, les nazis, se rendent parfaitement compte de toutes les possibilités que nous pourrons exploiter, et ne manqueront pas d'y parer.

Actuellement, une armée considérable est stationnée en territoire italien. Elle se monte, d'après certains renseignements qui m'ont été donnés, à cinquante divisions. On a raconté que Hitler, à plus d'une reprise, a tenté de faire pression sur Mussolini, afin d'augmenter les envois de troupes italiennes sur le front russe. Mais à chaque demande le Duce s'est dérobé.

Dans le cas où, après avoir occupé le littoral africain, nous attaquerons l'Italie avec toute la violence voulue, il est certain que Hitler offrira aux fascistes l'aide de l'armée allemande et de la Gestapo. Il est indispensable, afin de hâter la venue du moment où l'Italie se retirera de la guerre, de faire en sorte que la Péninsule rejette l'offre allemande, et que l'armée italienne, ou du moins une grande partie de cette armée, combatte pour maintenir les Allemands hors d'Italie. Il se peut que cette tentative soit vaine, mais il est certain que l'armée italienne est tout au moins capable d'obliger Hitler à détourner vers ce nouveau front des effectifs considérables, une fois qu'il se sera rendu compte que l'Italie est indispensable à la solidité de son empire. Cette diversion offrirait un soulagement considérable à la Russie.

Je ne doute pas que si les Allemands tentent l'invasion de l'Italie à travers les cols du Brenner, les Italiens se battront avec une violence et une furie qui étonneront le monde entier.

Nous devons faire en sorte que lorsque Milan sera bombardée, ses habitants ne sauront plus s'ils sont attaqués par la R.A.F. ou par la Luftwaffe.



1 OCCUPATION DE TRIPOLI
2 BOMBARDEMENT AERIEN INTENSIF DE L'ITALIE
3 OCCUPATION DE LA SICILE PAR LES TROUPES TERRESTRES
4 ACTION NAVALE CONTRE GENES, PARTANT DE GIBRALTAR
5 OCCUPATION DE LA SARDAIGNE PAR LES TROUPES TERRESTRES, ACCOMPAGNEES D'OPERATIONS NAVALES.
6 INVASION DE L'ITALIE, A PARTIR DE LA SICILE
7 JONCTION AVEC L'ARMEE YOUGOSLAVE DE MIHAILOVITCH

Un contrôle complet de l'Afrique du Nord serait des plus efficaces pour les futures actions des Alliés. Une fois ces régions déblayées, les Nations Unies auront beau jeu pour préparer une invasion du continent. Le nettoyage du détroit de Sicile ouvrirait la voie à des opérations navales de première importance.

PRÉPARONS D'AVANCE NOS CONDITIONS DE PAIX

Et maintenant, voici quelle devrait être, à mon avis, notre politique envers l'Italie.

Nous devrions faire savoir aux Italiens que, moyennant certaines conditions, nous sommes prêts à les aider pour repousser ou contenir les Allemands hors de leur pays. Les conditions principales seraient les suivantes :

1° Les Nations Unies respecteront l'intégrité territoriale de l'Italie elle-même. Ses frontières seront maintenues telles qu'elles étaient en 1914.

2° Le parti fasciste sera proscrit et aboli. Mussolini et ses ministres devront être consignés aux Alliés, si les Italiens peuvent les arrêter avant leur fuite en Allemagne.

3° Le nouveau gouvernement italien déclarera la guerre à l'Allemagne hitlérienne.

4° Tous les ports, les territoires, et toutes les ressources militaires de l'Italie, seront mis à la disposition des Nations Unies, pour mener la guerre contre l'Allemagne.

5° L'armée italienne combattra sous l'ordre de ses propres chefs, mais sera soumise au contrôle de la stratégie générale du commandant en chef britannique.

6° L'armée italienne n'aura pas à combattre hors du territoire italien.

7° Les Nations Unies se chargeront du ravitaillement de l'Italie.

8° En ce qui concerne l'avenir de la nation italienne, les règlements se feront conformément aux principes de la Charte de l'Atlantique.

Notre but essentiel est d'atteindre le moral du peuple allemand. C'est avec cette pensée que nous devons envisager les conséquences résultant d'une situation dans laquelle une Italie repentante et purgée rachètera partiellement ses fautes en nous fournissant toute l'aide en son pouvoir, pour nous aider à détruire les nazis. La nation allemande, harassée par les airs, menacée par les armées russes à l'est, attaquée continuellement sur les littoraux de l'Europe occidentale, devra, par-dessus le marché, ouvrir un nouveau front en Italie. De plus, l'attaque de l'Allemagne, via l'Italie, présente d'autres avantages. Premièrement, elle peut devenir une offensive menaçant l'ennemi sur toute la longueur de son flanc, du côté des Balkans ; deuxièmement, elle toucherait directement à l'Autriche, où se trouvent de nombreux éléments hostiles au nazisme prussien ; troisièmement, le jour où nous pourrons opérer à partir des aérodromes de l'Italie septentrionale, nous serons en mesure de marteler facilement toutes les industries installées en Allemagne du Sud et en Europe centrale.

En conclusion, la situation est la suivante : si, à partir de nos bases en Afrique du Nord, nous parvenons à prendre pied en Italie sans répandre du sang italien, tant mieux. Si, par contre, les Italiens sont assez fous pour s'ériger en barrière entre nous et l'Allemagne, alors ils n'auront qu'à subir les conséquences de leur acte. Nous devons donc diriger notre guerre politique dans un sens qui empêchera les Italiens de se laisser entraîner à une pareille éventualité.

Il n'est par conséquent pas trop tôt pour entreprendre des pourparlers avec nos alliés afin d'établir les grandes lignes de notre politique envers l'Italie, nous mettant ainsi en position de détacher ce pays du fascisme, privant ainsi l'Axe d'une partie de ses ressources et de sa force militaire.



Les débarquements des troupes américaines en Afrique du Nord constituent une menace directe contre l'Italie.



Le premier soin des autorités américaines après le débarquement de leurs troupes en Afrique du Nord fut d'arrêter les membres de la commission d'armistice italo-allemande et de les diriger vers un camp de concentration.

"ZURICH-de notre correspondant"

C'est sous un angle nouveau que, dans l'article qui va suivre, le décor suisse est décrit. Son auteur est le correspondant d'un journal britannique ; il raconte dans quelles conditions un journaliste étranger travaille actuellement en pays helvétique.

●

Les journalistes sont unanimes à déclarer que la Suisse est un poste d'observation idéal pour suivre les développements de la guerre en Europe. Ce pays a non seulement des frontières communes avec la France, l'Allemagne et l'Italie, mais comme on y parle les trois langues, allemande, italienne et française, les journaux et périodiques publiés dans chacun des trois pays avoisinants sont vendus sur la voie publique et lus assidûment par tous.

A l'exception de certaines considérations susceptibles de compromettre sa neutralité, la presse suisse elle-même n'est assujettie à aucune censure arbitraire. Aucune restriction n'est imposée en ce qui concerne l'audition des différentes stations étrangères de radio. Si l'on y trouve en abondance toutes les publications de l'Axe, les difficultés de transport imposent des limites à la circulation des journaux britanniques et américains. Aussi, la presse suisse essaie de maintenir une attitude strictement impartiale, en réservant le plus d'espace possible aux nouvelles et aux illustrations de provenance britannique et américaine. Dans les cinémas, ce sont les actualités allemandes qui font prime.

●

Les nouvelles sensationnelles sont difficiles à obtenir en Suisse. La population, composée d'éléments appartenant à la banque, à l'assurance, aux entreprises d'affaires, à l'industrie, à des organisations professionnelles, est en mouvement continuel. Les correspondants des journaux suisses voyagent continuellement à travers l'Europe. Des centaines de Suisses, journalistes et hommes d'affaires, parlent plusieurs fois par jour, par téléphone, avec d'autres pays, et des personnalités importantes, allemandes aussi bien qu'italiennes, traversent continuellement le territoire helvétique. A première vue, il semblerait donc que la Suisse soit un véritable centre mondial d'informations. Malheureusement, les Suisses sont obsédés littéralement par l'idée de neutralité. L'impartialité la plus stricte a été élevée au rang de vertu nationale.

C'est par souci de neutralité que le gouvernement helvétique n'accorde à la presse étrangère aucune reconnaissance officielle. Les journalistes ne sont jamais invités dans les manifestations publiques. Le seul privilège qui leur soit accordé est une réduction de 50 % sur les prix des billets de chemin de fer.

Même les banques, les chambres de commerce, ainsi que les autres organisations, font preuve d'une grande réserve à l'égard des correspondants étrangers. Les journaux suisses ont adopté une attitude similaire : ils ne veulent pas favoriser l'un aux dépens de l'autre, en lui fournissant des nouvelles inédites. Se basant sur de pareilles considérations, l'Association de la Presse Etrangère, de Genève, n'existe plus que de nom. Des quarante membres inscrits, 20 sont des nationaux de l'Axe, et vingt autres appartiennent à des pays alliés. Les Allemands et les Italiens se sont vus absolument interdire tout contact avec des sujets ennemis ; ils sont étroitement surveillés par leurs compatriotes. D'autre part, les « ennemis » ne sont guère enclins à fréquenter les journalistes allemands ou italiens. Il s'ensuit que les membres de l'Association ne se réunissent jamais.

A Berne, capitale politique de la Confédération, les Anglais et les Américains déjeunent ensemble chaque jeudi. Le vendredi soir, ils se réunissent de nouveau à Zurich, capitale commerciale : installés autour d'une table immense, ils entament des discussions animées, rappelant les séances de la Chambre des Communes. Les hommes d'affaires britanniques ont l'habitude de déjeuner ensemble chaque mardi, à Zurich. C'est au cours de ces réunions que le correspondant étranger peut recueillir quelques indices qui le mettent sur la piste de nouvelles non encore publiées.

La transmission des nouvelles, assez compliquée il y a quelque temps, a été considérablement simplifiée depuis. Il est impossible de communiquer par téléphone avec Londres. Toutes les nouvelles locales sont transmises par câble. Le temps de la transmission varie de 1 heure et demie à 10 heures. En moyenne, il est de trois heures. Par contre, les communications téléphoniques avec New-York sont rapides et satisfaisantes. Lorsque la ligne est bonne, la communication par téléphone est meilleur marché de 33 % qu'un même message transmis par télégraphe. Les nouvelles urgentes sont téléphonées à New-York pour être retransmises ensuite à Londres.

La censure à Berne ne donne pas lieu à des plaintes pour ceux qui se conforment strictement aux règlements. L'une de ces règles interdit de mentionner la Suisse, si ce n'est dans des articles ou nouvelles concernant le pays même. Une autre interdit absolument tout commentaire agressif contre les personnalités de n'importe quel pays. Une troisième règle défend la transmission de toute information militaire. Chaque fois qu'un censeur suisse estime nécessaire d'intervenir, il en avise par téléphone l'intéressé, sans jamais se départir d'une courtoisie parfaite. La censure n'ouvre pas les lettres, soit à l'arrivée, soit au départ. Mais un envoi postal met deux semaines pour parvenir à Londres, quatre semaines pour atteindre New-York et plus de trois mois pour arriver en Australie. Il n'est par conséquent pas possible d'envoyer « des nouvelles fraîches » par lettre.

●

Pendant une période assez longue, les journalistes ont subi le contre-coup provoqué par les craintes touchant à la sécurité de la Suisse. Avec l'entrée en guerre de l'Italie, la nervosité augmenta. Après la défaite de la France, les correspondants étrangers devinrent des fatalistes. Depuis lors, les hommes en âge de faire le service militaire se sont vus refuser les visas de transit pour traverser les pays belligérants. Mais à partir du jour où l'Amérique entra en guerre, toutes les craintes furent dissipées.

GIRAUD : HAUT COMMISSAIRE EN AFRIQUE DU NORD

Ce chef de soixante-quatre ans était déjà connu dans les milieux militaires et politiques de France, en 1939, et nombreux furent les dirigeants qui voyaient en lui un des meilleurs stratèges des temps modernes et un futur commandant en chef de toutes les forces françaises. Son camarade de Lycée, à Louis-le-Grand, Paul Reynaud, lequel avait donné une preuve évidente de son flair en soutenant, devant une Chambre hostile, les projets du général de Gaulle, décrivait le général Giraud comme l'homme de l'offensive et disait de lui : « C'est le plus étonnant spécimen d'animal de combat que j'aie jamais rencontré. »

Blessé au poumon en 1914, au cours de la bataille de Guise, et fait prisonnier, il acquit une renommée universelle à la suite de son évasion audacieuse d'Allemagne, en automne de la même année. Servant dans l'infanterie, il compta à son actif plusieurs exploits au cours de la dernière guerre, et en 1917, il réussit à reconquérir le fort de Malmaison à la tête du Quatrième Zouaves qu'il commandait. Mais c'est surtout au cours de son séjour en Afrique du Nord que le général Giraud se tailla une réputation de héros. Pendant la campagne du Riff, il commandait le fameux quatorzième régiment des tirailleurs nord-africains ; c'est au général Giraud qu'Abdel Krim se rendit. Au cours des opérations marocaines, il fut blessé à deux reprises. Les dernières phases de cette campagne, aboutissant, en 1934, à la pacification définitive du Maroc, furent dirigées, en collaboration, par le général Giraud et le général Catroux. Chacun des deux chefs commandait une colonne. Celle de Giraud comprenait des autos blindées et des tanks légers. Au fur et à mesure qu'il avançait, il faisait construire une route carrossable pour faire passer ses effectifs.

Plus tard, il fut nommé à la tête de la division d'Oran. Avec toute son expérience, il n'est pas étonnant que « Giraud l'Africain » soit considéré comme un des meilleurs spécialistes des affaires africaines. Ses récentes rencontres avec Weygand lui ont sans doute permis de mettre à jour ses connaissances.

Au commencement de la guerre, on le nomma commandant de la 7e armée, laquelle se dirigea vers les Pays-Bas dès le déclenchement de l'attaque allemande. Ce mouvement faisait partie d'un plan qui devait avoir des conséquences désastreuses après la percée allemande à Sedan. Finalement, Giraud se vit confier par Weygand le commandement de la



9e armée, laquelle se trouvait dans un état indescriptible de désorganisation. Le 21 mai 1940, le général Giraud partait en reconnaissance pour essayer d'embrasser la situation générale du champ de bataille : son tank fut cerné par une unité blindée ennemie, et Giraud s'achemina vers sa seconde captivité.

Là, il fut étroitement surveillé. Aussi dut-il s'y prendre à quatre reprises, avant de réussir à mener à bien sa seconde évasion. Dans la forteresse de Kœnigstein, où il fut envoyé en 1940, il partageait sa captivité avec un grand nombre d'officiers supérieurs, généraux et amiraux français, polonais, norvégiens. La surveillance était des plus étroites. Néanmoins, après avoir soigneusement préparé son plan, pendant de longs mois, Giraud parvenait, en avril dernier, à prendre le large. Plusieurs versions de sa fuite ont été données. Il est probable qu'on ne saura rien de précis à ce sujet, avant la fin de la guerre. Giraud parvint à franchir la frontière suisse le 21 avril.

Le désarroi provoqué dans les milieux allemands par cette évasion fut révélé par les efforts désespérés déployés pour sa capture. Une récompense de 100.000 marks fut offerte. Toute personne coupable de donner assistance à Giraud était passible de la peine capitale. Mais le 26 avril, le général se trouvait en France non occupée. Alors s'éleva une polémique passionnée entre Berlin, Vichy et Giraud.

L'accusation allemande que Giraud avait abusé des facilités qui lui avaient été accordées fut vite abandonnée. Ce n'est qu'après les événements d'Afrique du Nord que les radios de Vichy et de Berlin reprirent ce thème. Pourtant, l'on savait que Giraud avait rejeté toute proposition de mise en liberté conditionnelle, contrairement à d'autres généraux français qui furent relâchés, après avoir donné leur parole de ne pas porter les armes contre l'Allemagne.

L'histoire racontera comment, au moment même où Laval, soutenu par Abetz, négociait le retour de Giraud, celui-ci, à la faveur d'un déguisement, était en route vers la frontière allemande. Giraud arriva à Vichy une semaine trop tard ; mais il donna un peu de cœur au maréchal en lui faisant un récit impressionnant de l'affaiblissement du moral allemand, et en lui exposant les vues des prisonniers de guerre français. Pétain reçut du fugitif une déclaration de fidélité, et la promesse de ne pas se joindre au général de Gaulle. **Mais Giraud refusa catégoriquement de s'engager à ne pas porter les armes contre les Allemands.**

Les nazis exigèrent la consignation immédiate de Giraud sous peine d'interrompre tous les pourparlers entre la France et l'Allemagne. Des efforts furent déployés pour les convaincre que les déclarations du général à Pétain constituaient des garanties suffisantes. Il s'ensuivit une série de rencontres qui eurent lieu en mai 1942. Sous la menace de représailles, Giraud consentit, au moyen d'un sauf-conduit, à rencontrer Abetz, Laval et un général allemand, à Moulins. Abetz promit de sanctionner la libération de Giraud, s'il acceptait de remplacer M. Scapini au poste d' « ambassadeur des prisonniers ». Giraud refusa.

Les Allemands revinrent à la charge avec une offre plus consistante : le 21 mai, un émissaire personnel de Hitler arriva à Vichy et offrit, contre consignation de Giraud, la libération de 70 à 80.000 prisonniers, trois semaines de congé pour les autres, leur garantissant par la suite le statut des travailleurs volontaires étrangers en Allemagne. Giraud n'aurait eu qu'à retourner dans la forteresse d'où il s'était évadé, pour être immédiatement remis en liberté. Le général rejeta cette offre, déclarant qu'il n'avait pas confiance en la parole des Allemands. Comme contre-proposition, **il annonça qu'il acceptait de retourner en captivité jusqu'à la fin de la guerre, si 500.000 prisonniers de guerre étaient immédiatement libérés.**

Lorsque, après la chute de Tobrouk, le 22 juin, Laval fit son discours à la radio, annonçant à ses auditeurs que ses espoirs résidaient en une victoire allemande, il profita de l'occasion pour attaquer ouvertement le général Giraud qui avait « trompé les espoirs des prisonniers ». Le 20 octobre, il renouvela ses attaques, en ajoutant que le sacrifice demandé au peuple français (100.000 travailleurs pour l'Allemagne) ne serait pas vain, et contribuerait à alléger les rigueurs auxquelles sont soumis les prisonniers français, « par suite d'un événement qui échappe à notre contrôle ».

La presse asservie de Paris essaya de soulever l'opinion publique contre « ce facile évadé à cinq étoiles » qui n'avait pas hésité à sacrifier le sort d'un million et demi de prisonniers pour le « goût de ses pantoufles ». Mais, entre temps, l'évasion retentissante de Giraud avait soulevé l'enthousiasme de toute la France et de l'Empire français. De toutes parts, des officiers de l'active et de la réserve lui firent parvenir des offres : ils étaient prêts à se joindre à lui. Malgré tous ses efforts, le gouvernement de Vichy ne pouvait empêcher des réunions entre Giraud et certains dirigeants militaires, en France non occupée. Et il est certain que nombreux sont ceux qui n'ont éprouvé aucune surprise, lorsqu'il fut annoncé que Giraud se trouvait en Afrique et qu'il avait repris les armes contre l'Allemagne.

QUAND et COMMENT

finira la guerre

Au seuil de la nouvelle année, nous avons demandé à quelques correspondants de guerre leurs prévisions sur l'issue de la guerre. La réponse de Hassoldt Davis ne manque pas d'humour.

par HASSOLDT DAVIS
Correspondant de guerre américain auprès des F.F.C.



Il est difficile de contester à Adolf Hitler le titre de principal prophète de notre temps. Ses prévisions sensationnelles sur le cours de la guerre sont autant d'obstacles dressés devant les simples correspondants de guerre qui voudraient, à leur tour, s'essayer à ce jeu. Il est vraisemblable que Hitler doit en savoir bien plus long que moi-même, malgré les nombreuses bévues qu'il a commises à chaque occasion. Prévoir la victoire pour telle ou telle date, établir à l'avance quelles seront les dispositions des forces belligérantes à cette époque de l'avenir, cela revient à « exposer dangereusement son menton », comme disent les Américains, et Dieu sait si le menton de Hitler est en mauvais état.

L'expression « victoire », en premier lieu, est bien vague. Il n'y aura de victoire véritable qu'un certain temps, après la cessation des hostilités. Cette guerre est de loin plus étendue que l'importance des armes matérielles qui y sont employées. Mais les nouvelles d'aujourd'hui m'encouragent à croire que d'ici une année, au nouvel an de 1944, les morts d'Europe auront reçu leur sépulture et les engins de guerre auront été transformés en outils de paix. J'envisage avec espoir, non seulement l'établissement d'un second front dans l'avenir prochain, mais celui de nombreux autres fronts, à l'ouest d'une France combattante, à l'ouest de la Russie, au sud du Danemark, dans la Méditerranée, tous convergeant vers les restes des armées de l'Axe. Comme un enfant capricieux, Hitler est en train de briser ses jouets, ses propres généraux, ses paysans conquis, auxquels il avait promis protection : il les dirige tous dans les bras de la mort. Leur révolte gronde tous les jours plus fort, et ils créeront des « fronts centraux » partout. Les Français Combattants, les plus anciens alliés de la Grande-Bretagne, seront les premiers à lancer une offensive sous le commandement du général de Gaulle. Les ordures du Japon, en Extrême-Orient, seront balayées en quelques mois, après la victoire des Alliés en Occident.

Allons, la tête haute, les prophètes !

Les Chinois aiment beaucoup les proverbes, et quelques-uns de leurs vieux dictons ne manquent pas de saveur :

« Vous pouvez être incarcéré par erreur. Vous ne serez jamais relâché par erreur. »

« Qui monte un tigre ne peut plus mettre pied à terre. »

« Aucune aiguille ne pique des deux côtés. »

« Un fabricant d'idoles n'est jamais idolâtre. »

« N'employez pas une hache pour chasser une mouche du front d'un ami. »

« Ceux qui ne payent pas leur place sont ceux qui critiquent le plus une pièce. »

« Lorsque votre ami se trouve dans votre verger, la distraction est la plus grande politesse. »

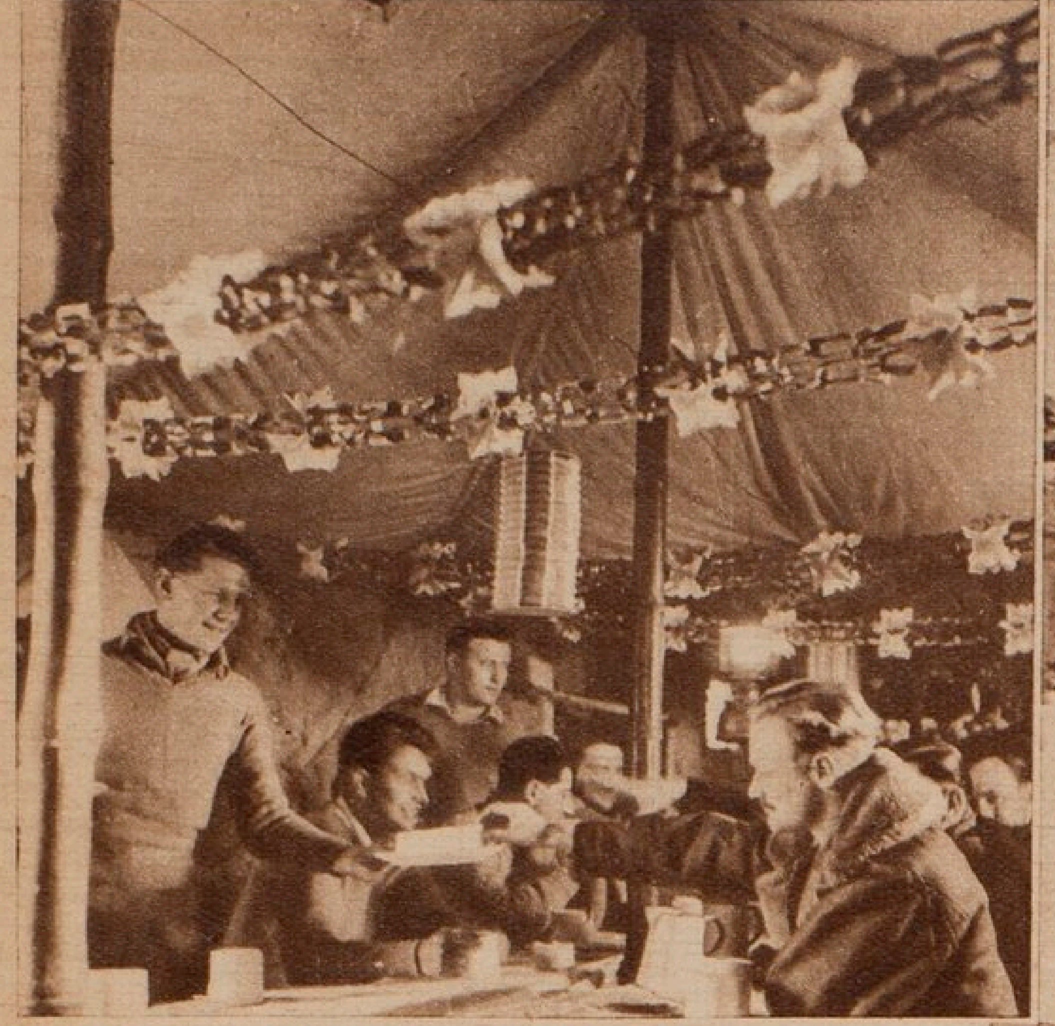
(Lay Thought of a Dean)

●

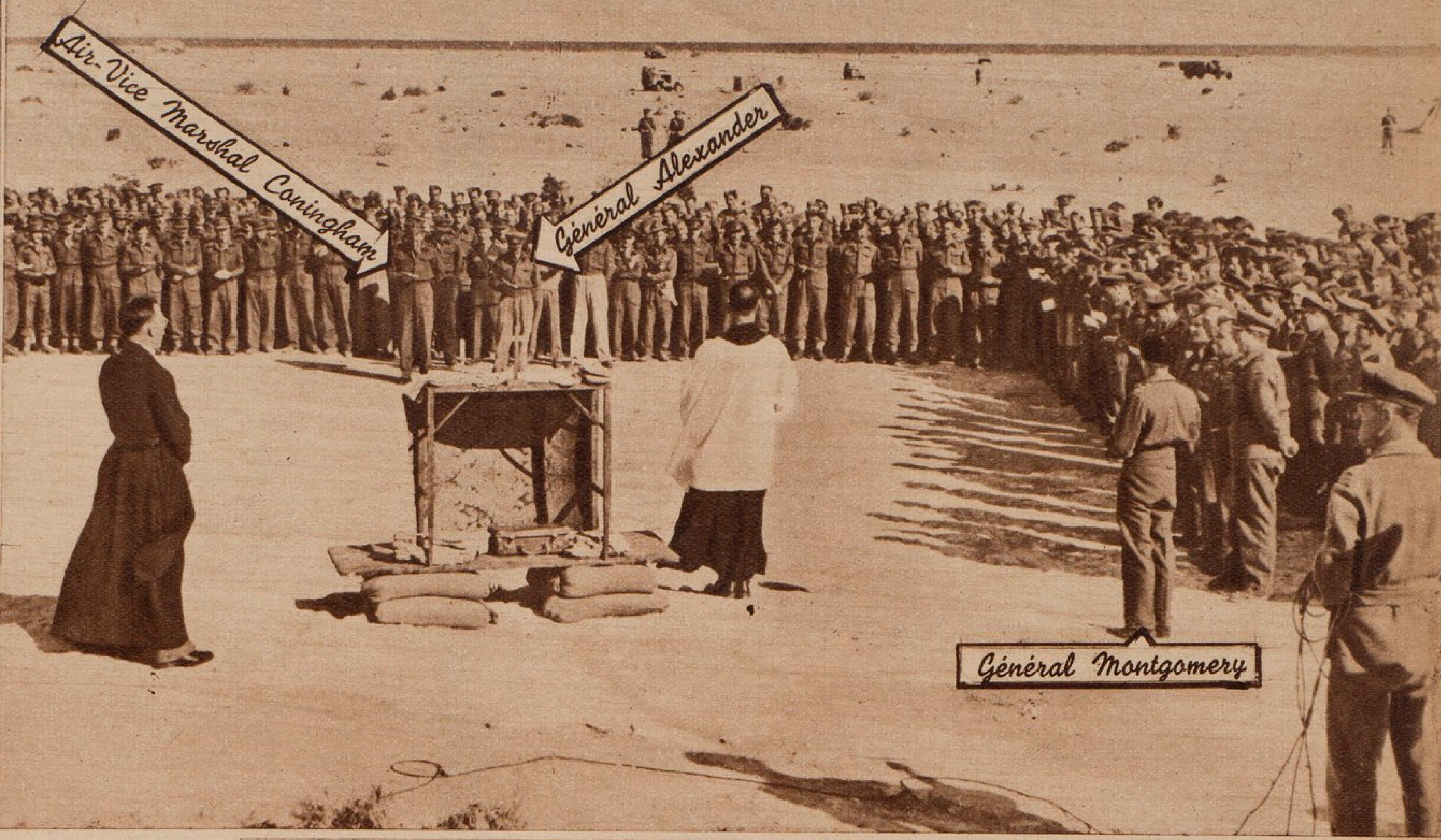
L'une des charges traditionnelles du lord-maire de Londres est de présenter chaque année à « John Stow » une nouvelle plume d'oie.

Marchand-tailleur de l'époque élisabéthéenne, John Stow s'adonna à l'étude des chroniques de Londres et mourut dans la pauvreté, mais aujourd'hui il est considéré comme une des plus grandes autorités sur l'histoire de la capitale britannique. Ses concitoyens lui ont érigé une statue en albâtre, qui le représente en train d'écrire avec une plume d'oie. La plume est véritable, mais elle ne vieillit jamais plus d'une année, car à chaque printemps le lord-maire, au cours d'une cérémonie solennelle, place une nouvelle plume dans la main d'albâtre.

(Irish News)



Tandis que les aviateurs fêtent joyeusement le repas de Noël, un coup de téléphone retentit. Une escadrille doit partir sur-le-champ pour une mission périlleuse.



Le service religieux de Noël en plein désert est impressionnant par sa simplicité. Le général Alexander et le vice-maréchal de l'Air Coningham, au milieu de leurs troupes, suivent avec dévotion l'office divin. Le général Montgomery, que l'on reconnaît à droite de l'autel, lira tout à l'heure des versets de la Bible.

NOEL AU FRONT

par ANDRE GLARNER

Correspondant de guerre de l'« Exchange Telegraph »

C'est en montant en première ligne que l'on apprécie beaucoup plus que sur une carte la prodigieuse avance réalisée par la Huitième Armée. Ce voyage, je l'ai fait à bord d'un immense Lockhead américain, du type « Etoile Polaire ». Celui-ci s'arrêtait à tout instant pour déverser son matériel ou prendre de nouveaux passagers et en débarquer d'autres, et nous atterrissions au hasard sur des aérodromes de fortune au sol inégal. La rapidité de la fuite éperdue de Rommel enlève toute possibilité de niveler le terrain.

A peine débarqué en Tripolitaine, je repartais déjà, mais cette fois en camion, parmi des tas de valises, des sacs de couchage et des bidons d'eau. Même spectacle que partout, depuis El Alamein. Vestiges de la défaite de Rommel, des camions gisent sur le bord des routes. On rencontre à chaque pas des autos abandonnées, des débris de toutes sortes, des chars d'assaut éventrés, des canons hors de leurs affûts... ceux-là aussi inoffensifs que ceux qui gardent les Invalides !

Sur les bas côtés de la route, des sapeurs du génie avancent lentement avec leurs détecteurs de mines fixés au bout de longues cannes. Presque à chaque minute ils s'arrêtent et, avec soin, rendent l'objet destructeur, incapable désormais de nuire.

Sur plus de 1.200 kilomètres les convois se succèdent sans arrêt. La Via Balbo est devenue la route la plus fréquentée du monde...

Nous passons sous l'Arc de Triomphe qu'en 1939 Balbo érigea à la gloire du Duce. C'est loin d'être une œuvre d'art. Encastré dans la pierre à dix mètres de hauteur, un géant de bronze semble dominer les alentours. Sur l'édifice, un croissant de pierre qui, de loin, rappelle un berceau Louis XIV et, de près, le sarcophage d'un conquérant de la Haute-Egypte de l'antiquité, manque totalement d'harmonie.

De longues heures s'écoulent. Nous voici enfin arrivés au terme de notre voyage. Un camp comme tous les autres sur les sables. Des tentes, des camions espacés sur une dizaine de kilomètres. Sur l'aérodrome tout proche, les départs et les arrivées d'avions se succèdent sans arrêt. Tous les types sont représentés. Je suis gelé et affamé. Par bonheur, je trouve du « bully beef » froid et du thé chaud auxquels je fais grand honneur. Soudain s'élève un ouragan de sable suivi par une violente tempête. Il fait terriblement froid. Pourquoi diable n'ai-je emporté que quatre couvertures en quittant Le Caire ?

Autour de moi, les conversations vont leur train. J'apprends les exploits merveilleux d'aviateurs. En voici trois dont les appareils ont été « descendus » par les Allemands. Ils ont parcouru, presque sans vivres et sans eau durant quatorze jours, près de deux cents kilomètres. Enfin, les voilà au bercail. Le boche avait envoyé des autos blindées à leurs trousses. Il en est pour ses frais...

« Ils sont tous comme ça », clamait Cyrano de Bergerac en parlant des Cadets de Gascogne. Ceux-là aussi.

Demain nous serons à Syrte.

NOEL EN TRIPOLITAINE

Une plage immense comme on n'en trouve qu'en Afrique. Aussi loin que se porte le regard de l'est à l'ouest et du nord au sud, la même infécondité.

En ce matin de Noël, le ciel est bas et un vent glacial souffle par intermittence. Vers 10 heures, la plage s'anime. En longues files les soldats affluent de toutes parts comme pour une revue. Quelques autos d'état-major, des Jeeps, des camions se suivent. Des officiers en descendent.

L'Anglais est traditionaliste de nature. N'importe où, n'importe comment, Christmas sera célébré. Le service religieux est impressionnant par sa simplicité. Sur le flanc de la dune, l'autel est dressé : une simple table de cuisine recouverte d'une modeste nappe. Les pieds de bois blanc s'enfoncent dans le sable mou. Une grande croix est en évidence tandis que deux cierges brûlent dans des chandeliers d'argent.

Devant cet autel, que désavouerait le curé du plus petit village, trois mille officiers et soldats se recueillent. Les grands chefs arrivent : les généraux Alexander, Montgomery et l'Air-Vice Marshal Coningham, deux Irlandais et un Néo-Zélandais. Le Rév. Padre de la Huitième Armée, R.H. Royale de l'Eglise St. Marc de Brixton, aujourd'hui lieutenant-colonel, officie. Les hommes psalmodient les hymnes tandis qu'un orchestre de la R.A.F., composé de deux accordéons, un cornet à piston, un saxophone et une trompette, fait entendre des hymnes pieux.

Au centre du terrain, le général Alexander, en tenue de campagne comme ses hommes, chante doucement tandis que l'Air-Vice Marshal à ses côtés fait entendre une jolie voix de baryton. Le général Montgomery, lui, est à droite de l'autel. Il va tout à l'heure lire la leçon : des versets de la Bible. Tout le monde est debout, sauf mon camarade correspondant de guerre Ashwood qui, à genoux, fixe sur la pellicule ce document historique.

Montgomery parle. La voix est douce, le ton calme. Cet homme audacieux ressemble à n'importe quel dévôt en prière. Seulement absorbé par l'office divin, ses traits, habituellement durs, sont complètement détendus et son visage paraît illuminé.



Après le service religieux, le vice-maréchal de l'Air Coningham s'entretient avec le général Alexander, tandis qu'à gauche le général Montgomery converse avec quelques hommes de troupes.



Et voici les dindes traditionnelles qui, elles aussi, ont pris le chemin du désert pour régaler les troupes.



Les soldats de la France Combattante ont fêté Noël. L'objectif a rencontré ce joyeux orchestre quelque part dans le désert.

Une voix claironnante s'élève. C'est celle du vicaire de Brixton. « Venez tous ici, croyants, joyeux et triomphants », a-t-il fait chanter au début du service. Maintenant il explique pourquoi nous nous battons. Il cite Abraham Lincoln : « Mourons pour les libérer »... et à cette époque il ne s'agissait que d'esclaves nègres. Aujourd'hui le problème est tout autre : l'Europe est retombée dans l'esclavage. Oh ! il ne mâche pas ses mots, le R.P. Royale. C'est un grand orateur et une belle figure.

Le service est terminé. Le « God Save The King » résonne dans le désert. Les généraux Alexander, Montgomery et l'Air-Vice Marshal Coningham repartent à pied. Ils discutent. De quoi ? Sans doute de plans futurs où ils mettront tout en œuvre pour chasser définitivement Rommel d'Afrique.

La cérémonie a duré une heure. Pas un avion allemand n'a survolé la plage. Les nazis ne s'aventurent plus dans ces parages.

Les hommes dans les cantines mangent avec un bel appétit dindes et plums puddings. La bière ne fait pas défaut et ils s'en régalent avec joie. Un coup de téléphone retentit. Huit hommes se lèvent de table tandis que leurs camarades continuent de faire ripaille. Le vrombissement des moteurs se fait entendre au-dessus de leurs têtes. Une escadrille est partie pour une mission périlleuse. « Gardez notre dinde pour ce soir », avait dit à ses camarades un des pilotes avant de partir.

Heureusement, ils la mangeront tous et de fort bel appétit, car de cette patrouille aucun appareil ne sera manquant...



Dans un four improvisé dans le sable, un cuistot place les petits fours.



في هذه الأيام، والحرب تشغل أذهان الناس، وتصرفهم عما عداها من الأحداث،
يطيب لنا أن نبعث تحية ملؤها التقدير والإعجاب والأمل، إلى الأقطار العربية الشقيقة
والأمم الإسلامية الصديقة.

وإنه لمن مغريات الأمل، والثقة بالمستقبل، أن نرى الشرق، وهو يفخر
بماض علمي مجيد، يتوثب لنهضة ثقافية مباركة، ويتأهب لجمع شمله، ورفع شأنه،
وإعلاء كلمته، وتوثيق روابط المودة والإخاء بين مختلف شعوبه.

ومن دواعي اغتباطنا أن تكون لغة القرآن، وصحف العرب، هي الواسطة
في إحياء هذه النهضة، وإذكاء تلك الروح، والوسيلة الناجعة في إشاعة البر
والتقوى، وإذاعة الخير والمعروف.

وأن نرى مصر، بما لها من مجد عريق في الحضارة، وأثر عميق في العلوم
والفنون، عضداً للأمم العربية المتوثبة، وسنداً للشعوب الشرقية الناهضة، وعوناً
على إنجاح تلك الحركة الفكرية المباركة.

تحريراً بقصر عابدين الملكي بالقاهرة في ٢٨ رمضان ١٣٦١
٩ أكتوبر ١٩٤٢

Reproduction du message royal adressé à la Maison d'Edition Al-Hilal, portant l'autographe de Sa Majesté Farouk 1er et daté du Palais d'Abdine, le 28 Ramadan 1361 — 9 octobre 1942. Le Souverain y exprime le vœu de voir l'Orient reprendre dans le monde la place dont il est digne, les pays arabes renaître au progrès et renforcer les liens qui les unissent, et l'Egypte remplir, dans ce relèvement, la mission qui lui incombe.

Le cinquantenaire d'Al-Hilal

La Maison d'Edition Al-Hilal, qui publie «Images» et trois périodiques en langue arabe, célèbre cette année le cinquantenaire de sa fondation. A cette occasion, elle vient de publier un «Livre d'Or» qui est une encyclopédie des cinquante dernières années.

Le 1er septembre 1892, feu Georges Zaidan bey publiait au Caire le premier numéro de la revue mensuelle « Al-Hilal ».

Depuis, un demi-siècle s'est écoulé. Ces années constituent l'une des périodes les plus mouvementées de l'histoire d'Orient et, dans les domaines politique, religieux, économique, intellectuel, artistique et social, une évolution très marquée s'est produite.

Aussi, pour commémorer le souvenir de son fondateur et célébrer le cinquantenaire de l'aînée de ses revues, la Maison d'Edition Al-Hilal vient-elle de publier un « Livre d'or » qui est une véritable encyclopédie des cinquante dernières années.

SOLLICITUDE ROYALE

Dans Sa bienveillante sollicitude, notre Souverain Bien-Aimé Sa Majesté Farouk 1er a daigné honorer la Maison d'Edition Al-Hilal d'un message portant Son auguste signature. Cet autographe royal est le plus beau frontispice que nous eussions souhaité pour le « Livre d'or » du cinquantenaire de notre revue. Sa Majesté le Roi y exprime l'espoir de voir les pays arabes reprendre dans le monde la place dont ils sont dignes.

De plus, S.A. l'Emir Abdul Ilah, Régent d'Irak, S.A. l'Emir Abdallah de Transjordanie, S.E. Cheikh Tageddine El-Hassani, Président de la République Syrienne, et S.A. le Prince Omar Toussoun ont bien voulu envoyer à «Al-Hilal» des messages à l'occasion de ce cinquantenaire. C'est la première fois dans les annales de la presse en Orient que le numéro spécial d'une revue groupe à la fois tant d'autographes royaux et princiers. Ces messages sont suivis d'un aperçu historique sur la dynastie de Mohammed Aly Pacha et de la grande œuvre qu'elle a accomplie en Egypte depuis la fondation de la revue.

I : L'EGYPTE

La première partie du « Livre d'or » est consacrée à l'Egypte. En dix-huit chapitres portant les signatures les plus autorisées, l'évolution de l'Egypte au cours des cinquante dernières années est judicieusement analysée. Parmi les auteurs des études publiées dans cette partie du « Livre d'or », nous citerons : LL.EE. Bahieddine Barakat pacha, Hamdi Seifulnasr pacha, ministre de la Défense Nationale, Mme Hoda Chaaraoui pacha, Dr Hafez Afifi pacha, Ismaïl Sedky pacha, Fouad Abaza pacha, Mohamed Allouba pacha, Dr Aly Ibrahim pacha, Dr Mansour Fahmy bey, Khalil Moutran, Abbas El Akkad, etc.



Georges Zaidan bey, fondateur de la Maison d'Edition Al-Hilal qui célèbre aujourd'hui son cinquantenaire.

Tous les aspects de la vie nationale et de l'activité publique et privée pendant les dernières cinquante années ont été passés en revue, dans cette partie de l'ouvrage consacrée à l'Egypte.

II : ORIENT ET OCCIDENT

Dans la deuxième partie, ce sont les événements les plus marquants qui se déroulèrent en Orient et en Occident pendant un demi-siècle, que les auteurs des huit articles dont se compose cette partie étudient, chacun dans le cadre de sa spécialisation. Ces articles comprennent également des prévisions pour l'avenir.

Citons, parmi les auteurs de ces articles : Dr Mohamed Awad, Me Sami Gêreidini, Me Mohammed Abdalla Enan, Dr Amir Boctor, Ibrahim Abdel Kader El Mazni, Habib Jamati et Mohamed Kurd Ali bey.

III : DAR AL-HILAL

Enfin, dans la troisième partie, sont groupés des articles et des souvenirs sur la Maison d'Edition Al-Hilal, depuis sa fondation en 1892 par Georges Zaidan bey, jusqu'à nos jours où, sous la direction de ses deux fils, Emile et Choucri Zaidan, elle continue de rayonner, par ses nombreuses publications, dans tout le monde arabe.

Les auteurs des neuf articles formant cette partie de l'ouvrage ont souvent prêté leur collaboration aux publications de la Maison Al-Hilal, et notamment à la revue mensuelle « Al-Hilal ».

Citons, parmi les auteurs de ces articles : Ahmed Amin bey, Dr Taha Hussein bey, Mohamed Hussein Heykal pacha, Antoun Gemayel bey, Cheikh Abdel Aziz El Bichri, Fikri Abaza.

GEORGES ZAIDAN

Né à Beyrouth le 14 septembre 1861, le futur fondateur de la revue « Al-Hilal » fit ses premières études dans cette ville, apprit l'anglais en moins de cinq mois, commença à étudier la médecine, obtint son diplôme de pharmacien et vint en Egypte au lendemain des événements de 1882. Mais, n'écoutant que sa vocation pour les lettres, il abandonna l'étude de la médecine et écrivit ses premiers articles dans le journal « Al Zaman ». En 1884, il suivit l'expédition du Soudan en qualité d'interprète et rentra en Egypte, dix mois plus tard, ayant obtenu trois décorations. En 1886 et 1887, il fut attaché à la revue « Al Moktataf », puis, après avoir collaboré à d'autres périodiques et écrit ses premiers ouvrages, il publia la revue « Al-Hilal » en 1892. Il devait lui consacrer la plus grande partie de son activité, tout en entreprenant des voyages en Orient et en Europe, jusqu'en 1914, où il s'éteignit au Caire, le 21 juillet, dans sa cinquante-troisième année.

Georges Zaidan bey écrivit à lui seul la plus grande partie des 22 volumes d'Al-Hilal, parus de son vivant. Il laissa, en outre, de nombreux ouvrages historiques, littéraires et sociologiques : Histoire d'Egypte, Histoire de la Civilisation Musulmane, Histoire de la Littérature Arabe, etc...

L'un de ses plus beaux titres de gloire fut la publication d'une série de romans tirés de l'histoire des conquêtes musulmanes. Dix-huit ouvrages ont paru de cette série, dont plusieurs furent, avec d'autres de ses œuvres, traduits en plusieurs langues étrangères.

الهلال
الكتاب الذهبي
١٨٩٢-١٩٤٢

الهلال
AL-HILAL

A gauche : voici le premier numéro de la revue « Al-Hilal » paru en 1892, qui paraît bien modeste auprès du « Livre d'or » édité par la Maison Al-Hilal pour célébrer son cinquantenaire.

LA MAISON AL-HILAL

La Maison d'Edition Al-Hilal demeura toujours fidèle à la tradition instituée par son fondateur et à l'esprit qui l'anima : aider au relèvement culturel en Orient et allier dans la mesure du possible les bienfaits des deux cultures orientale et occidentale.

Jusqu'en 1924, la Maison Al-Hilal ne publia que la revue mensuelle «Al-Hilal» en même temps qu'elle rééditait les nombreux ouvrages de Georges Zaidan bey. Sa première revue hebdomadaire en langue arabe, « Al-Mussawar », fut fondée en 1924. Ce fut une innovation à tous les points de vue. « Al-Mussawar » fut en effet la première revue imprimée en rotogravure en Orient et donnant les actualités par l'image. Ce furent ensuite d'autres revues, au nombre d'une dizaine, qui virent successivement le jour. A l'heure actuelle, la Maison d'Edition Al-Hilal publie :

Al-Hilal : mensuel arabe ;
Al-Mussawar : hebdomadaire arabe ;
Images : hebdomadaire français ;
Al-Itnein : hebdomadaire arabe.

La publication du « Livre d'or » d'Al-Hilal, à l'occasion du cinquantenaire de sa fondation, est, dans les circonstances présentes, un véritable tour de force. C'est au prix de grosses difficultés que cette tâche put être menée à bonne fin.

Le « Livre d'or » d'Al-Hilal est un volume d'environ 200 grandes pages illustrées et imprimées en rotogravure, sur papier de grand luxe.

Des illustrations abondantes agrémentent l'ouvrage dont l'ensemble constitue un album photographique d'un demi-siècle d'histoire.

A l'occasion de son cinquantenaire et de la parution de cet ouvrage, la Maison d'Edition Al-Hilal dépose aux pieds du Trône de Mohammed Aly et du Bien-Aimé Souverain qui préside aux destinées de l'Egypte Immortelle, l'expression de son entier dévouement et de sa profonde gratitude. Et c'est aussi avec une reconnaissance émue qu'elle adresse ses hommages, ses vœux et ses remerciements aux chefs d'Etat et princes d'Orient, aux collaborateurs grâce à qui l'ouvrage put être élaboré, et aux lecteurs qui, en Egypte, dans le Proche-Orient, en Arabie, en Afrique du Nord et en Amérique, n'ont cessé de lui manifester leurs témoignages de sympathie.





Très unies, les deux princesses royales se livrent ensemble à la lecture.

Le roi George et la reine Elizabeth, au coin du feu, devisent tranquillement.

LA 1ère FAMILLE D'ANGLETERRE

Aucune famille bourgeoise n'est aussi unie que la famille royale d'Angleterre dont la vie intime est empreinte de cette atmosphère sereine qui fait les foyers heureux. Entourés de l'affection de leurs enfants, les princesses Elizabeth et Margaret-Rose, les souverains ne s'accordent pas un instant de répit pour collaborer à l'effort de guerre de la manière la plus efficace.

A l'occasion de Noël, le roi George VI a adressé un message émouvant dont nous extrayons les passages suivants :

Après avoir remercié Dieu pour sa grande miséricorde, le roi ajoute : « Cette année, notre bonheur s'accroît du fait que nous le partageons avec tant de nos compagnons d'armes des Etats-Unis d'Amérique. »

Parlant de la Russie, le souverain a poursuivi :

« De formidables coups ont été portés par les armées de l'Union Soviétique dont tous les effets ne peuvent encore être mesurés. »

Enfin, abordant l'avenir, le roi George VI déclare : « Nous avons encore des tâches, peut-être encore plus dures à accomplir. Nous les affrontons avec confiance, car aujourd'hui nous sommes unis. De plus, nous ne sommes plus mal armés et demeurons toujours résolus, comme aux heures les plus sombres, à faire notre devoir jusqu'au bout et quoi qu'il arrive. »



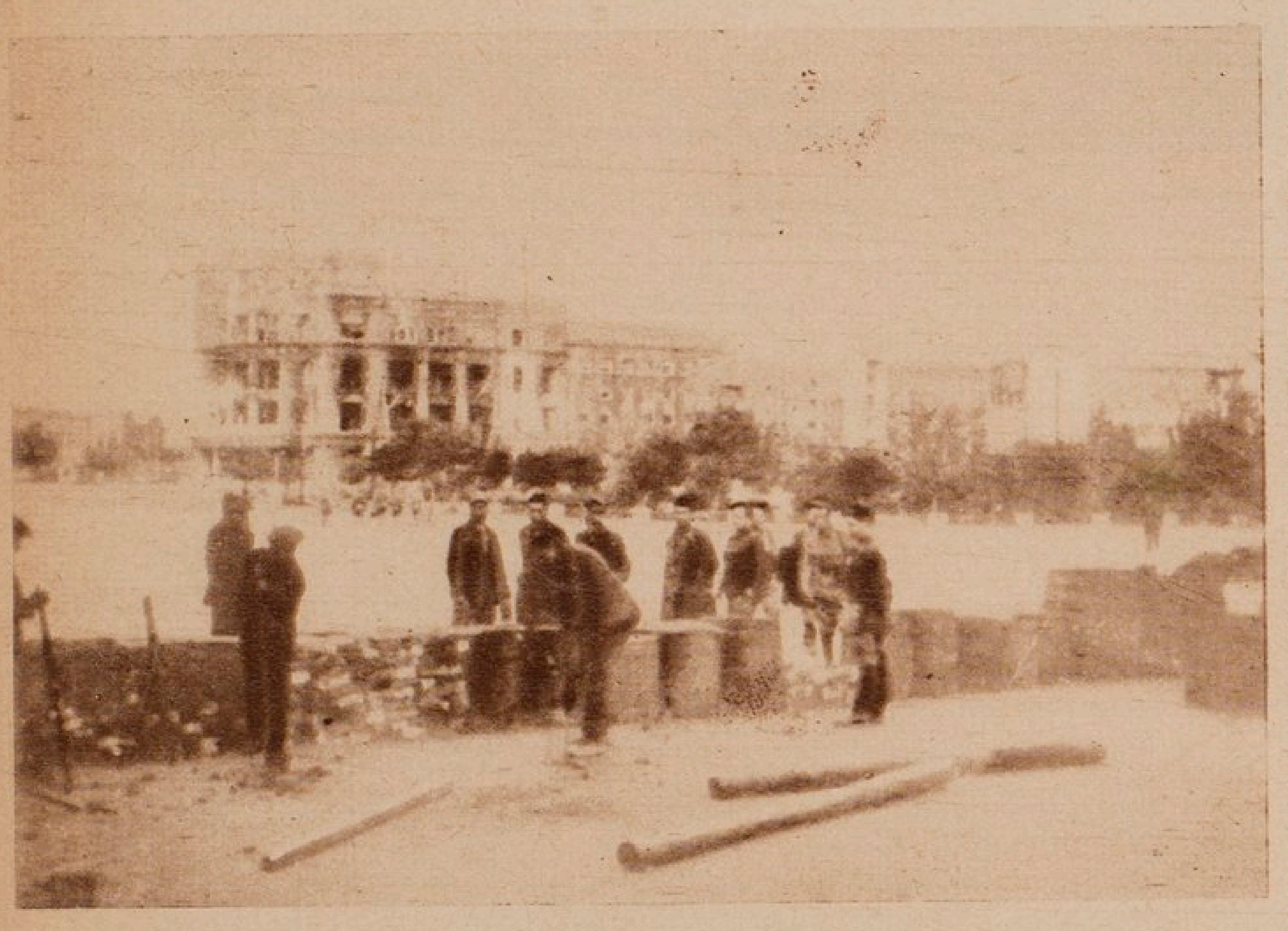
Dans son bureau privé, à Buckingham Palace, le roi George travaille, donnant à son peuple le magnifique exemple de son activité.



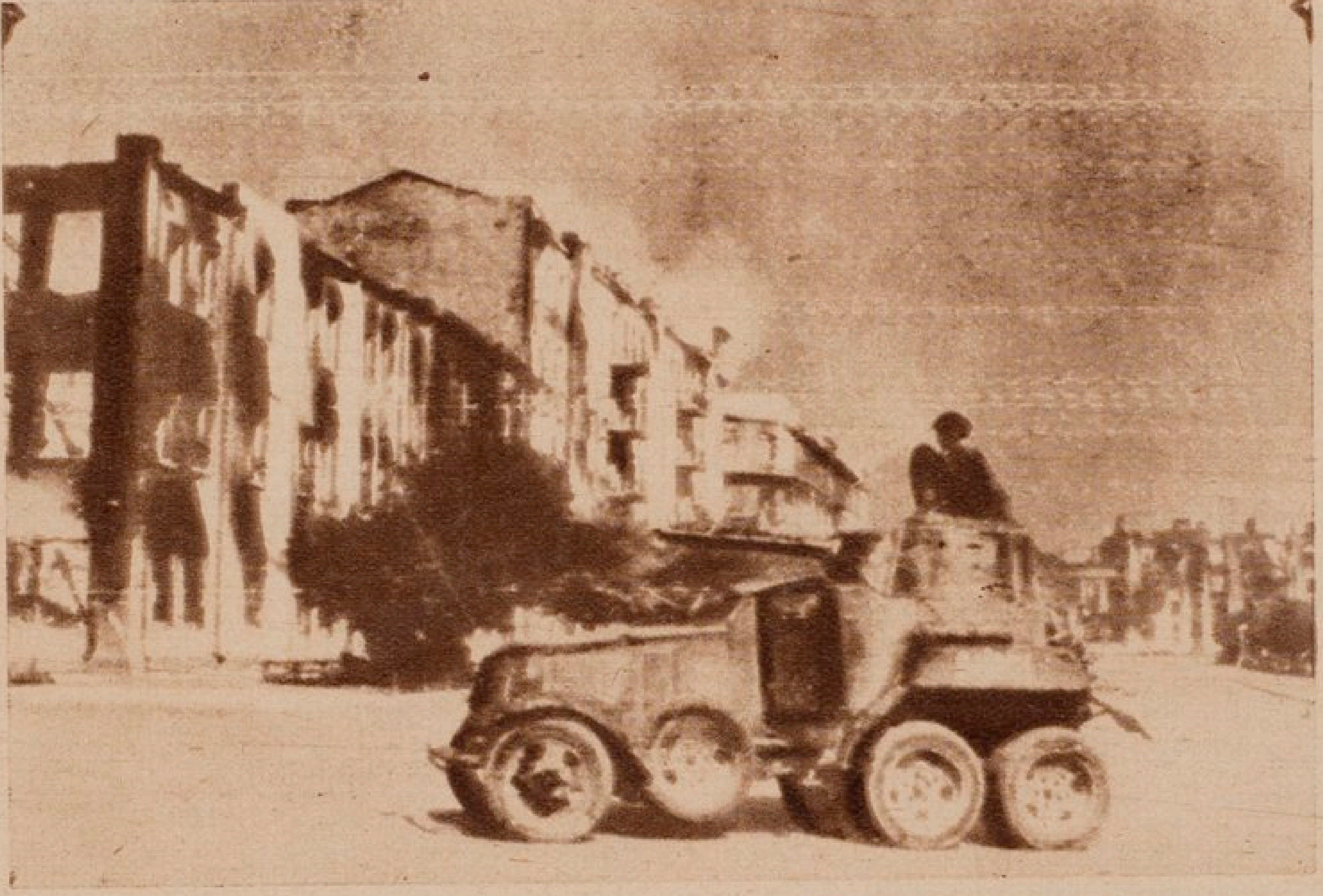
Comme une simple famille bourgeoise, les souverains britanniques, entourés de leurs deux filles, les princesses Elizabeth et Margaret-Rose, connaissent les joies sereines du foyer. La famille royale est l'idole du peuple anglais.



A travers les ruines de la ville, des femmes transportent du matériel aux troupes de défense. (Photo transmise par bélinogramme.)



La population civile établit des barricades à travers les rues. Femmes, enfants, vieillards collaborent à la défense de la ville.



Un char d'assaut russe en patrouille dans une rue de Stalingrad. (Photo transmise par bélinogramme de Moscou.)

Des soldats rouges traversent les rues de Stalingrad pour se rendre à leur poste de combat. L'épopée de Stalingrad demeurera dans l'histoire comme l'épisode le plus héroïque de cette guerre. Jamais auparavant la défense d'une ville ne fut aussi âprement menée.





La ville de Stalingrad, dont le dégagemen
bats de rues se succèdent sans arrêt. Da

STA

A Stalingrad, la Volga ne peut plus port
son nom. Ce fleuve si long qui traver
presque tout un continent charrie du sa
dans ses eaux claires. A Stalingrad, la Volg
s'appelle Styx. Ses rives sont profondémen
marquées par la guerre : crevasses énorme
provoquées par les bombes, bateaux dont il n
reste plus que les carcasses fumantes.

En face, c'est Stalingrad, c'est le champ d
bataille dans toute son horreur. Immeubles q
fument, pans de murs délabrés qui projetten
leur ombre sinistre. De grandes bâtisses flam
bent dans la demi-obscurité du crépuscule, pr
jetant vers le ciel, encrassé de fumée, des my
riades de scories. Départs et arrivées de l'arti
lerie accompagnent de leur symphonie gro
dante cette vision affreuse.

Fendant les eaux, un bateau traverse la Vo
ga ; il s'en va chercher les centaines de bless
qui attendent d'être évacués. Au fur et à m
sure qu'il s'approche de l'autre rive, le bou
donnement des avions devient plus distinct.
l'avant, une jeune fille de vingt ans contem
le ciel rougi par le tir de la D.C.A. C'est u
Ukrainienne, engagée dans l'armée soviétiq
comme assistante d'un médecin militaire. El
a déjà effectué quatre ou cinq fois la traversé
travail de routine : aller en enfer chercher d
blessés.

Les défenseurs de Stalingrad essayent
transporter tous leurs blessés vers le quai,
l'extrémité de la ville.

— Je devrais commencer à m'y habituer, pe
se la jeune fille au moment où le bateau attei
la rive. Mais chaque fois que je dois débarque
j'ai peur.

Elle connaît bien pourtant l'enfer de Stali
grad. Elle a été blessée deux fois. Seule sa je
nesse vigoureuse pouvait lui donner la for
d'espérer encore, après avoir vécu dans cet
tourmente.

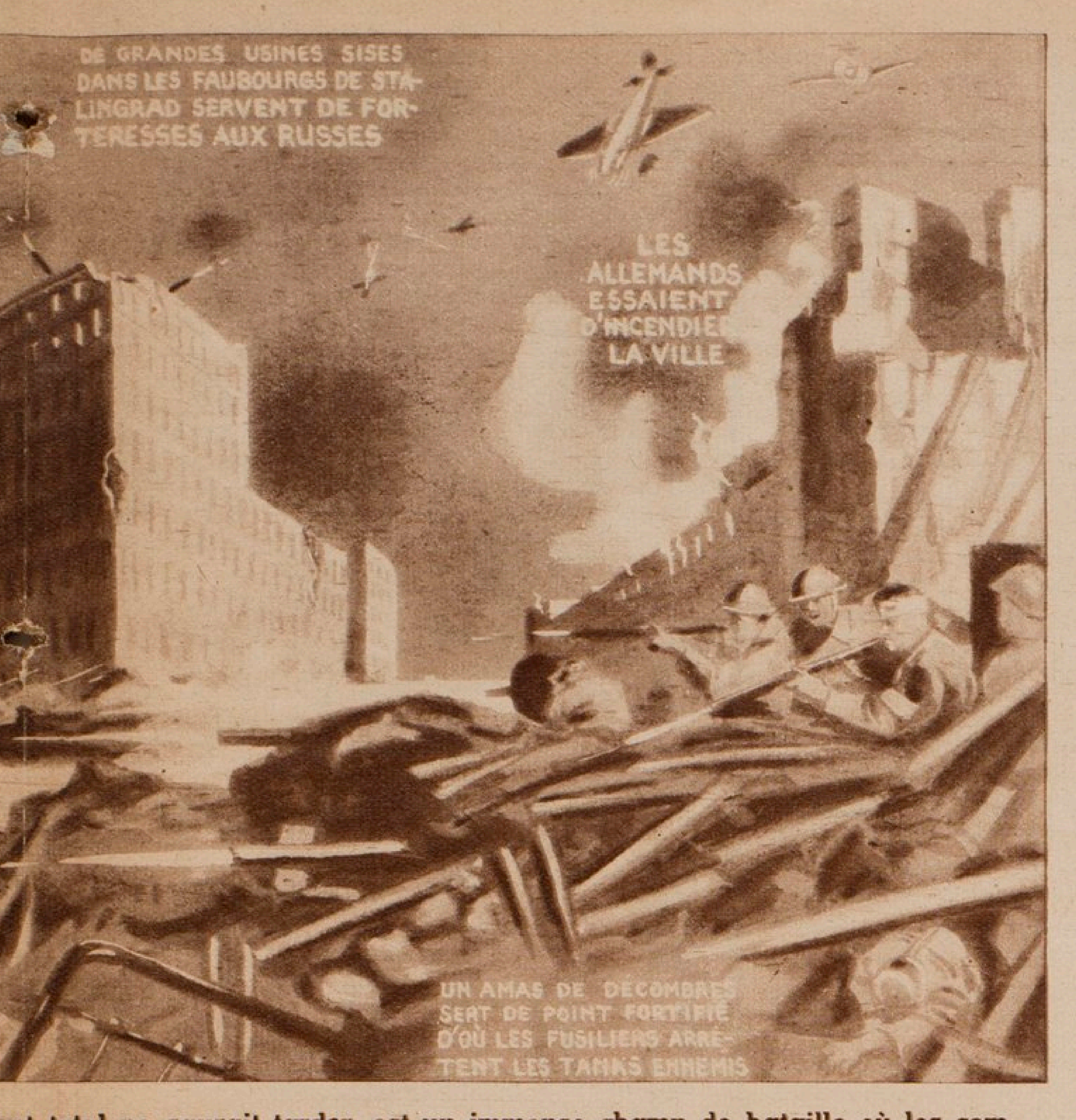
La jeune Ukrainienne se trouvait dans la v
le d'acier lorsque, par une claire matinée d'ao
elle lut sur tous les murs la proclamation
parti bolchevique :

**« Une fois de plus, à une distance de vin
quatre ans, notre ville est appelée à subir l'
preuve suprême. Les nazis assoiffés de sa
avancent vers Stalingrad et vers notre gra
fleuve, la Volga. Peuple de Stalingrad !
donne pas ta ville ! Lève-toi et défends ta c
et tes foyers. En 1918, nos pères ont sau
Tzaritzyn. Nous ferons de même en 1942.
tous ceux qui sont en mesure de porter les a
mes : défendez votre ville, défendez vos ma
sons ! »**

La proclamation fit l'effet d'une décharge
lectrique. Toute la population de Stalingra
prit les armes : vieillards, enfants et infirm
furent évacués sur l'autre rive. Les autres, ho
mes et femmes, se préparèrent à la défense.

Dans les grandes usines, les ouvriers con
nuaient à travailler, alors que la bataille fais
rage dans les rues avoisinantes. Parfois, les n
zis rompaient une ligne de défense et s'appr
chaient. Alors, les travailleurs déposaient leu
outils, prenaient leurs armes, et penchés aux f
nêtres, derrière les battants des portes, o
vraient un feu d'enfer contre les colonnes a
cées de l'ennemi. Ensuite, ils revenaient tra
quillement à leurs machines.

Les Allemands furent d'abord surpris, ens
te étonnés, et finalement horrifiés par cette



ent total ne saurait tarder, est un immense champ de bataille où les com-
ans les faubourgs de la ville, les usines servent de forteresses aux Russes.



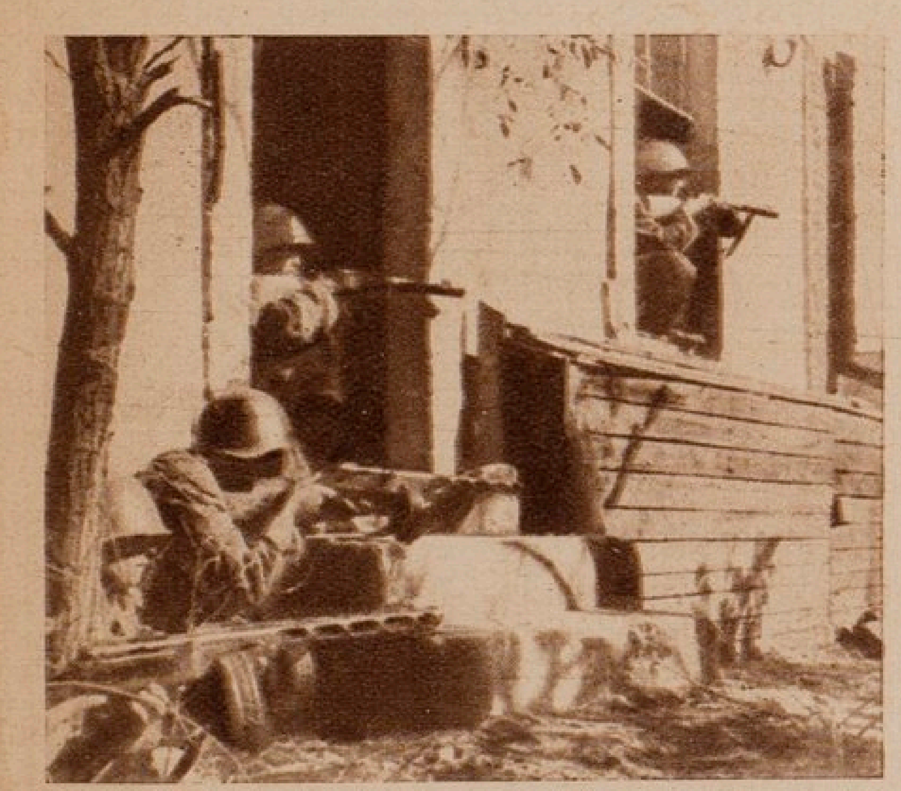
« Pour la première fois dans l'histoire de la guerre, les Allemands sont obligés de combattre à l'intérieur d'une grande ville qui est défendue systématiquement », a dit le porte-parole militaire allemand.

ALINGRAD

passe à l'offensive

sistance au delà de toute conception humaine. Après avoir défoncé toutes les défenses extérieures, ils s'attendaient à entrer triomphalement dans Stalingrad, comme ils l'avaient fait dans tant de villes d'Europe. Maintenant, ils devaient se rendre à une terrible réalité. Stalingrad n'était pas Paris. **Stalingrad était défendu comme jamais Varsovie, Belgrade, Kharkov et Rostov ne le furent.** Les assaillants furent accueillis par un feu venant de toutes parts, de chaque fenêtre, de chaque coin, de chaque toit. La guerre des rues fit rage. Grenades et bouteilles pleines de produits enflammés pleuvaient sur les tanks à croix gammée. Jamais, au cours de l'histoire, une grande ville industrielle soumise à un assaut d'une pareille envergure ne s'était défendue avec un tel acharnement.

La bataille pénétra profondément dans la ville. Les colonnes allemandes furent tenues en échec par de petits groupes de désespérés, ar-



Dans la défense de Stalingrad, de nombreuses batailles ont lieu dans les faubourgs de la cité. Abrités dans la cour d'un immeuble, des soldats russes défendent âprement les abords de la ville.

més jusqu'aux dents. Chaque immeuble devint un champ de bataille à part. Les Allemands se frayaient un chemin à travers le rez-de-chaussée. Les défenseurs se retiraient au premier et démolissaient l'escalier. Une partie se précipitait aux fenêtres, ouvrant un feu nourri afin d'empêcher d'autres assaillants de pénétrer à l'intérieur de la bâtisse. Une autre, sur le palier, à travers des trous percés dans les planchers, arrosait les nazis de fer et de feu. Et lorsque le premier étage était pris d'assaut, la bataille recommençait au second, et ainsi de suite. Dans les chambres, dans les cuisines, dans les lavabos, on se battait. Dans les couloirs, sur les escaliers, sur les paliers, on se battait encore. Dans les greniers, dans les mansardes, sur les toits, on se battait toujours.

Un à un, les immeubles de Stalingrad étaient devenus des squelettes de pierre, des parois criblées de trous énormes, sur lesquelles venaient encore s'acharner les obus des assiégeants. Mais dans les quartiers des usines, de solides bâtisses, reliées entre elles par tout un système de tunnels, abritaient des défenseurs plus résolus que jamais à ne pas lâcher prise.

Meubles lourds, coffres-forts, sacs de sable, tout fut sacrifié pour dresser, en travers des rues, des barricades suffisamment massives pour arrêter les tanks.

A l'intérieur de la ville, les Panzers devenaient des monstres lourds, embarrassés, s'empêtrant à tous les coups dans des obstacles imprévus. Au ciel, les bombardiers à croix gammée tournaient en rond, comme des vautours. **Comment, dans ce corps à corps continuel, placer une bombe sans atteindre en même temps Russes et Allemands ?**

A l'extérieur, colonnes blindées et infanterie motorisée parcouraient la plaine dans tous les sens, essayant de trouver un point faible dans cet amoncellement de pierres qu'était devenu Stalingrad. A plus d'une reprise, des colonnes composées de 100 à 200 tanks foncèrent à toute vitesse sur la ville, comme un bélier, pendant que toute l'artillerie disponible martelait les positions russes. A chaque fois, les hommes de Timochenko, après avoir soutenu le choc, se regroupaient et chassaient les assaillants qui étaient parvenus à percer.

Les quartiers généraux des défenseurs de Stalingrad sont situés dans des souterrains, profondément enfoncés dans le sol, là où l'ennemi ne peut les atteindre. Essayer d'allumer une cigarette dans ces souterrains est inutile. Il n'y a pas assez d'oxygène pour entretenir la flamme d'une allumette. Un officier de liaison vient faire son rapport : une colonne de tanks nazis a réussi à forcer un passage, dans un quartier du nord. Elle a été aussitôt engagée par une force blindée soviétique. Séparés par quelque dix mètres de distance, les gros véhicules carapaçonnés d'acier ont livré une terrible bataille de corps à corps. Le fracas du choc a couvert tout Stalingrad. Enorme, tonitruant, il s'est répercuté au loin dans la plaine vers l'Ouest, et à l'Est, par delà la Volga. Finalement, l'ennemi s'est retiré, laissant sur les pavés plusieurs chars au ventre métallique déchiré par des blessures béantes.

La question du ravitaillement préoccupe tous les chefs. Ne pouvant attaquer directement la ville, la Luftwaffe martèle continuellement les abords du fleuve, afin de disloquer les convois terrestres et fluviaux, chargés d'apporter vivres et munitions à Stalingrad. Avec leur cri de rage caractéristique, les Stukas dégringolent du ciel, crachent leurs bombes et remontent comme des flèches vers les hauteurs. A terre, la D.C.A. gronde continuellement. A tout instant surgissent là-haut des escadrilles de chasseurs soviétiques. Alors une partie de l'enfer de Stalingrad se transporte à plusieurs centaines de mètres d'altitude.

La jeune Ukrainienne est à terre. Des centaines de blessés sont là qui attendent. Finie, la peur. Elle ne pense plus qu'à sa tâche, elle est redevenue un rouage de cette magnifique machine se résistance, de courage, de vaillance, d'héroïsme qu'est la garnison de Stalingrad.

Dans le ciel, les étoiles brillent avec un éclat insolite. Cette nuit d'octobre est une promesse pour Stalingrad. La promesse de la contre-attaque, de la victoire qui libérera la Ville d'Acier, la Ville de Sang.



Les Rouges, réfugiés dans un immeuble en ruine, paralysent l'avance de l'ennemi.

Dans un quartier industriel, les Rouges défendent âprement les abords des usines.



ABATTU EN LIBYE

Ce récit que nous empruntons au « Saturday Evening Post » a été fait par un aviateur de la R.A.F. dont l'appareil a été abattu en Libye.

Sur la plaque que je porte au cou figure l'inscription suivante : « Officier-pilote... Fracture présumée de la base du crâne. Contusions et blessures à la face. »

Mais je me demande pourquoi l'étrange étiquette a été apposée sur moi. J'essaye de poser des questions autour de moi, mais personne ne m'entend. Alors je renonce et me tiens tranquille.

Puis, avec une soudaineté étonnante, je me souviens... Ce n'est pas une vision claire et nette, mais un aperçu des événements, encore noyé dans la brume. Pièce par pièce, j'arrive à reconstituer toute l'histoire.

« Ordre d'opération n°... du quartier général des appareils de combat du désert occidental, à l'escadrille n°... Stop. La reconnaissance rapporte une grande concentration de véhicules italiens à 100 yards au nord de la route, à 41 milles à l'ouest de Sidi-Barrani. Stop. Six Hurricanes attaqueront au crépuscule. »

Dans la grande tente qui nous servait de mess, nous étions en train de prendre le thé. Le commandant de l'escadrille tendit la petite feuille à Shorty, chef de la formation « B ».

Shorty, avec mille précautions, évacua une mouche qui prenait un bain dans son thé. Puis, il lut l'ordre : « Bon Dieu, quelle aubaine ! Puis-je décoller tout de suite ? Nous n'avons pas de temps à perdre. » Il tendit la feuille à Oofy.

— Je n'y crois pas un mot, dit celui-ci. Ils ne sont pas assez fous pour rassembler ainsi des véhicules. Mais s'ils l'ont fait, quelle aubaine !

A l'extérieur, les Hurricanes nous attendent, recouverts de la couche jaunâtre du camouflage.

— Paré !

— Paré, Sir.

Je presse le bouton du démarreur. Le moteur toussote une ou deux fois, comme s'il voulait expectorer le sable qu'il a avalé, puis entonne son chant vibrant. Vérification de l'oxygène, vérification de l'essence, desserrage des freins, en position derrière Shorty, manette des gaz bien en mains, gouvernail de direction ajusté : Shorty lève le bras et brandit son pouce en l'air : nous sommes prêts.

Six appareils courent sur l'esplanade, leurs hélices soulevant des nuages de sable. Six hommes commencent à se concentrer.

Un aviateur de chasse doit avoir un cou en caoutchouc, et en faire un usage constant, depuis le départ jusqu'au retour à la base. Sinon, il ne fera pas une longue carrière. C'est un continuel regard circulaire, de gauche à droite avec un arrêt d'une fraction de seconde sur les cadrans de bord, ensuite de haut en bas, et ainsi de suite.

Nous commençons donc à ouvrir de bons yeux. Nous volons droit vers le soleil, gigantesque orange sanguine qui s'approche de l'horizon.

Il fait très chaud dans la carlingue. Ma chemise et mes culottes sont trempées. Je sens mauvais. Quatre pintes d'eau par jour : nous préférons la boire plutôt que nous y baigner. Shorty aussi sent mauvais. Le commandant également. Quant à Jimmy, c'est un véritable putois. Il a l'habitude de venir chaque matin nous dire, au petit déjeuner : « Je sens bon aujourd'hui ». Mais personne n'y fait attention. Il nous a raconté une fois qu'avant la guerre, il prenait un bain tous les jours. Je pense que le changement de régime de toilette a dû particulièrement l'affecter. Je l'aperçois distinctement : il vole à quelques mètres de moi. En ce moment il sourit : Dieu seul sait pourquoi.

— Tally-ho ! Tally-ho !

Je fais cabrer mon appareil et grimpe d'un mille dans le ciel. J'exécute toujours cette manœuvre lorsqu'on me met en garde.

— Tally-ho !

Cette fois-ci, c'était Oofy. J'ai reconnu sa voix dans la radio. Nous regardons tous à droite, et très haut dans le ciel nous apercevons un paquet de points noirs qui se déplacent rapidement vers l'Est. Une escadrille de chasseurs italiens, qui effectue sa patrouille du soir. Ils ne nous ont pas aperçus parce que nous volons bas et que notre camouflage est bon. Etonnant comme c'est difficile de repérer un avion qui vole en dessous du vôtre.

Oofy s'anime de nouveau : « Allons, Shorty, espèce d'endormi ! Qu'attendons-nous ? »

Shorty répond calmement : « Laissez-les tranquilles, laissez-les tranquilles, laissez-les tranquilles. Nous avons une tâche à remplir. Surveillez-les, surveillez-les. »

Nous continuons notre chemin. Oofy est un jeune fou. Il est toujours à la recherche du grabuge. Un de ces jours, il en aura plus qu'il n'en désire. Il n'a que dix-neuf ans.

Nous ne tarderons pas à arriver sur l'objectif. Nous survolons la grand'route à 20 mètres d'altitude, à quatre cent quatre-vingts kilomètres à l'heure. Shorty fait glisser le capot, tend le cou et regarde en avant. Le ruban routier semble filer au-dessous de nous en sens contraire. Il faut connaître cette route désertique de Libye. Ce n'est pas une piste sablonneuse, mais un chemin carrossable, tout asphalté, qui serpente à travers le désert d'Alexandrie jusqu'à Benghazi.

Et voici que là, en avant, à droite de la route, la surface incolore du désert est mouchetée d'un essaim de petites taches sombres.

« Les voici, les voici, échelon à droite, échelon à droite. » Shorty donne les ordres de bataille. Nous nous plaçons rapidement en formation de combat : une file indienne à échelons.

Maintenant, il faut faire vite : le bouton de tir est tourné de la position « sûreté » à la position « feu ». Le viseur est paré. La manette des gaz est poussée à fond. Un coup de manche à balai et l'avion pique du nez.

L'endroit grouille de véhicules de toutes sortes, et je vois les hommes courir dans toutes les directions. Ils portent des uniformes gris. L'un d'eux trébuche, s'étale de tout son long, se relève et reprend sa course éperdue. Je n'ai jamais vu personne se ramasser aussi vite. Un autre se glisse sous un camion, un troisième se couvre d'une bâche. J'enregistre avec netteté tous les détails de la scène. A cinquante mètres de moi, un gros camion-citerne : je presse ma gâchette tout en me dirigeant droit sur la cible. Impossible de la manquer. Quatre petites langues de feu partent de chaque aile, mais avec le casque et les écouteurs de radio, pas moyen d'entendre les détonations des mitrailleuses : tout juste un raclement rapide. On « sent » les rafales beaucoup plus qu'on ne les entend. Je maintiens mon doigt pressé sur la gâchette pendant plus de deux secondes, pour ne pas manquer les véhicules qui sont parqués à quelque distance du camion-citerne. Ascension en chandelle, et nouvelle attaque. Mes camarades également reviennent à l'assaut. De gros nuages de fumée qui se déploient en lourdes spirales montent des camions chargés d'essence. Puis, vers la gauche, des éclairs intermittents attirent mon regard. Ces Italiens sont rapides sur leurs mitrailleuses. A droite, il y en a d'autres. Il vaudrait mieux les attaquer... Non, les véhicules sont beaucoup plus importants. Il vaut mieux détruire encore quelques-uns de ces camions-citernes. Ils brûlent si joliment !

Et en avant pour un nouveau plongeon, le dernier ! Les rafales de mitrailleuses ratissent le sol, tambourinent sur les véhicules, creusent des trous qui laissent aussitôt échapper des flammes et de la fumée. Il est temps de rentrer. Mais, qu'est-ce donc ? Il me semble que j'ai été atteint. Le manche à balai est bloqué. Mes gouvernails de profondeur doivent être hors d'usage. Je ne puis ni monter ni descendre. Le moteur tourne rond. Altitude ? 170 mètres.

J'entends la voix de Shorty : « Qu'est-ce qui arrive ? »

— Hello, Shorty ! Gouvernail de profondeur fichu. Mais je pense m'en tirer.

— O.K. Je suis derrière vous.

Et puis, soudain, la catastrophe. Je ne sais pas ce qui est arrivé. Le Hurricane pique du nez vers le sol. Les commandes n'influent plus sur son vol. Je ferme la manette des gaz. Deux secondes, et je m'écraserai. Deux longues secondes. Je me précipite vers le sol à 400 kilomètres à l'heure. Vision vague d'un renflement de terrain dans lequel cogne l'appareil. Douleur intense à l'estomac. Puis, rien.

Je sais que je suis vivant, parce que je sens une chaleur qui s'empare de mes jambes, mais je ne vois rien. Il faut que je me dégage de la carlingue, avant que les flammes ne m'enveloppent. Mais la ceinture de sûreté, les cordages du parachute m'emprisonnent. Je n'arrive pas à me rappeler où se trouvent les appareils qui commandent à ces instruments. La chaleur augmente. Oui, voici, je me souviens maintenant.

Je me hisse par-dessus la carlingue et me laisse tomber sur le sable. La chaleur est toujours aussi forte. Je me roule un peu plus loin. Ma figure me fait très mal. Lentement, j'avance une main prudente. Mon nez n'est plus là. Parti. Je me tâte les dents : il me semble que deux ou trois manquent à l'appel. Maintenant les mitrailleuses commencent à tirer. Les flammes les font partir toutes seules. Je risque à tout moment de recevoir une balle. J'entends les projectiles éclater autour de moi.

Shorty arrive en courant et me serre la main avec effusion :

— Je pensais que vous étiez encore là-dedans. Comment avez-vous pu en sortir ? J'ai atterri à un demi-mille d'ici. Etes-vous blessé ?

Je lui demande :

— Shorty, où est donc passé mon nez ?

Je l'entends frotter une allumette :

— Où est votre nez ? Tonnerre ! Quel ravage ! Avez-vous mal ?

— Certainement j'ai mal, espèce d'idiot !

Il me dit qu'il retourne vers son appareil : il va chercher un peu de morphine dont nous avons toujours une dose avec nous. Mais au bout de quelque temps il revient bredouille. Dans l'obscurité, il n'arrive plus à retrouver son avion.

Il commence à faire froid. Shorty s'étend à côté de moi. Nous nous serrons l'un contre l'autre pour nous réchauffer.

— Vous serez drôle sans nez. Quelle rigolade !

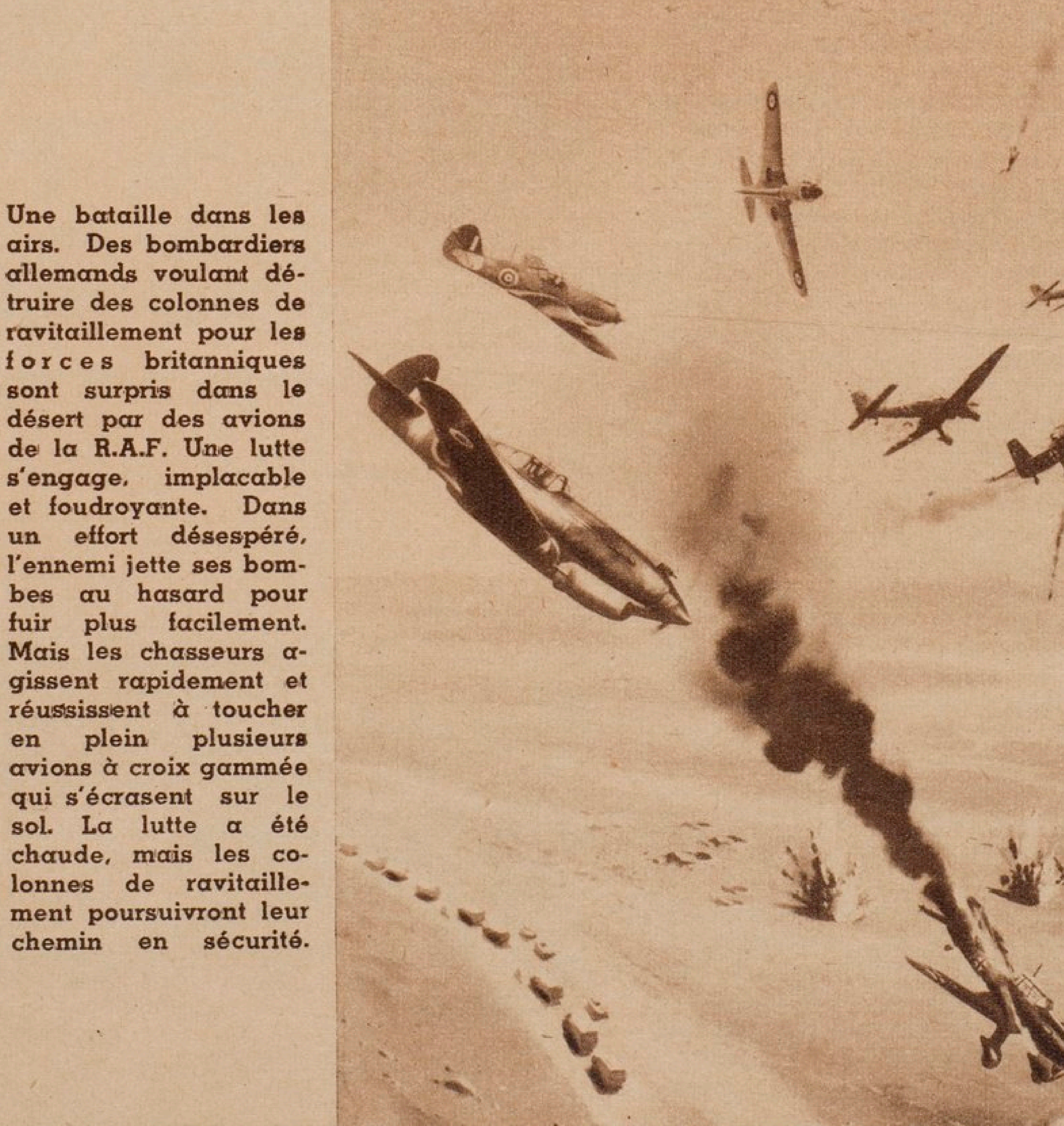
Il me donne une cigarette, mais le sang qui coule sur ma figure la mouille et m'empêche de fumer.

Combien de temps passe ainsi ? Quatre, cinq heures, peut-être plus. Puis, deux ou trois soldats britanniques arrivent. Ils nous demandent si nous sommes des Italiens.

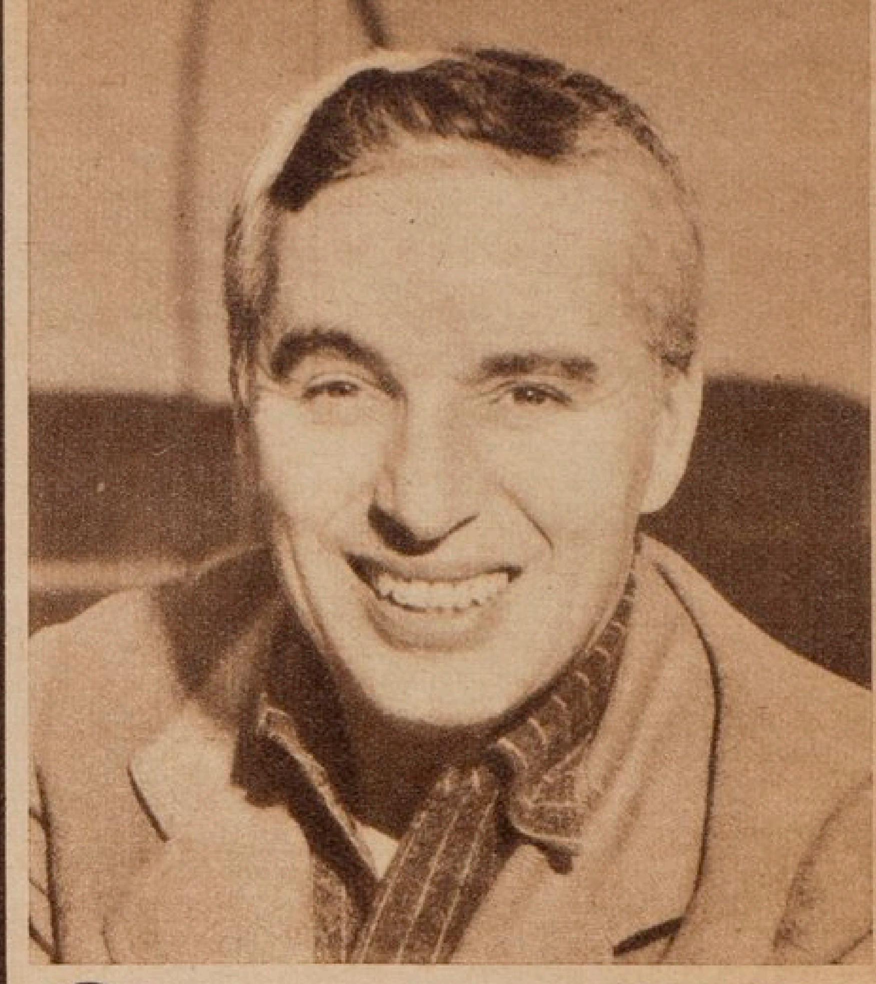
— Sûr que non, répond Shorty. A quelle distance sommes-nous de Marsa-Matrouh ?

Quelqu'un me dit : « Doucement, mon vieux. » Je pense qu'il m'administre de la morphine, car je plonge dans un sommeil béat...

« Communiqué du Moyen-Orient : Au cours de la journée d'hier, activité aérienne réduite des deux côtés. Une formation de nos appareils de combat a attaqué une concentration de transports ennemis, à l'ouest de Sidi-Barrani, et endommagé un certain nombre de véhicules. Un de nos avions est manquant, mais le pilote est sauf... »



Une bataille dans les airs. Des bombardiers allemands voulant détruire des colonnes de ravitaillement pour les forces britanniques sont surpris dans le désert par des avions de la R.A.F. Une lutte s'engage, implacable et foudroyante. Dans un effort désespéré, l'ennemi jette ses bombes au hasard pour fuir plus facilement. Mais les chasseurs agissent rapidement et réussissent à toucher en plein plusieurs avions à croix gammée qui s'écrasent sur le sol. La lutte a été chaude, mais les colonnes de ravitaillement poursuivront leur chemin en sécurité.



CHARLIE CHAPLIN

VU PAR UN DE SES AMIS

Les années n'ont pas entamé la popularité du plus grand artiste que le cinéma ait connu à ce jour. Charlot, alias Charlie Chaplin, malgré ses apparitions plus que rares sur les écrans du monde, demeure la personnalité de Hollywood la plus typique, la plus intéressante. Al Hirschfield, dessinateur et journaliste bien connu dans la capitale américaine du huitième art, a eu l'occasion de rencontrer Chaplin, tout récemment, dans sa résidence, à Beverly Hills. Voici quelles ont été les impressions du publiciste d'outre-Atlantique.

En assemblant des accessoires vestimentaires divers, comme par exemple le pantalon de Fatty Arbuckle et les chaussures de Ford Sterling, Charlie Chaplin a créé un personnage qui est devenu célèbre dans tous les pays du monde. Plus tard, agrémentée d'une moustache, du chapeau melon et de la badine flexible, la figure campée par le grand mime a littéralement conquis la faveur des hommes aux quatre coins de la terre. Existe-t-il un homme, une femme, un enfant, qui ne reconnaissent à première vue la silhouette familière du « petit bonhomme » ? Le succès unique de Charlot réside principalement en ses qualités d'artiste inhérentes à son tempérament, et non pas, comme on serait tenté de le croire, en l'aspect extérieur obtenu au moyen d'accessoires scéniques.

Je rencontrai le grand artiste il y a dix ans, aux Indes Néerlandaises, à Bali. Il avait interrompu une croisière autour du monde pour séjourner quelque temps dans ces régions, et, quant à moi, je résidais dans l'île où j'avais exécuté quelques tableaux. A cette époque, le cinéma n'avait pas encore fait son apparition à Bali. Charlie Chaplin fut enchanté de constater qu'il était absolument inconnu dans ce pays, et résolut de se livrer à une expérience significative. C'est alors que je pus me rendre compte que la moustache, les pantalons bouffants et les chaussures démesurément grandes n'avaient pas plus d'importance, dans l'art de Charlot, que la mise en scène n'influençait la valeur des pièces de Shakespeare. Le casque colonial qu'il portait lui était pleinement suffisant pour mener à bien ses recherches au sujet du rire.

Il décida de jouer devant les sept serviteurs indigènes qui travaillaient chez moi. A vrai dire, un seul de ces domestiques était appointé par moi. Mais à tour de rôle ils s'étaient engagés l'un l'autre. Le Balinais préfère sacrifier une bonne partie de ses gages plutôt que de peiner à la tâche. Charlie Chaplin commença à faire mille jeux avec son couvre-chef. Il le fit tomber à terre et, dans son effort pour le ramasser, se livra à des gestes indescriptibles. Les spectateurs riaient à gorge déployée. A leur tour, ils ôtèrent leurs turbans et essayèrent de répéter la mimique de Charlot. Le grand artiste était satisfait. Il avait voulu voir si son art pouvait provoquer le rire chez des êtres simples et primitifs. L'expérience réussit. La science de Charlie Chaplin réside dans l'humour, et son laboratoire est le monde entier. Son comique est contagieux et naturel. Pour la première fois, à Bali, il avait gagné le titre d'« homme comique » en employant uniquement son art.

Il y a quelques semaines, en arrivant à Hollywood, j'essayai de me mettre en contact avec Chaplin. La ville du cinéma pullule d'un nombre incroyable d'histoires au sujet de Charlot. Ses excentricités sont désormais devenues légendaires. Toute personne qui a eu l'occasion de passer une soirée avec lui a vite fait de se proclamer « l'ami intime » de Chaplin. Ces prétendus copains peuvent se compter par milliers. Mais les contradictions qu'on relève dans toutes les appréciations émises sur son compte sont fantastiques et bien significatives. On le

taxe en même temps de prodigalité et d'avarice. On l'appelle tour à tour démocrate, anarchiste, tyran, ermite, noceur, intellectuel, poire, charlatan inspiré, créateur, opportuniste. Aussi étrange que cela puisse paraître, il se peut qu'il y ait une part de vérité dans toutes ces appréciations. J'incline à être de cet avis. Car on peut connaître une multitude de Charlots, tous différents les uns des autres.

Après plusieurs tentatives infructueuses, j'étais sur le point d'abandonner toutes mes démarches pour rencontrer Chaplin, lorsqu'un ami commun me fit savoir que Charlie « mourait d'envie de me voir ». J'avais téléphoné chez lui deux fois par jour, depuis mon arrivée à Hollywood, et invariablement son secrétaire me répondait que « Monsieur Chaplin venait justement de sortir ». Ce ne fut donc pas sans méfiance que je m'acheminai un beau jour vers sa demeure. Un serviteur m'ouvrit la porte ; je demandai M. Chaplin. Sans s'enquérir de mon nom, le domestique me dit : « Je ne sais pas où il peut bien se cacher en ce moment, mais vous pourrez sans doute le trouver endormi dans un coin quelconque du jardin. »

Ne connaissant pas l'endroit, je m'aventurai avec précautions à travers les pelouses. Je n'eus pas à chercher longtemps. A côté de la piscine, le grand homme dormait paisiblement, calé dans un hamac. A côté de lui, quelques pelures d'orange jonchaient le sol. Il se réveilla dès que je m'approchai, et m'accueillit avec enthousiasme. Notre conversation roula immédiatement sur les sujets les plus variés. Il était de très bonne humeur.

Je suis incapable de me souvenir de ce qu'il dit au cours de cette rencontre. Il dansait, riait, gesticulait, en mime parfait. Il m'apparut plus jeune que bien des jeunes gens que je connaissais. En même temps il avait une apparence de grave maturité. Je ne me lassais pas de contempler cet homme qui savait être simple et naturel, et qui me fascinait et m'amusait comme la première fois que je l'avais vu sur l'écran.

Le langage, la pensée de Chaplin sont empeints de couleurs vives. Ses gestes sont continuellement sous contrôle : en mime parfait, il sait exactement, à chaque instant, quel est son aspect, et ne s'inquiète que fort peu de ce qu'il dit. Il emploie les mots comme un magicien. Il joue au tennis avec la main gauche et écrit avec la droite.

Nous partîmes en vagabonds à travers son parc immense, qu'il a transformé en une véritable forêt. Sa demeure est meublée confortablement, mais sans aucune prétention. A travers les vitres qui entourent un grand porche, on aperçoit l'immensité bleue du Pacifique. La villa a été construite et orientée de façon que de ses fenêtres on ne peut apercevoir aucune autre demeure.

Au retour de la promenade, Charlot m'offrit le thé dans son living-room. Malgré le climat semi-tropical, un grand feu brûlait dans la cheminée. Je ne pus m'empêcher de demander à mon hôte s'il avait froid. Mais il me fit comprendre qu'il se souciait peu de la chaleur dégagée par le foyer. C'étaient les flammes qui l'intéressaient. Leurs jeux capricieux avaient un effet bienfaisant sur ce tempérament exceptionnel.

Il me parla de ses plans d'avenir avec l'enthousiasme d'un talent encore tout jeune :

— Savez-vous, je ne connais presque rien à l'art d'écrire, me dit-il ; je le considère comme un divorce entre les mots et l'action. Lorsque j'écris, je pense à la pantomime, et c'est elle que je transcris en paroles. Mais, le plus souvent, je ne réussis pas. Les mots restreignent constamment le mouvement. Vous n'ignorez pas que le théâtre exige, de la part des acteurs, un minimum de gesticulations. Mais il en est tout autrement en ce qui concerne le cinéma. Les spectateurs des salles obscures oublient vite les phrases qu'ils ont entendues, mais ils retiennent fidèlement les différents aspects de l'action. Le mouvement est l'élément libérateur de la pensée.

Il prononça ces derniers mots gravement, comme s'il venait de découvrir une grande vérité.

Charlie Chaplin est un lecteur passionné ; il joue du violon, du piano, de l'orgue, et possède un goût sûr en ce qui concerne la peinture. Il collectionne avec amour des céramiques et de petits objets d'art. Les livres qui ornent les rayons de sa bibliothèque ne sont pas des accessoires décoratifs. L'aspect général de son living-room est confortable, mais trop personnel pour pouvoir inspirer un décorateur.

Depuis plusieurs mois il travaille au scénario qu'il a tiré d'une œuvre célèbre aux Etats-Unis. Il n'apparaîtra pas dans son prochain film, qui sera néanmoins animé de son génie. En effet, il en est à la fois le producteur, le metteur en scène, et le scénario sera écrit de sa main. Il me déclara qu'il n'avait rien compris au sujet. Je lui demandai alors pourquoi il avait acheté les droits de cette œuvre : « Parce que c'est une grande œuvre », me répondit-il avec assurance. Charlot se fie à son instinct beaucoup plus qu'à son intelligence. Si une chose déterminée lui semble bonne, ou bien s'il « sent » qu'elle est bonne, alors, sans plus hésiter, il l'adopte. Son art n'a rien de cérébral ; il est exclusivement naturel. Je ne veux pas dire, par cela, que le grand artiste n'a pas travaillé durement pour atteindre sa perfection. Mais j'estime qu'à l'instar d'une Cléopâtre, d'un El Greco, ou d'un Diamond Jim Brady, Charlie Chaplin a exploité au maximum son talent inné. Il a confiance en son génie, et ne le sousestime jamais. Il est capable de demeurer pendant des mois sans rien faire, attendant que l'inspiration créatrice vienne frapper à la porte de son esprit. C'est un homme dont les pieds sont fermement plantés dans les nuages.

LA PAIX QUE JE VOUDRAIS

par

P.H. SPAAK

« Gagner la guerre et gagner la paix », tel est le double but auquel travaillent les leaders des Nations Unies ; car si dans la dernière guerre on ne recherchait que la « victoire », dans celle-ci, on voudrait que le succès final soit suivi d'une solution rationnelle des problèmes politiques et économiques du monde d'après-guerre. Dans un article publié par « Message », M. Spaak, ministre des Affaires Etrangères du gouvernement belge, a tracé les grandes lignes de l'organisation de la paix, telle qu'il la souhaiterait. On lira avec intérêt une traduction des passages principaux de l'article de M. Spaak.

D'aucuns soutiennent qu'en ce moment chaque nerf doit être tendu vers la victoire et que cette seule pensée doit préoccuper les hommes ; ils ajoutent qu'en soulevant des problèmes controversés, nous risquons d'affaiblir l'union, indispensable au succès de notre cause.

Quoique ces considérations soient défendables, je suis d'une opinion différente. Nous devons essayer de nous faire une idée de la paix à venir, parce que la paix est le but final de la guerre ; le seul sens et l'unique justification de la guerre résident dans la paix qui y met fin.

Les peuples doivent savoir pourquoi on leur demande de consentir des sacrifices. La défense d'un mode de vie est un slogan inapproprié. Le monde d'avant septembre 1939 n'était pas, après tout, un monde si brillant. L'avenir doit être meilleur.

A la fin de la guerre, le monde doit profiter de l'opportunité qui lui sera offerte.

Si une juste paix n'est pas prête pour le moment où la guerre cessera, si l'humanité n'est pas immédiatement dirigée vers la bonne voie, alors tout est perdu.

La guerre a surpris les démocraties complètement impréparées ; si la paix survient sans que leurs plans ne soient prêts, cette seconde faute leur coûtera la vie.

LES UTOPISTES ET LES DÉFAITISTES

Quand le moment sera venu de conclure la paix, nous aurons deux catégories d'adversaires à combattre : les utopistes et les défaitistes. Ceux qui s'imaginent qu'un monde parfait doit sortir du présent chaos et ceux qui sont convaincus qu'il n'y a pas d'autre issue que le chaos.

Entre les deux extrêmes, notre objectif doit être de profiter de la circonstance exceptionnelle offerte par la fin de la guerre, pour faire réaliser au monde un progrès substantiel.

Si j'avais à choisir entre deux plans, l'un menant à un monde « parfait » et l'autre à un monde « meilleur », je choisirais le second, parce qu'il est raisonnable, alors que le premier est impossible.

PAS DE SOLUTION POLITIQUE SANS SOLUTION ÉCONOMIQUE ET VICE VERSA

Dans le monde d'après-guerre, et particulièrement dans l'Europe d'après-guerre, les deux problèmes de la sécurité et de la prospérité sont inséparables.

Lorsqu'un journaliste américain me demanda si j'étais d'avis de mettre en commun toutes les matières premières après la guerre, je répondis qu'avant de céder à l'Allemagne une partie du cuivre du Congo, je demanderais si elle compte l'employer à faire des douilles d'obus ou des cuves. La sécurité vient en premier lieu.

Mais, d'autre part, si l'on m'offrait une alliance politique et militaire avec l'injonction « Pour le reste, luttez comme vous pouvez », je répondrais sans hésiter : « Non ». Le premier devoir est de vivre.

Ce fut la grande faiblesse de la S.D.N. d'avoir entremêlé, en théorie au moins, les intérêts politiques de presque tous les peuples de la terre, sans rien faire ou presque, pour assurer leur existence économique.

Le slogan « Unis dans la guerre, mais séparés dans la paix » s'est avéré erroné dans le passé et est totalement inadéquat pour l'avenir.

La paix sera seulement assurée si elle est basée sur certains principes qui garantissent en même temps la sécurité et la prospérité économique des nations.

L'IDÉAL

La solution idéale serait que les Etats-Unis, l'Empire britannique, l'U.R.S.S. et la Chine maintiennent, après la guerre, l'alliance de fait qui existe actuellement entre eux, qu'ils solutionnent toutes les difficultés politiques en suspens et qu'ils établissent une organisation économique bien ordonnée et harmonieuse.

Une fois ceci réalisé, tous les problèmes européens seront virtuellement résolus. Les peuples agresseurs seraient sans espoir contre une telle alliance politique et l'assimilation du restant de l'Europe dans un si grand groupe économique sera relativement facile.

J'ai un peu peur, je le confesse, que cette conception ne soit de celles qui séduisent, mais ne font que séduire. Ce que je vois se dérouler autour de moi en ce moment me fait craindre que nous ne soyons pas suffisamment convaincus de l'utilité de la coopération, pour accepter les sacrifices qu'elle suppose.

Il me semble, par conséquent, que cette solution, quoique tentante, ne sera probablement pas adoptée. Examinons donc le problème d'un angle plus limité, plus européen.

LE ROLE DE L'ANGLETERRE

Je suis convaincu que la clef du problème de la paix doit être cherchée en Angleterre.

La question principale qui se pose est la suivante : L'Angleterre sera-t-elle à même et aura-t-elle le désir d'assumer le rôle de leader de l'Europe ?

L'influence inspiratrice et coordinatrice d'un leader me semble indispensable. Qui peut jour ce rôle ? Les Etats-Unis sont, je pense, trop éloignés du vieux continent ; la Russie en est différente à plusieurs points de vue ; la France est trop affaiblie et l'Allemagne trop haïe.

Par ailleurs, l'Angleterre ne doit pas sous-estimer le rôle qu'elle a joué dans la guerre ou sa part prédominante dans la victoire. Elle doit aussi — et cela est peut-être plus difficile — consentir à se considérer comme appartenant au continent.

Ce serait sans doute enfantin d'essayer de fixer la part de chacun dans la victoire. Mais il y a un fait qui, par une sorte d'ingratitude étrange, est sur le point d'être oublié : c'est que, de juin 1940 à juin 1941, pendant douze mois, l'Angleterre a tenu seule... Je ne suis pas un admirateur de la politique anglaise, mais ces douze mois m'inspirent du respect.

Par contre, une des choses qui m'ont étonné le plus ici, c'est la répugnance des Anglais à considérer leur pays comme se rattachant à l'Europe continentale. Cela est incompréhensible. Pendant ces quatre ou cinq derniers siècles, l'Angleterre a participé à toutes nos guerres. Les Anglais ont versé leur sang délibérément, en sachant fort bien que les affaires européennes sont leurs affaires. Et, pourtant, ils ont trop souvent parlé et agi comme s'ils méprisaient le continent.

Comme résultat de cet état d'esprit, la politique européenne de l'Angleterre n'était presque toujours pas celle qu'il fallait adopter.

Aujourd'hui, la vieille idée de l'équilibre des forces en Europe est morte et disparue. Un tel équilibre sera, en tout cas, impossible à réaliser dans l'Europe d'après-guerre, puisque toute la situation sera nouvelle. A l'exception de la Russie, dont le cas est tout à fait particulier, il n'y aura pas de nation victorieuse.

Cela étant, sur qui et sur quoi une balance des forces pourra-t-elle être établie ? L'époque des politiques négatives est révolue. **L'Europe est prête, je pense, à accepter la direction de la Grande-Bretagne. Mais elle ne pardonnera pas aux Anglais d'adopter une politique hésitante, qui empêcherait la solution des problèmes urgents.**

On doit réaliser que l'idée de l'ordre européen n'est pas une création artificielle des Allemands. C'est une nécessité basée sur des faits réels.

FAUT-IL DÉTRUIRE LES PETITS PAYS ?

Ce ne seront pas les petits Etats qui s'opposeront aux décisions impératives. Ces petits Etats n'ont pas mérité les reproches qu'on leur a adressés.

Est-il vrai qu'ils ont contribué à l'instabilité économique de l'Europe, qu'ils ont rendu la guerre possible, ou même qu'ils ont facilité le triomphe temporaire de l'Allemagne ? Aucune de ces assertions ne me semble justifiée, et ceux qui envisagent une alliance des grandes puissances qui imposeraient leurs volontés aux petits pays et essaieraient en premier lieu de détruire leur existence nationale commettent une grande erreur.

Nous devons essayer de réaliser une combinaison du nationalisme, qui survivra certainement, avec l'internationalisme qui est indispensable. Ce n'est pas une tâche impossible.

Je suis convaincu que nous devons aller loin dans ce domaine ; le principe de la souveraineté tel qu'il a existé jusqu'à ce jour doit être modifié.

D'ailleurs, la règle de la reconnaissance du principe de la souveraineté absolue des Etats fut l'une des causes de l'échec de la S.D.N.

Le monde d'après-guerre contiendra des organisations internationales, régionales, européennes et mondiales. Quelles qu'elles soient, nous pouvons affirmer d'ores et déjà qu'elles seront inefficaces si ceux qui en font partie n'admettent pas le principe de l'organisme collectif plus important que chacun de ses membres.

LE SORT DE L'ALLEMAGNE

Je ne prétends pas être à même de résoudre ce problème ; j'en aborderai simplement quelques aspects.

A mon sens, la question du sort de l'Allemagne doit être examinée d'un angle politique et réaliste. Une seule chose, je crois, est certaine : l'Allemagne, y compris ses leaders et sa population, doit être châtiée.

Je suis convaincu, tout d'abord, que les chefs allemands doivent être tenus personnellement responsables des crimes qu'ils ont commis. Ceux qui ont torturé la Pologne, la Grèce, la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie ne peuvent pas demeurer impunis.

Justice doit être faite, si l'Europe de demain doit avoir une conscience internationale et des principes moraux.

Mais il est également essentiel que le peuple allemand soit placé face à face avec les réalités de la guerre. Il ne doit pas s'imaginer que les guerres sont toujours menées sur le territoire des autres pays. Lui aussi doit souffrir. C'est sûrement le meilleur moyen de faire passer aux Allemands le goût de la guerre. D'ailleurs, le châtiment a commencé.

Quatre fois en moins d'un siècle, l'Allemagne a provoqué une guerre européenne ou mondiale. Les historiens parlent des causes économiques de chaque conflit, des responsabilités du capitalisme, de la rivalité des impérialismes. Personne ne peut nier l'existence de ces causes, mais, en même temps, personne ne saurait contester qu'en dehors de ces causes communes enracinées dans toutes les nations, l'Allemagne a ses propres responsabilités dues au désir de dominer, à l'esprit de conquête et au culte de la guerre qui existent dans une partie au moins de sa population.

Au point de vue de la maturité politique, l'Allemagne a toujours été de plusieurs siècles en arrière, par rapport aux autres pays européens. Jusqu'à ce jour, elle n'est pas entièrement mûre, et nous sommes actuellement les témoins des soubresauts causés par son développement récent.

Y a-t-il quelque moyen de canaliser et de régulariser ce phénomène ? Ce sera certainement difficile, mais pas impossible.

D'une manière générale, nous devons faire le contraire de ce qui a été fait à Versailles. Nous devons être sans pitié dans la rédaction des clauses militaires et politiques du traité et raisonnables, je dirai même généreux, dans les clauses économiques.

Notre objectif devra être de donner à l'Allemagne sa part dans la prospérité économique du nouveau monde, mais nous devons, une fois pour toutes, couper les ailes et arracher les griffes de l'aigle allemand.

* * *

J'étais indigné par les hommes des générations ayant précédé 1914, parce qu'ils n'ont pas su éviter la guerre et parce qu'ils ont fait une si mauvaise paix.

Aujourd'hui, je suis plus tolérant. A notre tour, nous avons été entraînés dans une guerre plus sauvage que la précédente.

Nous avons encore une chance de sauver les choses auxquelles nous croyons et pour lesquelles nous combattons ; cette chance, c'est le traité de paix.

A MALTE L'HEROIQUE

Au moment où Malte l'héroïque vient de recevoir un nouveau convoi de vivres et de munitions, il convient de rappeler que pendant cette guerre, l'île n'a jamais souffert d'une véritable pénurie de vivres. En effet, de grandes réserves alimentaires avaient été accumulées dans les grottes, où les Chevaliers de Malte avaient creusé de véritables greniers.

Malte produit suffisamment de pommes de terre et de légumes pour subvenir à ses besoins. Jouissant du fruit de deux récoltes par an, les Maltais peuvent manger des petits pois et des pommes de terre avec leur dinde de Noël. Tomates, oranges et citrons se trouvent en abondance dans l'île. Les chèvres de Malte et le lait qu'elles donnent ont acquis une réputation mondiale.

Bien que les pâturages existent dans une certaine mesure, Malte est obligée d'importer du lait en conserve. (Yorkshire Post)



Clarissa clôtura la dernière lettre pendant que Big Ben égrenait dant le calme de sa chambre ses notes profondes et mesurées. Le grondement doux et familier de la grande horloge la rassura. « Mais pourquoi ai-je donc besoin d'être rassurée ? » se demanda-t-elle. Ayant subi tous les malheurs, rien de réellement grave ne pouvait plus l'atteindre. Tout était bien fini ; elle avait soixante ans et était sereine et invulnérable. La vie ne lui ménagerait plus de surprises. C'est ce que l'horloge de la tour lui disait avec son tintement séculaire. Et pourtant elle leva sa tête blanche et austère et se mit à écouter. Une expression de peur et de défi se dessina sur son visage, pendant qu'une série d'images défilaient sous ses yeux, épisodes du panorama de sa longue vie londonienne.

Barbara lui avait demandé de lui consacrer une heure entière pour un entretien sérieux. Elle devait venir à quatre heures. Trente ans ont déjà passé, depuis le baptême de Barbara à St. Margaret et dix ans depuis son mariage dans la même église... Un samedi après-midi, en 1916 — un jour de brouillard — une dépêche était arrivée et le visage de son mari devint pâle comme de la cire. Son esprit dévia rapidement de ce sujet. Ne pourrait-elle donc jamais affronter résolument l'idée de la perte de ses deux fils ? Ils sont morts. Ils sont morts. Elle fronça les sourcils. Une grimace contracta sa bouche fanée... Barbara venait. Elle a demandé un entretien en tête à tête avec une douce insistance. Elle doit avoir des ennuis.

Comme le dernier coup de l'horloge s'éteignait, Mrs Burnaby admit, avec un rapide mouvement intérieur, qu'après tout, elle n'était pas invulnérable. Tout ce qui pouvait arriver à Barbara l'atteindrait au plus profond d'elle-même.

Sa journée londonienne, commencée par cet appel de sa fille dont elle avait immédiatement réalisé la gravité, s'était déroulée dans un calme parfait. Le déjeuner à Portman Square fut délicieux. La conversation était intéressante, malgré les questions politiques, trop souvent abordées à son gré. Pendant trente ans, elle avait été activement mêlée à la vie politique. Maintenant, elle était trop vieille et la carrière avortée de William avait pris fin. Il s'était retiré de l'arène politique. Elle-même ne faisait plus de discours. Lorsqu'elle pensait à son enthousiasme d'antan, elle en souriait. Elle ne pouvait croire à ce que fut la vivacité de son esprit, ou la finesse de ses traits. Tout cela a disparu. La transformation s'est opérée graduellement, d'une façon lente et imperceptible. Même ses yeux avaient perdu leur éclat ; ils étaient maintenant ternes. Mais elle se savait plus sage que lorsqu'ils brillaient et pétillaient.

Elle avait eu pour voisin de table le jeune poète David Broome, un ami de Barbara, dont elle aimait la modestie et appréciait le talent. Elle était toujours flattée lorsque les jeunes étaient aimables envers elle. Parfois, elle était invitée par des amis de sa fille. Elle aimait ces invitations, mais ne les acceptait que rarement. William, son mari, la plaisantait lourdement à ce sujet. Il ne pouvait comprendre ni la fascination que ces jeunes exerçaient sur elle, ni la peur qui la tenait éloignée d'eux. De son côté, elle n'essayait jamais d'expliquer ses sentiments, même au compagnon de sa vie et peut-être spécialement à celui-ci, car depuis longtemps il avait cessé de partager avec elle ses joies et ses malheurs. Depuis que la guerre a prélevé son double tribut de mort, les laissant soudainement seuls, dans leurs vieux jours, la vie commune était devenue presque intolérable. Etrangers l'un à l'autre, ils n'étaient plus liés que par la seule et terrible intimité d'un malheur commun.

Depuis longtemps, ils avaient perdu l'habitude de parler des choses qui les intéressaient le plus. Des quarante ans de vie conjugale, ils en avaient passé trente à se raidir dans une réserve de plus en plus absolue. Habitués l'un à l'autre, leurs relations semblaient des plus normales. Mais, en réalité, chacun menait sa propre vie, tout en respectant l'intimité de son compagnon. Aussi, lorsque le malheur s'abattit sur leur maison, ils ne purent partager leur peine. Les barrières s'avérèrent infranchissables. Ils assistèrent à leur double agonie, à travers un mur de verre transparent, sans pouvoir échanger plus qu'un geste de sympathie.

Personne ne savait... Ils étaient vieux maintenant, un vieux couple, digne et harmonieux. Cela remontait si loin ! Il n'y eut ni scandale ni scènes. Elle-même ne se souvenait plus, d'une façon précise, des événements des premières années ; elle se rappelait cependant que la découverte des premiers écarts de William et son goût pour les jolies femmes avaient provoqué en elle un raidissement silencieux. Etait-ce du dégoût ? Elle ne pouvait l'affirmer. Comment s'était-il rendu ridicule à ses yeux ? Impossible de le préciser. Elle-même l'avait probablement ennuyé par son enthousiasme excessif et par ses ambitions. Pauvre William ! Elle avait rêvé faire de lui un Premier Ministre. Maintenant, il jouait au bridge dans son club, se rendait souvent chez son tailleur — les questions vestimentaires le préoccupaient particulièrement — il sommeillait le soir au coin du feu ou la priait de faire avec lui une partie de bésigue. Parfois il restait là, debout



près de la cheminée pendant une demi-heure ou davantage, les mains dans les poches et la tête penchée. A quoi pensait-il ? Elle savait qu'elle ne le saurait jamais.

Elle avait trente ans, lorsqu'elle eut l'étrange aventure de sa vie. Elle ne se souvenait presque plus de l'homme qu'elle avait aimé d'un amour si sauvage et si beau. Son aventure avait eu une durée trop courte pour laisser une marque indélébile. Elle s'était bien dit à elle-même : « Au moins, j'aurai toujours son image dans ma mémoire », et pourtant elle ne parvenait pas à évoquer celui qu'elle pensait ne jamais oublier. Entre temps, des montagnes s'étaient élevées entre elle et son passé. Son roman avait été merveilleux. Il avait introduit de la lumière dans cette pièce où elle restait maintenant vieille et oubliée, et pourtant elle dut l'abandonner.

Elle l'avait abandonné à cause des enfants qui étaient partis maintenant, ses garçons qui sont morts et de sa jolie Babs entraînée dans une vie effrénée de chasse, de courses et de casinos. Elle avait consenti le sacrifice d'elle-même pour rien...

Mais pourquoi pensait-elle à toutes ces choses aujourd'hui ? A cause de Babs ? Elle voudrait tant que Babs fût plus heureuse qu'elle ne l'a été elle-même ! Si seulement son expérience pouvait servir à son enfant...

La porte s'ouvrit. Barbara entra.

— Chérie.

— Maman, ma douce.

— Les enfants vont bien ?

— Très bien.

Elle était adorable avec son visage à la Botticelli et son air languissant. Elle ressemblait à une fleur et en possédait les qualités. A l'âge de trente ans, elle avait encore la délicatesse et le charme de la toute première jeunesse. Cependant Clarissa venait d'observer sur son visage une expression qu'elle n'avait jamais vue auparavant.

— Je vais proposer le divorce à Bill, dit Barbara, mais j'ai voulu t'en parler au préalable.

Mrs Burnaby trembla. Pendant qu'elle fixait les yeux bleus de sa fille, graves et troublés, elle ressentit une curieuse impression de lucidité et réalisa soudain que depuis le brillant mariage de Barbara, elle avait entretenu un ressentiment, léger mais persistant, contre sa fille pour son choix d'un jeune homme bien doté et issu d'une excellente et riche famille. Elle avait un secret dédain pour son gendre et se demandait si Babs l'avait deviné.

— Tu sembles bouleversée, maman. Je ne m'attendais pas à ce que tu le fusses.

Clarissa sentit son visage trembler.

— Je sais que tu n'as pas approuvé entièrement mon mariage avec Bill. Tu as toujours pensé qu'il est trop riche et que je l'ai aimé pour son argent. Eh bien ! c'est vrai. Cependant, je ne l'ai pas épousé uniquement pour cela. Maintenant, j'ai trouvé mieux, bien mieux, et j'espère que cette fois tu seras satisfaite.

La voix jeune et heureuse s'arrêta sur un ton d'interrogation. Clarissa savait qu'elle devait parler. La pause s'étant prolongée, elle sentit une pression insupportable et une insistance terrible dans ce joli visage qui lui semblait, à ce moment, être une image de sa propre jeunesse. Et pendant qu'elle regardait, l'atmosphère de la chambre sembla changer, se charger de vibrations subtiles. Elle vit un homme entrer dans la pièce, l'homme qu'elle avait presque oublié, non en fantôme, mais en être vivant, car sa présence provoqua dans son cœur cette délicieuse émotion qu'elle avait ressentie si intensément jadis. Elle retint son souffle. C'était si beau et elle avait oublié. Quel dommage et quelle erreur ! Elle continua à contempler la vision, mais prudemment, de manière à ne pas l'effrayer.

— C'est David Broome que j'aime, dit la voix de Barbara. Tu l'as vu au déjeuner d'aujourd'hui. Il m'a demandé de te parler. Il a dit que tu comprendrais. Il pense que tu es merveilleuse. Il sait que je n'aurai pas le courage d'agir sans être soutenue et aidée. Il craint que je ne sois pas suffisamment clairvoyante pour agir, pour abandonner les enfants, tu comprends, et toutes mes habitudes. Il a peut-être raison. C'est pour cela que je suis venue à toi, maman. Il dit que je subis l'étreinte de ma propre vie, que cela ressemble à un étouffement et je sais que c'est vrai. Quand je suis avec lui, je suis libre, j'éprouve une sorte de paix très profonde et pourtant claire comme le ciel.

Les yeux de Barbara étaient devenus sombres et troublés. Elle était toute agitée. Nerveusement, elle étirait ses doigts, les entrelaçait et attendait. Elle attendit en vain : sa mère ne parla pas.

Clarissa garda le silence, la tête baissée fixant le feu. Il faisait de plus en plus obscur dans la chambre. Elles ne parvenaient plus à se voir distinctement, et dans la pénombre de la pièce, semblable à un brouillard, les minutes s'écoulaient sans bruit.

Finalement, la plus jeune des deux femmes rompit le silence.

— Ne peux-tu pas me parler, maman ? Je ne sais que faire. Parfois, je pense que le péché consiste à ne pas suivre David, à rester avec Bill et les enfants. Mais à d'autres moments, il me semble que ce serait une erreur de rompre mon mariage, de m'en aller. En vérité, Bill importe peu. Nous ne nous entendons pas très bien. Il a d'autres amis. Ce qui compte, ce sont les enfants et David. David est pauvre. Je voudrais être pauvre avec lui. C'est une des choses qui pourraient me justifier à mes propres yeux, mais, après tout, est-ce là une justification ? N'est-ce pas se leurrer soi-même ? Ce n'est pas la faute de Bill s'il est riche, n'est-ce pas ? Je ne me sens plus capable de réfléchir. Je tourne en rond comme un écureuil dans sa cage, mais j'aime vraiment David. Il est si compréhensif, maman chérie ! Penser à lui m'apporte une sorte de lumière. Je ne

peux expliquer... J'aurais voulu le faire. Je voudrais tant que tu me comprennes ! Me comprends-tu, dis, me comprends-tu ?

Clarissa hocha silencieusement la tête. Sa gorge se contracta. Elle ne prononça pas une parole.

La voix de Barbara s'était tue. On n'entendait plus dans la chambre que le grésillement de la flamme et le martèlement sec de la pluie. Quelqu'un d'autre parlait. L'écho d'une voix depuis longtemps disparue résonnait à ses oreilles. Il lui avait dit ce que David Broome venait de dire à Barbara. Certains mots étaient même identiques : « Tu subis l'étreinte de ta propre vie, cela ressemble à un étouffement. » Il avait prononcé ces mêmes paroles, mais il avait ajouté : « Tu réalises au plus profond de toi-même que cela seul est vrai, ce sentiment que tu as pour moi, cette entente complète qui existe entre nous, mais tu as peur. N'aie pas peur. Viens à moi, ma chérie. Si tu ne viens pas, je serai, pour le restant de mes jours, comme une œuvre inachevée, et toi-même tu mourras lentement, pendant que tu seras en vie. Tu t'entoureras de mensonges, de subterfuges, tu auras des amitiés étrangères à ton cœur et des obligations qui occuperont ton temps, mais qui n'apaiseront pas ta conscience. Tu regretteras toujours et tu auras peur de faire face à ton erreur, tu devras oublier la seule chose belle et vraie de ta vie pour pouvoir gagner la paix. Tu ne te souviendras même plus de moi, Clarissa, parce que mon souvenir te sera insupportable... »

Il était là, près du portemanteau, lorsqu'il avait prononcé ces mots. Les bougies étaient allumées derrière lui et leur lumière entourait sa tête d'une sorte d'auréole.

— Tu le sais, Clarissa. Malgré tous mes efforts pour réussir, ma vie sera un échec, si tu ne me suis pas. Et que sera la tienne, ma chérie ?

Il avait attendu ses paroles, comme Barbara les attendait maintenant. Elle n'ouvrit pas la bouche. Alors, il s'en alla et ne revint plus. Pendant quelques années, elle eut de temps à autre de ses nouvelles. Il avait lutté très dur, disait-on, mais il avait, en quelque sorte, échoué, n'ayant jamais pu réaliser ce que ses brillantes qualités avaient laissé prévoir. Il donnait l'impression d'un homme qui tentait désespérément de faire ce qui ne l'intéressait pas. D'autres prétendaient qu'il était heureux depuis son mariage avec son admirable et placide épouse et avait renoncé de faire ce qui était au-dessus de ses forces. On avait dit à son sujet : « Après tout, c'est un homme médiocre qui a déçu tout le monde. »

Soudain, le visage fané de Mrs Burnaby se contracta. Elle venait de ressentir une douleur aiguë au côté. Elle baissa la tête. Sa fille ne devait pas voir. Elle devait réfléchir. Son propre mal était sans remède. A quoi cela servirait-il de clamer sauvagement ce qu'il aurait pu être si elle ne l'avait pas abandonné ? Tout ce qu'il avait prédit s'était réalisé. Il s'était établi quelque part dans le Devonshire, où elle l'avait perdu de vue. Obscur gentleman de la campagne, le brouillard d'Angleterre l'avait englouti. S'ils se rencontraient maintenant, ils ne se reconnaîtraient plus. L'homme qu'elle avait aimé était mort, de même que la femme à laquelle il avait fait appel en vain ; morts tous les deux d'une mort étrange, puisque deux êtres qui portent leur nom continuaient à jouer le simulacre de la vie.

Eh bien, que dire à Barbara ? Que deviendrait-elle si elle continuait à vivre aux côtés de Bill qui buvait et mangeait beaucoup, lui offrait zibelines et bijoux et que l'on voyait en compagnie de danseuses de cabaret ? Le fait que Barbara avait épousé Bill ne constituait-il pas une preuve qu'elle, Clarissa, avait manqué à son devoir ? Comment n'a-t-elle pas été en mesure d'empêcher cette union ? Avait-elle été indifférente ? Ne s'était-elle pas souciée du bonheur de son enfant ? Le projet avait enthousiasmé William. Et après ? Etait-ce une excuse ? William était-il responsable de la vie de ses enfants ? Quelle ironie ! Non, non. Ce n'était pas de l'indifférence. Sous une apparence sereine et énergique, elle a toujours été, en ce qui concernait ses enfants, faible, incertaine, craintive, oui, c'est cela, craintive. Alors que le bon sens et la confiance en soi étaient des qualités qui lui étaient unanimement reconnus, ses scrupules étaient tels qu'elle ne parvenait pas à se fier à son propre jugement. Ils comptaient tellement pour elle, qu'elle avait perdu le sens de l'équilibre pour ce qui les touchait. Et c'est ainsi que Babs, à la forte tête, put réaliser son projet et commettre l'erreur fatale.



Mais maintenant elle n'était plus une forte tête. Maintenant, à son tour, elle était hésitante, agitée, effrayée, et Clarissa devait l'aider. C'était sa dernière chance. Si elle abandonnait Barbara en ce moment, l'enfant s'éloignerait d'elle à jamais, comme l'homme aimé s'était éloigné.

La grosse voix de Big Ben sonna cinq heures. Lentement, les notes mesurées grondèrent sur leurs têtes. Les deux femmes écoutèrent. Lorsqu'elles se furent éteintes, un calme mystérieux plana dans la pièce.

— Pourquoi me regardes-tu ainsi, maman ? Pourquoi ne parles-tu pas ? Je voudrais que tu me dises ce que je dois faire. David a dit que tu comprendrais. Il a dit que tu m'aiderais. Il me recommanda de me fier à ton jugement. Tu sais, j'ai été faible et injuste envers lui, je n'ai pu prendre une décision, j'ai été incapable de faire mon choix entre lui d'une part et Passey et Bob de l'autre. Dis-moi, maman, que dois-je faire ?

De nouveau, le silence régna dans la chambre.

Clarissa dit enfin :

— Je ne peux rien te dire, ma chérie, je ne puis rien te dire qui puisse t'aider.

Et maintenant Barbara était partie et Clarissa, demeurée seule, remarqua que sa tête tremblait comme celle d'une paralytique. Lorsqu'une demi-heure plus tard, son mari revint du club, il la trouva debout, fixant le feu.

— Eh bien, ma chère, tu as passé une bonne journée ?

Malgré son âge, il était net et immaculé.

— Babs était ici.

— Qu'avait-elle à te dire ?

Il s'installa dans son fauteuil favori près de la lampe et sortit ses lunettes de la poche de sa veste.

— Rien de grave. Elle et Bill ne s'entendent pas très bien, en ce moment.

— Hmph !

Il ouvrit son « Evening Standard ».

— J'imagine qu'il l'ennuie, murmura-t-elle.

— J'espère que tu lui as dit qu'elle est terriblement gâtée.

— Non, je ne lui ai pas dit cela.

— Que lui as-tu dit ?

Le pince-nez en l'air, il tourna vers elle ses pâles yeux de myope.

— Pas grand'chose.

— Eh bien, je suppose que tu sais mieux que moi ce qu'il fallait dire. Elle ne commettra pas de folie ?

— Non.

•

Elle se sentit très fatiguée. Elle se demanda vaguement ce qu'il ferait si elle s'écroulait par terre. Elle savait comment il agirait. Il sonnerait les domestiques. Sa femme de chambre l'aiderait à monter dans sa chambre. Un jour, cela arrivera. Pendant ce temps, elle regardait avec une interrogation muette la blanche tête de son mari.

Comment pouvait-elle lui dire ? Comment dire à n'importe qui que, pendant un instant, cet après-midi, elle voulait de toutes ses forces crier à son enfant : « Fais-le. Fais ce que je n'ai pas osé faire. Sois heureuse. Ne sacrifie pas ton amour pour rien, comme je l'ai fait » ? Mais elle n'avait pu proférer le moindre son.

William ne saura jamais. Personne ne saura jamais, excepté peut-être ce modeste et sensible David Broome qui aime Babs. Il se doutera. Car Babs ne le suivra pas, Clarissa, elle, savait cela. Laissée à elle-même, obligée de décider seule, elle fera ce que sa mère avait fait.

LYDIA *Le roman d'une femme libre*

Julien Duvivier, un des plus célèbres metteurs en scène européens, transplanté à cause de la guerre dans les studios de Hollywood, a voulu marquer sa rentrée dans le cinéma par un film retentissant. La United Artists lui en a donné l'occasion en lui confiant un scénario particulièrement prenant et des artistes de valeur pour l'interpréter. Le film « LYDIA » qui résulte de cette combinaison, est une réalisation qui ne manquera pas de faire sensation à sa présentation prochaine sur nos écrans. Merle Oberon qui en est l'interprète principale, incarne le personnage d'une femme « qui aime aimer », qui sème son cœur à tous les vents, tout en sachant pertinemment bien qu'elle ne récoltera que le chagrin et la souffrance.



Alan Marshal est le principal partenaire masculin de Merle Oberon dans « LYDIA », qui ne compte pas moins de cinq jeunes premiers !

Merle Oberon et Joseph Cotten (un acteur découvert par Duvivier) dans une scène de gaîté et de joie du film « LYDIA »



SOURIRES FEMININS A BENGHAZI

Les trois premières femmes ayant mis pied sur le sol de Benghazi après l'occupation de cette ville par la Huitième Armée. Trois jolis sourires illuminent le paysage où ne retentissent plus les bruits des canons.

Petits problèmes féminins

L'ART DE PLAIRE

Une nièce qui signe « Moche » vient de m'écrire au sujet d'un article qui a paru, il n'y a pas longtemps, dans cette rubrique, et qui s'intitulait « L'art de plaire ».

Ma correspondante écrit : « Je suis laide, je ne suis pas très intelligente. J'ai seulement un regard très doux et une voix au timbre agréable. Comment faire pour plaire avec si peu d'atouts en main ? »

Eh bien, petite lectrice qui n'a pas confiance en elle, je puis quand même vous donner quelques conseils :

1) Soyez agréable à regarder. Mais ne forcez ni votre maquillage, ni votre élégance. Il ne faut pas avoir l'air de vouloir écraser vos amies moins fortunées que vous. N'oubliez pas que toute jeune fille, si disgraciée soit-elle par la nature, possède un attrait personnel. Si j'en juge d'après vos photos, votre chevelure est très belle, vous avez un joli sourire, une voix harmonieuse et un regard intelligent et doux. Avec tout cela vous devez plaire, j'en suis sûre.

2) Ne parlez pas trop haut, ni trop vite. Ne poussez pas de stridents éclats de rire.

3) Dans votre conversation, ne cherchez pas toujours à avoir le dernier mot, à être « celle-qui-a-réponse-à-tout », celle qui sait tout. Ne vous vantez pas, ne prétendez pas avoir des relations qui n'existent que dans votre imagination. Exposez, si on vous le demande, vos projets d'avenir, mais en vous souvenant, d'une part, que le temps où les rois épousaient les bergères n'est plus et, d'autre part, que les situations des vedettes de cinéma et d'aviatrices de grands raids sont fort limitées.

Laissez le monopole de la prétention aux garçons.

4) Si vous savez écouter en silence et intervenir judicieusement dans une conversation, vos camarades vous sauront gré et ne manqueront pas de reconnaître votre sagacité. Les hommes se méfient un peu des femmes « supérieurement intelligentes ». Ils les admirent, mais se tiennent à distance.

5) Reconnaissez vos petits défauts et ne cherchez pas à les cacher en soulignant ceux des autres.

6) Ne cherchez pas à régner despotiquement sur votre « bande ». Faites votre possible pour « suivre le mouvement ». Ne soyez pas l'éternelle « empoisonneuse » qui ne peut jamais rien faire comme tout le monde. Soyez toujours là quand il faut donner « un coup de main ».

7) Soyez franche, n'affichez pas un sérieux solennel qui ne concorde pas avec votre âge. Sachez goûter l'humour, sans lequel la vie n'est qu'une triste corvée.

8) Entre camarades, il ne faut pas poser, ni prendre des airs guindés alors que les autres s'amusent avec simplicité. Chantez comme tout le monde, riez, dansez et n'hésitez pas à faire des cabrioles si cela vous chante.

Soyez une bonne camarade, simple, franche et rieuse, c'est la meilleure façon de plaire. Je connais beaucoup de beautés qui, dans une fête, sont abandonnées parce qu'elles sont maniérées, alors que toute l'attention des jeunes gens va vers d'autres jeunes filles qui, sans être belles, savent s'amuser et prendre la vie du bon côté.

ANNE-MARIE

Hiver de guerre...

Nous sommes en plein hiver, déjà, et bien que vous vous préoccupiez de la guerre et de ses développements, cela ne vous empêche pas de penser également à votre toilette. Vous savez qu'un de vos devoirs de femme exige que vous soyez toujours nette et impeccable, quel que soit votre état d'âme ou votre situation financière.

Ce dont je voudrais vous entretenir aujourd'hui, c'est de la nécessité d'être ingénieuse et pratique dans votre tenue.

Si vous êtes jeune, vous pouvez vous permettre d'aller sans chapeau, seulement, alors, tâchez de conserver toujours des cheveux parfaitement propres et bien coiffés pour n'avoir jamais l'air négligé.

Si vous êtes moins jeune, choisissez des chapeaux simples et d'allure assez sportive. Vous ne pouvez pas savoir combien les modèles compliqués à grandes fanfreluches vieillissent et donnent un air artificiel.

Je vous ai souvent dit que la vraie élégance consiste à être toujours vêtue selon les exigences de l'heure et de l'endroit.

Aujourd'hui, à moins de circonstances spéciales, la tenue sportive me semble la plus indiquée.

Ayez donc une bonne jupe, assez ample, sur laquelle vous porterez plusieurs vestes de formes et de tons différents. Si vous savez tricoter, quelques bons pull-overs vous permettront d'avoir une garde-robe variée et élégante à peu de frais.

Chaussez-vous solidement et, surtout, chaudement. Laissez les sandales compliquées, les souliers tellement découpés qu'on se demande avec quel bout de cuir perdu on les a façonnés.

Soignez bien votre santé pour avoir une jolie peau, peu fardée, brossez vos cheveux. Lorsque vous passerez dans la rue, vous donnerez à tous l'impression d'être une femme moderne, équilibrée, saine et courageuse.

SAVEZ-VOUS VOUS REPOSER ?

Vous souriez à ma question, mais il n'est pas aussi facile que vous semblez le croire de pouvoir complètement se détendre.

Réfléchissez un peu et voyez si — en dehors des heures que vous passez au lit — vous trouvez dans la journée quelques minutes pour vous livrer à la relaxation de vos muscles.

Vous sautez du lit à la dernière minute, vous courez après le tram, l'autobus ou le métro, de peur d'arriver en retard à votre travail. Vous vous mettez vite à l'ouvrage, vous bâclez votre déjeuner, vous travaillez à nouveau, puis vous quittez le bureau pour courir les magasins et vous rentrez chez vous, absolument exténuée, pour vous coucher.

Où est le quart d'heure de détente qui ferait tant de bien à votre santé et à votre beauté ?

Essayez donc d'apprendre à utiliser le plus petit moment de tranquillité dans votre existence quotidienne pour vous reposer un peu.

Si vous n'avez que cinq minutes, asseyez-vous au fond d'une chaise, pieds à plat, bras tombants, abandonnez-vous complètement, laissez votre corps retomber comme si vous étiez une marionnette dont on aurait lâché les ficelles.

Recommencez à chaque moment de loisir, vous verrez comme ce « lâchage des nerfs » est calmant.

Ajoutez ceci, si vous disposez d'un quart d'heure : assise, droite et appuyée au dossier, respirez bien à fond quinze fois, très profondément, très longuement. Cela fait un bien énorme et active la circulation du sang.

Mais, si vous avez une heure et la possibilité de vous détendre, faites-le vite. Mettez un coussin sous vos pieds pour qu'ils soient plus hauts que votre tête. Appliquez une compresse humide sur vos yeux et ne pensez plus à rien. Toute la fatigue d'une journée irritante ou lassante s'envolera comme par enchantement et vous serez fraîche et rose.

Vous ne savez pas mettre le cosmétique sur vos cils, vous vous barbouillez les paupières de noir et, si vous voulez l'essuyer ensuite, vous ôtez tout. Que faire ?

Il faut d'abord, chaque fois que vous avez fini de vous servir de votre brosse, la laver soigneusement et la sécher. Ainsi, elle ne restera pas enduite de cosmétique qui, s'accumulant, se déposerait en paquets sur vos cils. Donc, la brosse très propre, vous l'humectez légèrement d'eau chaude, vous la passez sur le cosmétique et vous brossez délicatement vos cils de bas en haut. Il suffit de vous regarder dans le petit miroir incrusté à l'intérieur du couvercle de la boîte et de tenir votre tête un peu baissée au-dessus. Ainsi, vos cils s'imprégneront de cosmétique sans que vous en mettiez sur vos paupières.



SOLUTIONS

ETES-VOUS BON OBSERVATEUR ?

16 verticales, 15 horizontales et 13 obliques.

DANS UNE LIBRAIRIE

12 volumes historiques, 7 volumes philosophiques et 4 volumes scientifiques.

PERPLEXITES

Ne dites pas :
Mener son chien à la laisse.
J'en deviens.
Malgré qu'il n'est pas là.
Acheter, vendre bon marché.
Dites :
...en laisse.
Je viens de là.
Bien qu'il ne soit pas là.
...à bon marché.

RESSEMBLANCE

C'est Lloyd George à l'âge de 28 ans.

Lettre à ma Cousine



Ma chère cousine,

Au seuil de la nouvelle année, permettez-moi de déposer à vos pieds mes hommages d'affectueuse sympathie et de profonde tendresse. Que 1943 soit pour vous une année, je ne dirai pas de prospérité, mais de bonheur serein, ce qui est beaucoup mieux. Certes, l'argent donne des satisfactions nombreuses et je serais le dernier à contester les avantages considérables qu'il procure, mais tout seul il ne représente après tout qu'un moyen d'échange qui ne peut acquérir ce bien-être intérieur, à l'origine des plus merveilleuses richesses morales. Car le bonheur est en soi, ma cousine, et c'est bien l'état le plus relatif qui soit au monde.

Et pour vous, je sais en quoi il consiste : tout d'abord une santé bien équilibrée, un peu d'aisance ensuite, et enfin beaucoup d'amour qui, selon la définition de Lacordaire, « est l'acte suprême de l'âme et le chef-d'œuvre de l'homme ».

Eh oui, l'amour est un chef-d'œuvre, ma cousine, et peut-être le plus beau, et celui qui rend un être humain capable des plus grands sacrifices et de la plus grande abnégation, des plus grands exploits et des actes les plus sublimes, comme aussi, hélas ! des plus basses vilenies. Car que n'est-on capable de faire par amour ? Mais je ne veux point pour vous de ces amours tumultueuses qui ne laissent aucun répit à l'esprit et aucune relâche à la pensée sans cesse tourmentée par les faits et gestes de celui que l'on aime, mais un amour quiet en même temps que solide et durable.

Néanmoins, autour et alentour de nous, à quels spectacles lamentables n'assistons-nous pas de personnes qui, ayant fait ce que l'on appelle un mariage d'amour, finissent, très peu de temps après, par se subir et, trop souvent, par divorcer ! Les statistiques sont là pour nous le prouver et ce n'est pas sans une sorte d'effarement que j'ai lu l'autre jour qu'alors que 300.000 mariages avaient été célébrés en Egypte cette année, 100.000 divorces furent prononcés dans le même laps de temps.

Ces chiffres ne manquent pas de vous laisser rêveur, et si l'on voulait établir une moyenne approximative, on concluerait que sur trois mariages un seul résiste à l'assaut des temps et poursuit bravement son bonhomme de chemin...

Mais abandonnons, ma cousine, chiffres et statistiques. Nombreux sont les couples parfaitement heureux et dont aucun nuage n'a jamais assombri l'existence. Que les pessimistes se taisent ! La vie à deux est souvent une source de bonheur que ne connaîtra jamais le célibataire bourru, occupé seulement de ses manies et de sa seule personne et dont les ronchonnements continuels le rendent exécrable à tous.

Je vous quitte, ma cousine, sur ces considérations et vous baise 1943 fois la main.

Votre cousin
SERGE FORZANNES

Conseils à mes nièces...

Nièce « Au sourire joyeux »

Je regrette de ne vous avoir pas écrit plus tôt, mais j'ai été terriblement occupée. Comme je pars en voyage pour trois semaines, il me sera impossible de vous voir ces temps-ci. Je vous ferai signe dès que je serai de retour. Ne vous découragez pas, je vous prie. Je pense à vous avec beaucoup de sympathie. Je voudrais tant faire quelque chose pour vous !

Nièce « Bécassine » (Bagdad)

Toute votre conception de la vie est fausse, car elle ne repose sur aucune base sûre. Vous vous bourrez la tête avec tous ces romans d'amour que vous lisez « avidemment », me dites-vous. La vie, ma chère amie, est bien différente. Il faut lutter chaque jour, à chaque heure, et c'est grâce à cette lutte que nous réussissons à nous élever moralement, à tremper notre caractère, à devenir plus fortes, plus tenaces et, aussi, plus compréhensives.

Nièce « Il faut que je l'épouse »

...Et vous auriez tort de le faire. Non, croyez-moi, vous devez interrompre vos relations avec ce jeune homme. Le fait qu'il ait déjà rompu trois fois ses fiançailles avec vous signifie qu'il ne tient pas à votre amour. N'importe quel jupon lui fait oublier l'existence de sa fiancée, et vous voudriez épouser un pareil individu ? Rompez pendant qu'il est temps.

Nièce « Oui ou non ? »

Non, certainement. Laissez cet homme. Même s'il divorce civilement, sa religion catholique ne reconnaît pas le divorce. Vous seriez, aux yeux de l'église, sa concubine et non son épouse (d'ailleurs, vous ne pourriez pas l'épouser à l'église). Pensez un peu à tout cela et cessez d'inciter ce jeune homme au divorce. Puisque vous devez vous quitter pour un certain temps, faites-lui comprendre que vous ne lui écrirez plus. Ce sera mieux ainsi. S'il est intelligent et s'il vous aime vraiment, il comprendra votre point de vue.

Nièce « Anita la Brune »

Pour ce duvet autour de la bouche, je vous conseille l'épilation à la « halawa ». Cette méthode, que les femmes du pays emploient avec succès, est vraiment excellente. Si vous voulez vous débarrasser pour toujours de ces poils indésirables, vous devrez avoir recours aux soins d'une spécialiste.

Nièce « Blonde papillon »

Vous pouvez offrir à votre professeur de piano, soit un beau sac à main, soit un flacon de parfum (à condition que vous sachiez sa marque favorite), ou bien encore un petit tableau, un bibelot, un joli pull-over, etc. Le choix est vraiment grand, et avec ce que vous voulez payer, vous pouvez avoir quelque chose de bien.

Nièce « Nadia la Brune »

Si ce jeune homme est votre ami intime, vous pouvez lui offrir pour son anniversaire un beau stylo, un portefeuille, une pochette avec cravate assortie, un peigne de poche dans un bel étui, un porte-cigarettes ou une blague à tabac (suivant qu'il fume la cigarette ou la pipe).

Nièce « Une admiratrice de Veronica Lake »

Vos cheveux ne poussent pas parce que, probablement, votre organisme est déficient. Vous devez être anémique. Consultez un bon médecin qui vous prescrira un fortifiant. Brossez vos cheveux au moins deux fois par jour. Lorsque vous les lavez, employez un shampooing de bonne qualité. Faites brûler leurs pointes par un coiffeur habile. Rincez-les à la camomille (si vous pouvez encore en trouver), cela les maintiendra blonds.

Nièce « Dimitra »

Pour ce jeune homme, parlez-lui franchement, dites-lui qu'il se trompe sur votre compte. Pourquoi lui laissez-vous l'impression que vous aimez flirter, alors que vous êtes extrêmement sérieuse ? Faites-lui comprendre aussi que vous tenez à lui. Vous verrez que tout ira bien.

Nièce « Pensive et amoureuse »

Pour les parties sèches de votre peau, vous devez employer une bonne crème nutritive. Les places grasses seront traitées avec un lait de concombres ou d'amandes que vous trouverez partout dans le commerce. Oui, la gymnastique judicieusement pratiquée peut faire maigrir une forte poitrine. Je m'excuse d'avoir tardé à vous répondre, mais votre lettre s'était égarée. Je viens de la retrouver.

Nièce « Inquiète »

Je vous avais, en effet, parlé d'un traitement à suivre pour guérir votre acné. Mais je vous avais aussi demandé vos nom, timbres et adresse pour une réponse privée. Pourquoi ne me les avez-vous pas envoyés ?

TANTE ANNE-MARIE

Pour une bonne mine

LE ROUGE NE SUFFIT PAS...

Vous êtes un peu pâlotte, ce soir. Vous avez les traits tirés, les yeux battus, mais cela vous importe, en somme, assez peu ; vous vous imaginez qu'avec ce que vous appelez gentiment « de la bonne mine en boîte » vous allez tout arranger.

Eh bien... non. Le fard ne dissimule absolument pas les traces de fatigue. Il colore des joues pâles, mais, souvent, ce teint rose ne rend que plus apparents le cerne des yeux et l'air de fatigue générale répandu sur le visage.

Ce qu'il faut que vous arriviez à réaliser, ne serait-ce que pour un soir, c'est de vous donner vraiment bonne mine.

Si vous en avez le temps, après vous être démaquillée, commencez par vous étendre un quart d'heure dans le noir, avec une compresse sur le visage : un lait virginal ou, tout simplement encore, de l'eau de rose mélangée dans la proportion de 20 % avec de l'eau distillée d'hamamelis. Ce repos dans le noir que préconisent les instituts de beauté est un des excellents moyens de rendre la femme belle. Pendant ce temps, efforcez-vous de ne penser à rien, restez les membres mous, la pensée vague. Afin d'être bien tranquille et de ne pas être inquiète de l'heure qu'il est, remontez votre réveille-matin en vous accordant juste le quart d'heure nécessaire.

Après cela, voici un très bref exercice qui est un véritable talisman de beauté et surtout de bonne mine : mettez-vous à genoux. Baissez-vous jusqu'à toucher le plancher avec votre tête. Relevez-vous en aspirant et en expirant très lentement. Cet exercice provoque un très léger afflux de sang au visage.

Ceci fait, déshabillez-vous et lotionnez-vous très vivement avec de l'eau froide un peu alcoolisée. Passez également de l'eau froide sur votre visage. Essuyez corps et visage en même temps, en frottant vigoureusement avec une serviette-éponge. Puis, brève et vigoureuse friction au gant de crin.

Mettez un peignoir et des pantoufles chauds. Il importe que vous ayez très chaud aux pieds pour avoir bonne mine. Et procédez maintenant aux soins du visage.

Il s'agit de réveiller et d'activer les centres nerveux, d'exciter légèrement le système circulatoire, afin d'avoir un teint rose et une mine reposée.

Avec le plat de votre main, commencez par donner vingt claques vigoureuses de chaque côté de votre cou, à la naissance des épaules. Vous devez taper assez vigoureusement pour que la peau devienne rouge.

Placez ensuite le doigt majeur de chaque main à la base de l'oreille, l'endroit où vous sentez que la pression provoque un léger agacement, et appuyez bien le doigt en faisant vibrer un peu. Une dizaine de secondes de cette pression exerce une action extraordinairement tonique sur votre visage. Placez ensuite les pouces à la naissance des sourcils, juste à la racine du nez. Là aussi il y a un point sensible que vous découvrirez facilement. Faites vibrer le doigt en appuyant comme vous l'avez fait à la base de l'oreille.

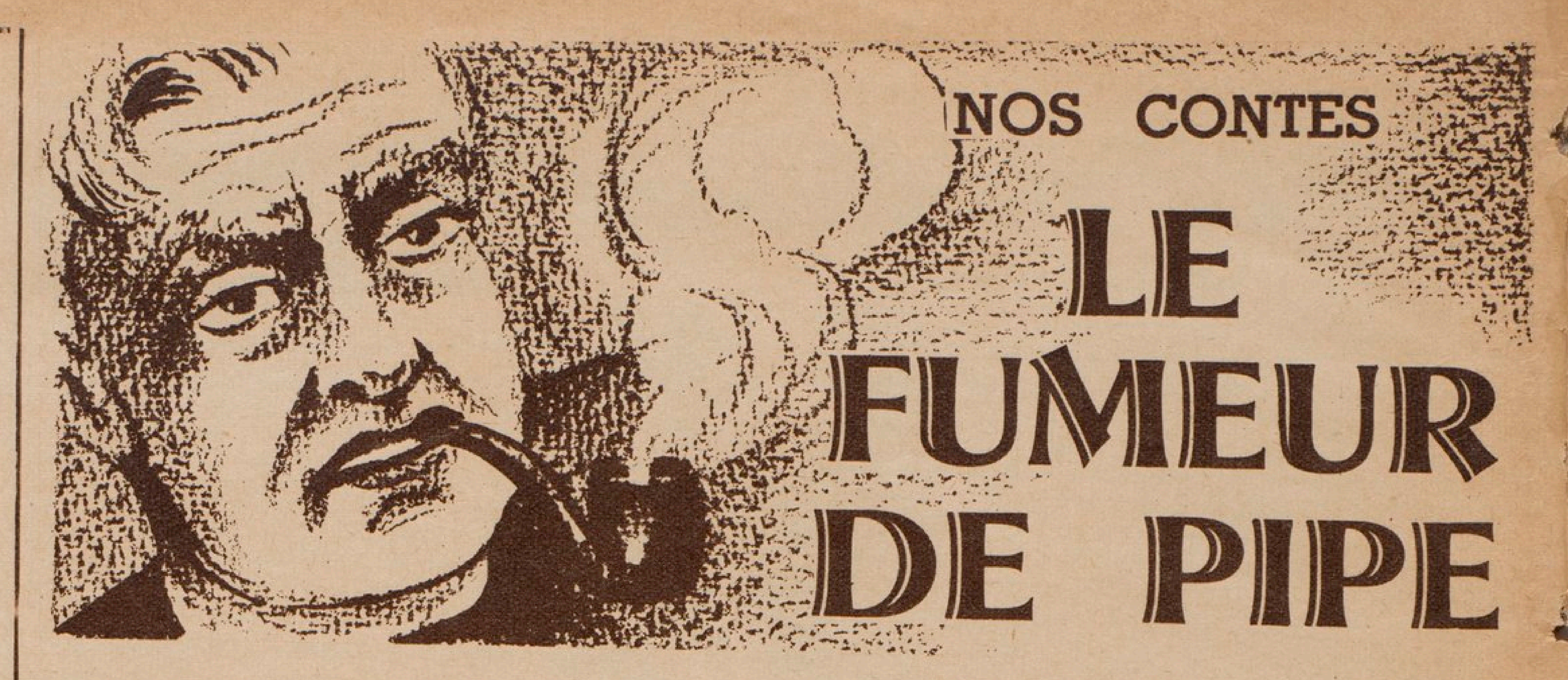
Enfin, en réunissant vos cinq doigts, parcourez tout votre visage avec de légers pincements. Vous happez l'épiderme avec les cinq doigts et vous les relâchez. Cela presque sur place, sans tirer.

Pendant que vous faites tous ces mouvements, vous devez respirer profondément et régulièrement.

Gonflez enfin vos joues et parcourez-les de légers « pianotements » exécutés avec les quatre doigts de la main à plat.

Regardez-vous maintement. N'êtes-vous pas transformée ? Les yeux sont encore un peu battus ? Eh bien, voici le remède :

Appuyez le bout des doigts de chaque main sur vos yeux fermés, aussi fort que vous pouvez, en faisant vibrer légèrement les mains. Ce massage de l'œil est tellement bon et reposant, il produit de si bons effets non seulement sur la beauté des yeux, mais également sur leur santé, il a de telles vertus pour éclaircir la vue, que vous devriez le pratiquer matin et soir.



NOS CONTES

LE FUMEUR DE PIPE

Il m'est en général indifférent de marcher sous la pluie, mais, cette fois-là, la pluie était torrentielle et j'avais encore dix milles à parcourir. Aussi m'étais-je arrêté devant la première maison que j'avais rencontrée, à environ un mille du village le plus proche. La maison n'avait pas un aspect engageant. Il ne semblait pas qu'elle fût habitée. Toutes les fenêtres étaient closes. A travers une des fenêtres du rez-de-chaussée, je vis des murs nus, un portemanteau sur lequel rien n'était accroché et une cheminée vide. Le jardin qui entourait la maison était tout aussi désert. Rien n'y croissait, à part quelques touffes d'herbe sauvage. Du reste, n'était-ce la haie, on aurait difficilement deviné que c'était un jardin.

Vous pouvez donc imaginer ma surprise quand je vis un homme venir au-devant de moi, descendant ce qui devait être l'allée principale du jardin. Ce qui était surprenant, ce n'était pas seulement sa présence, mais surtout sa manière de marcher apparemment sans but. Il était sans chapeau ni imperméable sous la pluie drue. C'était un homme plutôt corpulent habillé en ecclésiastique, aux cheveux gris, à la face soigneusement rasée. J'avais surtout noté que ses bras pendaient mollement à ses côtés. Ses vêtements et son visage ruisselaient. Il ne semblait pas du tout se rendre compte qu'il pleuvait. Mais moi, j'étais trempé.

— Excusez-moi, monsieur, lui dis-je, puis-je entrer et m'abriter ?

Il tressaillit et leva vers moi des yeux étonnés.

— Vous abriter ? me dit-il.

— Oui, lui répondis-je, m'abriter de la pluie.

— Ah ! de la pluie. Oui, monsieur, certainement. Je vous prie d'entrer.

J'ouvris la porte du jardin et le suivis jusqu'à la grande porte. Il s'effaça devant moi et, faisant une légère révérence, il m'invita à passer le premier.

— Je crains que vous ne trouviez pas la maison très confortable, me dit-il, quand nous fûmes dans le hall. Cependant, donnez-vous la peine d'entrer. Là, monsieur, la première porte à gauche.

La pièce était grande avec un bow-window divisé en cinq vitres. Pour tout ameublement, il y avait une grande table en bois ordinaire, un banc et une petite table dans un coin près de la porte sur laquelle on avait posé une lampe non allumée.

— Asseyez-vous, s'il vous plaît, monsieur, dit-il, en m'indiquant le banc par une légère révérence.

Dans son langage pointait la courtoisie d'antan. Ses manières étaient précieuses. Lui-même ne s'assit point, mais se dirigea vers la fenêtre où il se mit à regarder le jardin, ses bras pendant toujours mollement à ses côtés.

— Apparemment, vous ne vous souciez pas de la pluie, lui dis-je, essayant d'être aimable.

Il se tourna lourdement vers moi :

— Non, oh ! non, répondit-il. Pas du tout. En fait, je ne m'étais même pas aperçu qu'il pleuvait avant que vous n'ayez attiré mon attention.

— Mais vous devez être trempé, dis-je. Ne voudriez-vous pas vous changer ?

— Me changer ?

Son regard devint soupçonneux.

— Oui, changer vos vêtements, ils sont mouillés.

— Changer mes vêtements ? Oh ! non, oh ! non. S'ils sont mouillés, ils sècheront sans doute bientôt. Il ne pleut pas ici, je pense ?

Je le regardai. Il voulait réellement savoir s'il pleuvait dans la pièce.

— Non, répondis-je, il ne pleut pas ici, Dieu merci.

— Je crains de ne pouvoir rien vous offrir, dit-il poliment. Une femme du village vient ici tous les matins et toutes les après-midi. Je ne peux rien faire sans son concours. A moins, ajouta-t-il, que vous ne vouliez aller à la cuisine vous préparer une tasse de thé.

Je refusai, mais demandai la permission de fumer une cigarette.

— Faites, je vous en prie. Je regrette de ne pouvoir vous en offrir une. L'autre, mon prédécesseur, avait l'habitude de fumer des cigarettes. Quant à moi, je fume la pipe.

Il prit sa pipe et du tabac dans sa poche. C'était pour moi un soulagement que de le voir utiliser ses bras.

Quand nous allumâmes, moi ma cigarette et lui sa pipe, je parlai de nouveau. Je sentais que je devais entretenir la conversation, mon hôte ne faisant aucun effort pour rompre le silence. Je regardai la pièce nue :

— Vous venez d'emménager ? dis-je.

— Emménager ?

— Emménager dans cette maison, je veux dire.

— Oh ! non, dit-il, oh ! non. J'habite ici depuis plusieurs années ; ou plutôt j'habite cette maison depuis bientôt un an, et l'autre, mon prédécesseur, avait habité ici cinq ans auparavant. Oui, sept mois ont dû passer depuis qu'il n'est plus, Il n'y a pas de doute, monsieur, ajouta-t-il mélancoliquement, vous n'allez pas me croire. Mrs Bellows ne m'aurait pas cru non plus.

— Puisque vous le dites, monsieur, pourquoi ne vous croirais-je pas ?

Il s'avança vers moi et me tendit sa main droite. Je la pris avec répugnance. C'était une main épaisse, molle et froide.

— Merci, monsieur, dit-il, merci. Vous êtes le premier, absolument le premier...

Je retirai ma main et il ne finit pas sa phrase. Il tomba dans une profonde rêverie. Puis il reprit :

— Tout aurait été pour le mieux... si seulement mon... c'est-à-dire si le vieux cousin de mon prédécesseur ne lui avait pas légué cette maison. Il était beaucoup mieux où il était. C'était un ecclésiastique, vous savez. (Il ouvrit ses bras.) Ces vêtements lui appartenaient.

De nouveau, il sembla absent. Subitement, il me demanda :

— Vous croyez en la confession ?

— La confession, lui dis-je, dans le sens religieux du terme ?

Il se rapprocha de moi, à me toucher presque. Il baissa sa voix et me regarda intensément :

— Je veux dire, croyez-vous que la confession d'un péché... ou d'un crime apporte quelque soulagement au pécheur... ou au criminel ?

Qu'allait-il me raconter encore ? J'aurais voulu dire non pour le détourner de toute confession, mais il m'avait posé sa question avec tant de chaleur que je n'avais pas le cœur de le repousser.

— Oui, dis-je, je pense qu'il est bon de confesser ses péchés, ainsi on a l'impression qu'ils pèsent moins sur la conscience.

— Vous avez été si compréhensif, monsieur ! Auriez-vous la patience de m'écouter jusqu'au bout ?

Il était debout tout près de moi, sa jambe touchant mon genou. Ce contact me répugnait.

— Ne voudriez-vous pas vous asseoir ? lui dis-je, en lui indiquant l'autre bout du banc sur lequel j'avais pris place. Il me serait ainsi plus facile de vous écouter.

Il se tourna, regarda fixement le banc, puis alla s'asseoir. Avant de parler, il regarda la fenêtre, puis la porte, comme pour s'assurer que personne d'autre que moi ne l'écouterait. Puis il ôta sa pipe de sa bouche et la posa sur la table. Enfin il tourna ses yeux vers moi :

— Mon secret, mon terrible secret, dit-il, est que je suis un assassin.

C'était horrible, mais cependant cette terrible révélation ne me surprit point. Tout ce qui m'entourait était si étrange... Je retins ma respiration et le regardai fixement, et lui, avec de l'horreur dans les yeux, me regarda aussi. Il semblait attendre que je lui parlasse mais au début, cela m'était impossible. Du reste, qu'allais-je lui dire ? Puis, au bout d'un long moment, je lui dis quelque chose d'absurde :

Que dois-je faire ?

J'ai seize ans. Un jeune homme de vingt ans que j'aime et qui semble m'adorer m'a demandé de l'épouser. Mais il lui faut encore quelques années avant de terminer ses études. Je lui ai promis de l'attendre. Supposez maintenant que, d'ici là, je sois demandée en mariage par un parti avantageux ; que devrais-je faire ?

● *Hélas ! mademoiselle, je n'ai plus seize ans, mais je sais qu'à cet âge-là les serments que l'on fait ne tiennent parfois qu'à un fil. La vie est si pleine de surprises et d'événements imprévus que l'on ne peut toujours donner suite à ces beaux projets. Je ne puis donc, en l'occurrence, que vous dire attendez... jusqu'au moment où des circonstances imprévisibles pourraient vous faire changer le cours de vos desseins.*

Amitié trahie

Un ami pour lequel j'avais l'affection la plus vive vient de me trahir lâchement. Me sachant follement amoureux d'une jeune fille, j'apprends à ma stupéfaction qu'il vient de la demander en mariage et que les parents de la jeune fille ont fait pression sur elle pour accepter, mon ami étant riche. Je suis bien déçu, cher Horatius, et bien blasé sur l'amitié.

● *Hélas ! celle-ci s'arrête parfois quand un intérêt trop fort rentre en jeu, qu'il s'agisse du domaine sentimental ou matériel. La vie est ainsi faite, cher ami, et ne demandons pas à l'amitié plus qu'elle ne peut donner. Votre ami a certainement très mal agi et je trouve sa conduite des plus répréhensibles. Mais que pouvez-vous faire contre la force du destin ? Celui-ci est parfois bien cruel.*

Georges B.

● *Je ne sais si ces deux médecins vivent encore et ne peux vous donner aucun renseignement utile à ce sujet.*

nos lecteurs

Pâquerettes blanches

● *Il est certain, chère mademoiselle, que vous devez reprendre très sérieusement vos leçons de dessin. Avec les dons que vous possédez, vous pouvez certainement arriver à d'excellents résultats. Certes, vous pourrez bientôt tirer de votre art des avantages pratiques.*

J'aime E.V.

J'ai dix-huit ans et suis follement amoureux d'une jeune fille qui, à cause de ma petite taille, me considère avec dédain. Que dois-je faire, cher Horatius, pour grandir, car c'est là la seule entrave à mon bonheur ?

● *Imposez-vous auprès de la jeune fille par votre esprit. M. de Lauzun, mari de la Grande Mademoiselle, était aussi petit que vous. Cela ne l'a pas empêché de connaître les plus grands succès auprès de l'autre sexe.*

Joe (Beyrouth)

● *Certainement, votre jolie blonde s'est détournée de vous par suite d'influences étrangères. Elle est sans doute animée envers vous de la même sympathie, mais doit garder malgré elle une attitude indifférente. Je vous conseillerai d'avoir avec elle une explication franche qui mettrait les choses au point.*

Cœur en détresse

● *Vous me dites que votre idylle a commencé par un coup de foudre, puis a continué par un coup de téléphone. Pourvu que cela ne finisse pas par un coup de poing ! Mais non, la cousine de votre ami, qui s'est mise en travers de votre idylle, n'est pas agressive à ce degré. Puisque vous êtes sûre qu'aucun sentiment autre que celui d'une affection fraternelle ne les unit, pourquoi dès*

— Et cela, dis-je, pèse sur votre conscience ?

— Cela me hante, dit-il. Auriez-vous la patience de m'écouter ?

Je fis un signe affirmatif de la tête :

— Racontez-moi cela, dis-je.

— Si cette maison n'avait pas été léguée, commença-t-il, rien ne serait arrivé. L'autre, mon prédécesseur, aurait continué à habiter son presbytère et moi... je ne serais jamais entré en scène. Cependant, il faut dire que lui, mon prédécesseur, n'était pas heureux dans son presbytère. C'est pourquoi il était venu dans cette maison, mais à titre d'essai seulement. Elle lui avait été léguée vide : simplement la maison, pas de meubles, pas d'argent. Il y installa quelques meubles, cette table, ce banc, un lit pliant là-haut, et quelques ustensiles de cuisine. Il voulait d'abord l'essayer, voyez-vous ? Quelques maisons sont sûres, d'autres ne le sont pas, et il voulait savoir à quoi s'en tenir sur cette maison avant d'y emménager définitivement.

Il s'arrêta de parler un instant, puis ajouta avec conviction :

— Laissez-moi vous conseiller, mon ami, d'agir toujours ainsi avant d'emménager dans une maison. Certaines maisons sont si peu sûres...

Je hochai la tête :

— En effet, dis-je, les murs humides, les mauvaises installations sanitaires...

Il secoua la tête :

— Non, dit-il, il ne s'agit pas de cela. Il s'agit de quelque chose de plus sérieux. Je veux parler de l'esprit de la maison. Ne sentez-vous pas — son regard était plus fixe que jamais — que cette maison est dangereuse ?

Je haussai les épaules :

— Les maisons vides sont toujours un peu étranges, dis-je.

Il réfléchit un long moment :

— Et aviez-vous remarqué, demanda-t-il enfin, l'étrangeté de cette maison ?

J'avais évidemment senti que la maison avait quelque chose de particulier. Mais il me semblait que c'était lui-même qui créait cette atmosphère.

— Oh ! vous savez, répondis-je, elle n'est pas plus étrange que les autres maisons vides.

Il me regarda d'un air incrédule :

— C'est curieux... curieux que vous ne le sentiez pas. Cependant la maison est bizarre, surtout cette pièce, car elle a quelque chose de très particulier.

S'il faisait beau temps, j'aurais mis fin à la conversation et j'aurais quitté mon hôte, car je commençais à avoir assez de cet entretien. Mais il pleuvait très fort...

Le vieil homme se leva du banc :

— Je pense, dit-il, que je peux vous montrer maintenant ce que cette pièce a de particulier. Le phénomène n'est visible que dans l'obscurité, mais il me semble qu'il fait suffisamment sombre.

Il alla vers la table du coin et alluma la lampe, puis il la prit et la posa sur la grande table à ma gauche.

— Maintenant, dit-il, mettez-vous en face de la table.

Je m'exécutai. Devant moi, maintenant, il y avait le bow-window aux cinq vitres.

— Vous êtes assis maintenant, dit-il en posant sa lourde main sur mes épaules, à la place où l'autre, mon prédécesseur, avait l'habitude de s'asseoir pour prendre ses repas.

Je ne pus m'empêcher de me retourner pour le regarder. Cela me gênait de le sentir debout derrière moi, hors de mon champ visuel. Il sembla surpris :

— Ne vous alarmez pas, monsieur, dit-il. Retournez-vous et dites-moi ce que vous voyez.

J'obéis.

— Je vois la fenêtre, dis-je.

— Est-ce tout ? demanda-t-il.

Je regardai de nouveau.

— Non, dis-je, je vois aussi mon image se refléter dans chacun des cinq vitres.

— Parfait, dit le vieil homme, parfait. Voilà ce que l'autre voyait quand il prenait ses repas seul. Il voyait ces cinq soi-même prendre leur repas en même temps que lui. Quand il allumait sa cigarette, chacun d'eux imitait son geste...

— Elle ne sait pas que je ne suis pas lui. Voyez-vous, m'expliqua-t-il, nous nous ressemblions beaucoup. Je pourrais vous montrer tout à l'heure un portrait de lui. Vous jugerez par vous-même.

Décidément, j'en avais assez. Je me levai pour partir.

— Eh bien, monsieur, lui dis-je, j'espère que vous vous êtes soulagé en me confiant votre... secret.

Le vieil homme entra dans une grande agitation :

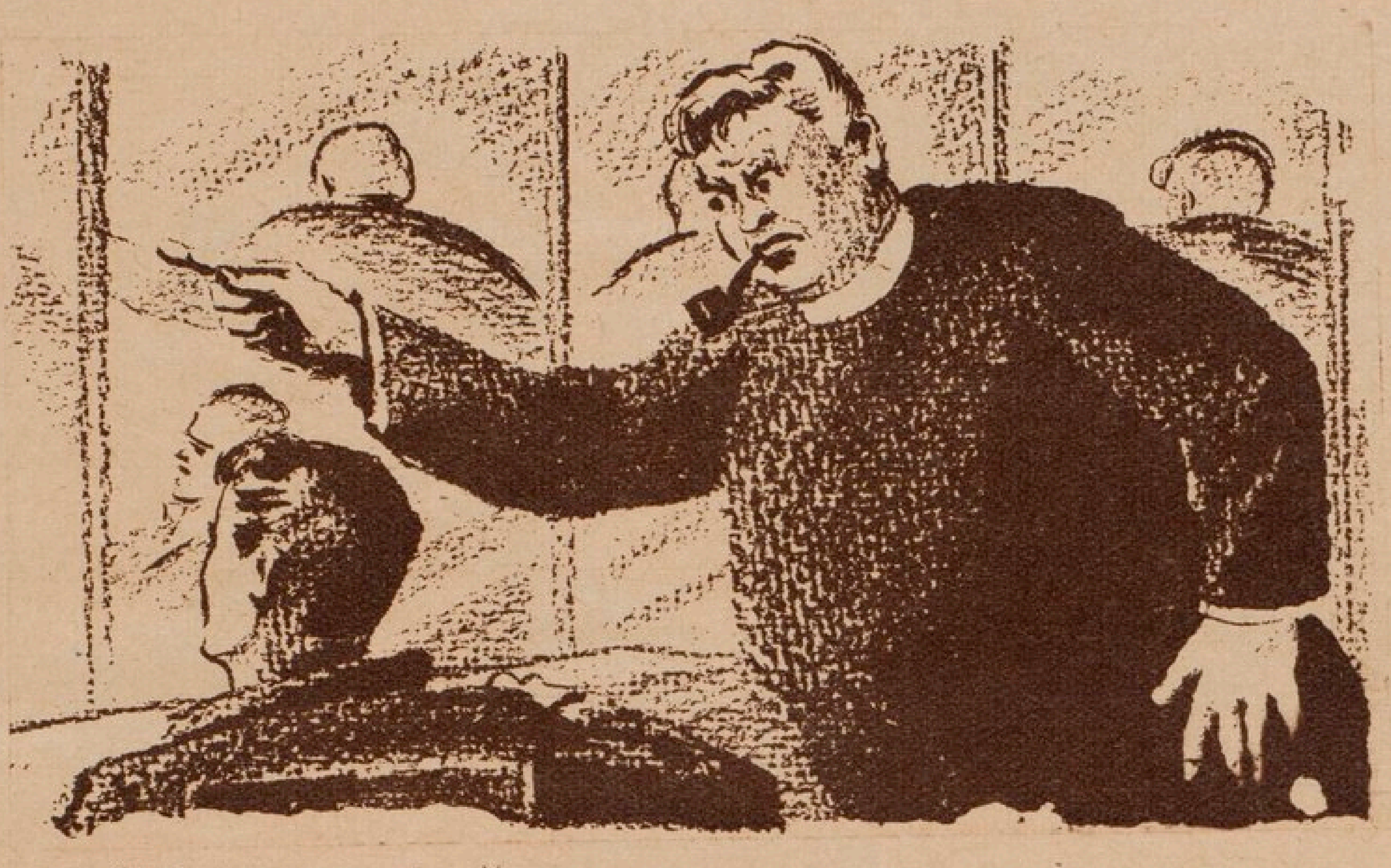
— Oh ! mais vous ne devez pas encore partir. Vous n'avez pas entendu la moitié de l'histoire. J'avais espéré, monsieur, que vous auriez la patience de m'écouter jusqu'au bout !

Je m'assis de nouveau sur le banc :

— Racontez, dis-je, si vous avez encore à parler...

Le vieil homme reprit :

— Je vous ai dit, n'est-ce pas, que je... que l'autre... que mon prédécesseur avait l'habitude de s'asseoir ici pour prendre ses repas, et qu'il voyait son visage se refléter sur les cinq vitres du bow-window. Quand il allumait une cigarette, il voyait cinq cigarettes s'allumer en même temps...



— Ah ! dis-je, et cela effraya votre ami l'ecclésiastique ?

— Le Révérend James Baxter, dit le vieil homme, c'était son nom. Ne l'oubliez pas, mon ami, et si l'on vous demande qui habite cette maison, dites que c'est le Révérend James Baxter. Personne ne sait, voyez-vous, que... que...

— Personne n'est au courant de ce que vous m'avez raconté, je comprends.

— Exactement, dit-il en baissant sa voix. Personne ne sait. Pas une âme. Vous êtes la première personne...

— Et n'y a-t-il pas eu d'enquête ? demandai-je. Les amis de M. Baxter ne se sont-ils pas demandé ce qui advint de lui ?

— Non, dit-il. Même Mrs Bellows, qui s'occupait de lui depuis son installation ici, ne sait pas ce qui arriva.

Je le regardai d'un air incrédule :

— Elle ne sait pas, vous voulez dire...

— Naturellement.

— Oui, c'était parfaitement naturel comme vous dites ; ce fut naturel jusqu'à ce qu'une nuit, une nuit terrible... Il s'arrêta, il était blême de terreur.

— Et puis ? dis-je.

— Une chose extraordinaire se produisit. Quand mon prédécesseur eut allumé sa cigarette, il vit, en regardant les vitres, que l'une des images, celle de l'extrême-gauche, n'avait pas allumé une cigarette, mais une pipe !

J'éclatai de rire.

Le vieil homme était de plus en plus agité :

— Qu'auriez-vous pensé si vous aviez vu le phénomène vous-même ?

— Mais, cher monsieur, rien ne prouve que ce phénomène se produisit, sauf le témoignage de ce monsieur... Monsieur Baxter.

— Je *sais* que cela arriva, dit-il. Je le sais mieux que si je l'avais vu moi-même. Ecoutez. La chose se produisit cinq nuits de suite, cinq nuits horribles.

— Mais pourquoi ne quitta-t-il pas la maison ?

— Il n'osait pas, non, il n'osait pas. Il devait rester pour essayer d'expliquer la chose.

— A-t-il réussi à l'expliquer ?

La sixième nuit, dit le vieil homme en haletant, la cinquième image, celle de la pipe, avait disparu.

— Disparu ?

— Oui, elle avait disparu de la fenêtre. Mon prédécesseur regarda avec terreur le panneau vide, puis promena son regard effaré du panneau vide aux quatre autres pendant que les quatre images reflétaient sa terreur et son angoisse. Puis il commença à étouffer... à étouffer parce que des mains puissantes l'étranglaient...

— Vous voulez dire que les mains étaient celles du cinquième ?

— Oui. Oui. *Mes mains* !

Nous nous regardâmes sans échanger un mot. Il respirait difficilement. Au bout d'un moment, je lui dis, en essayant de paraître calme :

— Ainsi vous étiez la cinquième réflection ?

Il m'indiqua sa pipe sur la table :

— Oui, dit-il en soupirant profondément, c'était moi le fumeur de pipe.

Je me levai. Ma première impulsion était de m'en aller. Mais je ne pouvais l'abandonner dans cet état, et, avec la vague intention de le ramener vers les réalités, je lui demandai :

— Et que fîtes-vous du corps ?

Il retint sa respiration, un frisson parcourut son corps, et, avec ses poings fermés, il commença à battre sa poitrine convulsivement :

— Voilà, dit-il, voilà le corps.

écrivent

lors vous inquiéter ? Oui, faites le premier pas. C'est parfois par timidité qu'un jeune homme n'ose se déclarer.

Amoureux transi

Je l'adore au point d'en perdre le manger et le boire. Hélas ! elle en aime un autre et m'a très bien fait comprendre que je n'avais aucune chance. Dois-je désespérer tout à fait ?

● *Décidément, vous, vous avez de la suite dans les idées. Mais, mon pauvre ami, que vous faut-il de plus pour vous décider à vous détourner définitivement de cette aventure ? Vous ressemblez à quelqu'un qui, mis à la porte, essaierait de rentrer par la fenêtre et espérerait ainsi être bien accueilli.*

Jeune homme indécis

J'hésite pour me marier entre deux jeunes filles. Je crois les aimer toutes deux de la même façon et elles ont des situations à peu près analogues. La première est une parente éloignée et semble m'aimer davantage que la seconde. Pour laquelle dois-je me décider, Horatius ? Peut-être votre conseil pourrait m'être utile.

● *Vous plaisantez, sans doute. Et en quoi mon opinion pourrait-elle avoir de poids en de pareilles conjonctures ? Tout d'abord, permettez-moi de vous dire, mon bon, que, prétendant aimer l'une et l'autre de la même façon, vous n'en aimez aucune. Voulez-vous maintenant un bon conseil désintéressé ? Tirez au sort !...*

Ame en peine

Je suis bien malheureux, mon cher Horatius, et viens pour la première fois me confier à vous. Bien qu'ayant tout pour être heureux, je traîne une existence sans but et sans intérêt. Est-ce de la neurasthénie et croyez-vous que je doive consulter un spécialiste ?

● *Puisque vous vous rendez compte de votre état, point n'est besoin, je pense, de faire appel aux lumières d'autrui. Vous pouvez lire tout simplement un traité d'autosuggestion qui saura vous faire sortir de votre torpeur morale. Et pensez surtout à ceux qui ont vraiment des raisons de désespérer de tout. Peut-être êtes-vous trop comblé par la vie, et c'est là que réside la cause de votre ennui...*

Rose-Marie

Mon mari me reproche ma jalousie excessive et, à chaque scène que je lui fais, il se rebiffe davantage. Croyez-vous que je doive subir en silence ses incartades et adopter envers lui la même attitude affectueuse que je lui ai toujours témoignée ?

● *Les hommes, je dois le dire, ont tous horreur des scènes de jalousie, mais je conçois que vous ne puissiez vous taire complètement devant la conduite de votre mari. Cependant, ne vous laissez pas aller à des éclats excessifs qui pourraient tout gâter. Usez de douceur et de doigté. On arrive parfois à des résultats bien meilleurs en n'adoptant pas une attitude agressive.*

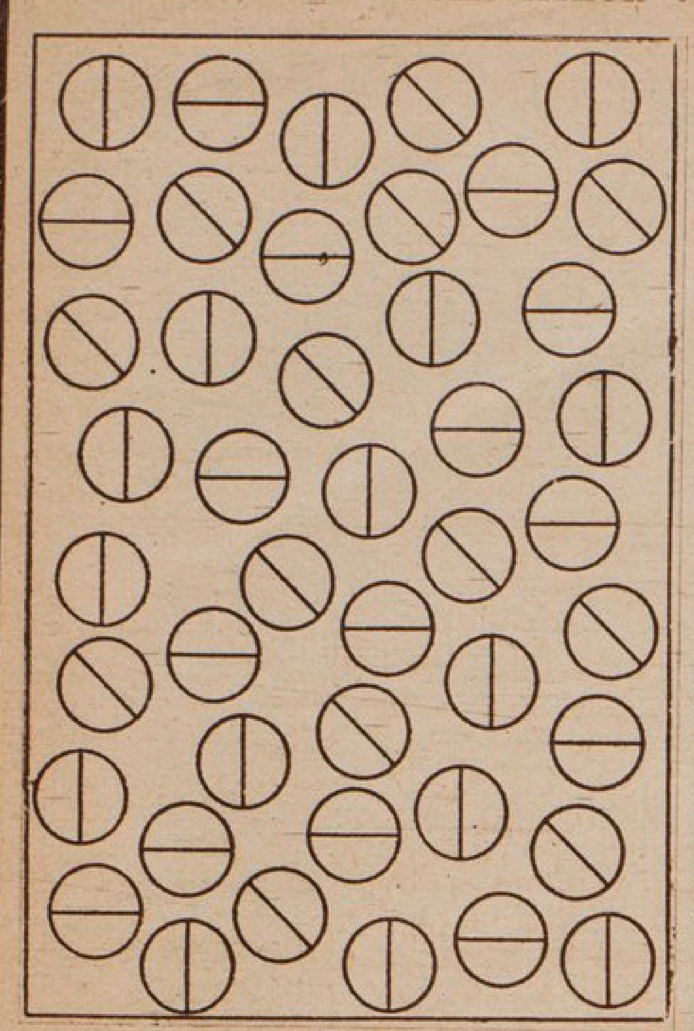
Je veux travailler

J'ai horreur de rester inactive et mes parents s'opposent à mon projet de m'employer dans un bureau. Dois-je me plier à leurs exigences ? Il est vrai qu'à la maison je ne manque de rien.

● *Il y aurait mille moyens de vous occuper sans aller à l'encontre de la volonté de vos parents. Intéressez-vous, par exemple, à des œuvres de guerre. En ce moment, le champ est très vaste et vous pourriez, tout en demeurant dans votre famille, vous rendre utile aux autres.*

HORATIUS

ETES-VOUS BON OBSERVATEUR ?



Ce diagramme contient des cercles coupés soit par une ligne horizontale, soit par une ligne verticale, soit par une ligne oblique. On vous demande de déterminer aussi rapidement que possible le nombre des cercles de chacun de ces différents types.

Un observateur moyen devrait y parvenir en moins d'une minute. Une personne dont le sens d'observation est particulièrement développé pourrait obtenir une réponse exacte en moins d'une demi-minute.

Il vous est défendu de marquer les cercles au moyen d'un crayon ou de tout autre objet.

DANS UNE LIBRAIRIE

La somme de 10 livres, 9 shillings a été dépensée pour l'achat de trois genres de livres. La plus grande partie de ces volumes traitent de sujets historiques, une petite partie de sujets philosophiques et la plus petite partie de sujets scientifiques. Chaque volume coûte autant de shillings qu'il y a de livres traitant du sujet auquel il est consacré. Il y a en tout 23 volumes. Combien de livres de chacun des genres avait-on acheté ?

DELASSONS-NOUS...

M. FAKIR

LA CARTE RETROUVEE

Au cours d'une petite réunion d'amis, prenez un jeu de cartes et donnez-le à quelqu'un. Puis demandez à une autre personne de choisir une carte dans le jeu et de la montrer à tout le monde, sauf à vous ; dites-lui alors de placer cette carte à la partie inférieure du paquet, et de poser ce dernier sur la table.

Une troisième personne coupera le jeu et le reformera. Enfin une quatrième prendra le paquet et sortira toutes les cartes une à une, et en les retournant de manière à ce que tout le monde puisse les voir. Sans la moindre difficulté vous arrêterez la personne qui retourne les cartes au moment où apparaîtra celle qui avait été choisie au début par l'un de vos amis, et que tout le monde avait pu voir, sauf vous.

Ce petit tour, qui paraît fort compliqué à première vue, est pourtant des plus simples. Au moment où vous prenez le jeu de cartes et avant de le donner à l'un de vos amis, vous avez soin de regarder quelle est la carte qui se trouve en dessous du jeu. De cette façon, lorsque la personne retournera les cartes une à une, la carte choisie sera celle qui suit immédiatement la carte que vous avez remarquée au-dessous du jeu.

AVEZ-VOUS REMARQUE ?...

Vous êtes-vous déjà amusés à observer les animaux pendant leur sommeil ?

C'est très divertissant... Regardez comme le chat enroule bien sa queue autour de ses pattes de derrière pour ne pas avoir froid quand il dort !

Remarquez comme le chien pose son museau sur le sol pour sommeiller en été quand il fait chaud et comment il le place sur sa patte quand il a peur d'avoir froid.

Les hérons, eux, dorment debout sur une seule patte, tandis que l'autre est repliée sous le ventre.

Ils sont tous très amusants, mais l'animal certainement le plus comique à observer pendant son sommeil est l'éléphant : il reste debout et, sans bouger le corps, la trompe pendante, il hoche lentement la tête de droite à gauche !

NE DITES PAS	MAIS DITES
C'est une erreur involontaire.	*C'est une erreur.*
Il invectiva Pierre.	*Il invectiva contre Pierre.*
J'y vais incessamment.	*J'y vais immédiatement.*
Quels immondices !	*Quelles immondices !*
Ces prunes sont bien confies.	*Ces prunes sont bien confites.*
Je veux vous éviter cette peine.	*Je veux vous épargner cette peine.*
J'eus acheté deux bœufs si j'avais été riche.	*J'eusse (ou j'aurais) acheté deux bœufs si j'avais été riche.*

PERPLEXITES

Parmi les sept phrases suivantes, quatre sont incorrectes. Lesquelles ?

Dans la rue, je mène mon chien à la laisse.
Tu vas à Paris ? Moi, j'en deviens.
Souvent, l'imagination fait la peur.
On est plus longtemps sous terre que dessus !
On pense à son père malgré qu'il ne soit pas là.
J'ai acheté cet objet très bon marché.
Ce qui nuit à l'un profite à l'autre.

JEANNE D'ARC N'A JAMAIS ETE BERGERE

Les peintres, les sculpteurs, les poètes ont créé la légende de la bergère. Ils se sont trompés. Une seule des réponses de Jeanne d'Arc à ses juges suffit à trancher la question :

« Interrogée si elle avait apprins aucun art ou mestier, dit que oui et que sa mère lui avait apprins à cousdre, et qu'elle ne cuidait point qu'il y eust femme dans Rouen qui lui en sceust apprendre aultaine chose. Ne allait point aux champs garder les brebis, ni autres bestes. »



RESSEMBLANCE

Qui est donc cet homme (à droite) qui ressemble si étrangement à Mr Eden, ministre des Affaires Etrangères de Grande-Bretagne (à gauche) ?

GRAIN DE SAGESSE

La vie n'a de prix que par le dévouement au bien et à la vérité. Ce principe funeste à la réussite mondaine est pourtant fécond au bonheur. Le but d'une vie noble doit être une poursuite idéale et désintéressée. Ernest RENAN

Il est certain que faire le bien pour le bien c'est le faire pour soi, pour notre propre intérêt, puisqu'il donne à l'âme une satisfaction intérieure, un contentement d'elle-même sans lequel il n'y a point de vrai bonheur. J.-J. ROUSSEAU

QUELQUES LOIS AMERICAINES

Les Etats-Unis sont le pays où il e[st] le plus difficile d'abroger une loi, si i[n]applicable soit-elle. Il existe encore da[ns] certains Etats des lois datant d'un si[è]cle et que naturellement personne [ne] songe à observer.

En Virginie, par exemple, une loi d[it] qu'un citoyen qui a manqué l'égli[se] trois dimanches de suite est passible [de] la peine de mort.

Une autre loi précise qu'il est inte[r]dit d'éternuer le dimanche sous pei[ne] d'amende. Dans le Kansas, un éd[it] subsiste datant de l'époque de la mis[e] en circulation des premiers trains, q[ui] dit que lorsque deux locomotives arr[i]vent simultanément devant un passag[e] à niveau, toutes deux doivent s'arrête[r] et les mécaniciens se concerter afin d[e] décider qui passera le premier.

Mais le record appartient certainemen[t] à l'une de ces deux lois non encor[e] abrogées :

Le *Code de Tennessee* dit : « Le con[]ducteur d'une automobile doit préveni[r] la population dix jours à l'avance, qu'i[l] va suivre une route donnée, en placar[]dant des avis sur les côtés de cett[e] route.

Et celui d'Oklahoma : Il est interdit de pêcher à la baleine dans les rivières *et les torrents* de l'Etat.

Il est fort improbable qu'on ait jamais condamné quelqu'un pour avoi[r] violé cette dernière loi.

(LIRE LES SOLUTIONS DE CES PROBLEMES AU BAS DE LA PAGE 16)

IMAGES— Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL. E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan (nouveau tarif) : P.T. 125 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 150 — Autres pays : P.T. 170.